55e Année — 3e Série — N° 103

Le Numéro quotidien = SEINE & SEINE-ET-OISE : 15 centimes = DEPARTEMENTS : 20 centimes

Mardi 13 Avril 1909

Gaston CALMETTE
Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9e Arrt)

POUR LA PUBLICITÉ
S'ADRESSER, 26, RUE DROUOT
A L'HOTEL DU « FIGARO »
ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & Cie
8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquan' des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESSANT
Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9e Arrt)

TÉLEPHONE, Trois lignes : Nos 102.46 — 102.47 — 102.48

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise	15 »	30 »	60 »
Départements	18 75	37 50	75 »
Union postale	21 50	43 »	86 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

SOMMAIRE

Croquis parlementaires : Les figures de l'orgueil : PAUL ADAM.
La Vie de Paris : Le bon sac : RÉGIS GIGNOUX.
A Longchamp : RÉGINA.
A l'Etranger : Japon et Corée : RAYMOND RECOULY.
Lettre de Constantinople : VIATOR.
Les flottes d'Angleterre et d'Allemagne : MARC LANDRY.
Jeunes filles de Londres, jeunes filles de Paris : JULES COMBARIEU.
Contre les syndicats des fonctionnaires : ANDRÉ BEAUNIER.
Carnet historique : Napoléon se rend en Allemagne (13 avril) : E. GACHOT.
Le Concours hippique : CH. D.
Les Associations de pères de famille : D. GURNAUD.
Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUNIER.
Les Théâtres : Théâtre de Monte-Carlo : « La Foi » : ROBERT BRUSSEL.
Notre armée à l'œuvre : PIERRE BAUDIN.
Feuilleton : Le Trust : PAUL ADAM.

CROQUIS PARLEMENTAIRES

Les Figures de l'orgueil

Certes, les élites contemporaines haïssent moins que jadis. Le temps nous manque pour combiner la perte de nos ennemis. A détester nous préférons gagner, jouir des luxes et des voluptés, des succulences. En province seulement des familles consument encore leurs vies à se nuire par tradition, pour satisfaire la rancune qu'elles gardent d'une injure ancienne, d'un passe-droit lointain, d'une ruine subie, d'un héritage perdu.

Les députés sont gens de province. Sans utilité, ils perpétuent les antagonismes des luttes finies. Parisiens nous comprenons mal cette barbarie. Certes nous dénigrons l'émule à l'heure de la concurrence. Il arrive à chacun de s'aimer assez pour bousculer le rival en éclairant sur ses défauts, en taisant ses vertus. Passé le péril, toutefois, nous changeons de manières, et faisons vite notre paix. C'est là de l'égoïsme, non de la haine. A l'ordinaire nous nous épargnons ; nous nous secourons même, s'il en coûte peu. Cette différence marque les caractères de l'élite et de la foule. Le Parlement est encore multitude. Il en a les sentiments irrépressibles, les appétits spontanés. Le parti au pouvoir veut humilier, molester ses adversaires. Il refuse aux minorités la représentation proportionnelle, pour juste qu'il l'estime, afin de poindre mieux les contradicteurs. Le chef de groupe, le meneur de foules spécule sur cette haine pour les tenir à sa dévotion. Et le plus curieux c'est que ces partis ne mesurent pas ce qu'ils perdent en dignité. Parmi nous l'homme qui déteste et le laisse voir se décrie lui-même. Nous sommes trop rompus à la critique pour ne pas démêler facilement l'intérêt personnel qui se cache au milieu des sévérités, des indignations. Sceptiques nous sourions des diatribes, des calomnies et des médisances. Il nous amuse de les ouïr. Elles ne réussissent guère à nous convaincre. Cette façon d'avilir ses rivaux dessert qui l'emploie. De chacun nous exigeons une espèce d'équité même à l'endroit de ses pires détracteurs. A qui de nous la Chambre fera-t-elle croire que la discussion sur les Conseils de guerre, actuellement inoffensifs, était plus urgente que le débat sur la réforme électorale capable de relever l'esprit du Parlement et de transformer en élite cette foule esclave de ses passions et, pour cela, de ses bergers ?

C'est pour sa science de la psychologie parlementaire que les députés révèrent M. Clemenceau, et que tous, dès son apparition à la tribune, lui font instantanément hommage d'un silence rare dans cette salle de turbulences, d'allées et venues, de controverses et de récréations si choquantes pour les provinciaux des tribunes.

« Voyez comme il les dompte ! » remarquent les admirateurs. En effet, personne ne l'égale en prestige. Je l'ai constaté durant une séance récente. En vain M. Jaurès, compact et péremptoire, demanda si le gouvernement retirait son projet sur les gisements de l'Ouenza, avec la mine d'un accusateur public inexorable pour les abominations certainement inscrites dans tout contrat entre capitalistes et ministres. Inutilement M. Sembat se lève et dénonce « la distribution déjà commencée des parts bénéficiaires entre les promoteurs de l'entreprise », sans même sourire en sa face à barbe rousse et à cheveux noirs cernant un front pur, des joues pleines. Inopportun, le même M. Sembat accuse M. Alfred Picard d'avoir autrefois condamné ces parts de bénéfice tout à l'heure officielles. Au milieu du bruit M. Thomson, colossal et impérieux, intime l'ordre de prendre sur ce point une décision, car l'Algérie se lamente. De même M. Berteaux formaliste exige un décret pour retirer le projet déposé par décret. Le président du Conseil accueille tout cela d'une moue supérieure et dédaigneuse. Il sait que la discussion sur les Conseils de guerre promet à l'orgueil de la gauche la satisfaction d'affirmer sa victoire. Pendant quelques séances, les adversaires d'antan seront humiliés, tournés et retournés sur le gril des vaincus. Voilà qui est pour garantir au ministre de l'intérieur de précieuses approbations en dépit de l'Ouenza, de sa voie ferrée, de la rivalité entre Bône et Bizerte, des parts à bénéfices jadis vitupérées par un membre du cabinet « pour lequel M. Clemenceau prêt à descendre de la tribune », lance un mot :

— Je suis convaincu que M. le ministre de la marine saura se mettre d'accord avec M. Alfred Picard.

C'est un mot, un mot de Clemenceau. De la gauche à la droite, l'assemblée murmure d'aise, frémit, charmée. Les courtisans ont commencé par sourire, l'air entendu, en personnes qui savent tout de suite saisir, apprécier, savourer le sel délicat de cet esprit. Ceux qui n'ont compris que tard réparent en riant fort la bévue de leur béotisme. Aux galeries, les dames vers leurs cavaliers se retournent en hochant maintes têtes empanachées. C'est l'esprit de Clemenceau ! Il n'y a que Clemenceau pour, si joliment, résoudre un problème de M. Sembat austère et renfrogné. Et les électeurs des tribunes là-haut tendent l'oreille vers le plus intelligent de leurs banquettes qui se flatte de faire savourer l'inestimable sel. Après quoi tous rient, même les sourds et les idiots, cependant que des frises aux travées, sur tous les gradins, les zones de visages attentifs s'orientent vers le long squelette en jaquette flasque qu'est tristement M. Alfred Picard. Timide, gêné par ce succès impromptu, lui, baisse vers la terre son nez considérable et aquilin, son crâne enveloppé de quelques fils blanchâtres, la science lourde y contenue.

Rond, poli comme une bille, M. Joseph Reinach roule déjà sur la tribune. D'une extrémité à l'autre il va. Un instant on craint qu'arrivé aux bords il ne tombe, puis rebondisse. Non. Il se cale au milieu. Son éloquence aussitôt vibrante propose de discuter la réforme électorale, scrutin de liste et représentation proportionnelle, avant la réforme des Conseils de guerre. Cela ne séduit point. L'orgueil des gauches va-t-il perdre la glorification promise ? Des rumeurs s'élèvent, grandissent, s'exaspèrent. En vain M. Joseph Reinach enfle sa voix et la sphère de sa personne. L'amphithéâtre le contredit par deux cents visages échauffés à l'espoir de blâmer éloquemment les généraux de l'Affaire.

Lors M. Clemenceau, du banc où il se tasse, assure à ses féaux le triomphe qu'ils réclament.

Aussitôt la protestation véhémente de M. Charles Benoist éclate. A la tribune, il s'irrite. Penchant son masque de satyre hardi vers le président du Conseil, il déploie l'audace d'un chèvre-pieds qui s'estime l'annonciateur de la vérité première. De là-haut, par-dessus les sténographes, n'est-ce pas le dieu jadis évoqué par les incantations d'un livre célèbre, *le Grand Pan* ?

Bien qu'une jaquette noire le sangle, qu'un col hausse ce visage velu et cette parole saccadée comme le cours du torrent, M. Charles Benoist oppose la saine logique de la nature aux arguments tortueux de la politique. Agitée, secouée, la main de Pan rougit. Elle se violace. Elle bat l'air. Elle se rejette en arrière vers M. Berteaux qui préside, couronné d'un bandeau en fils d'argent soyeux. Elle retombe et menace, au rang des ministres, dans le fond même des yeux caves, l'âme intime qu'abrite là notre président du Conseil recroquevillé sous le casque de son crâne, et d'ailleurs maussade devant cette résurrection miraculeuse de son Pan au visage broussailleux, sourcilleux et offensif.

« Tu m'as appelé en tes incantations littéraires et téméraires, semble dire le faune sous les apparences de M. Charles Benoist : me voici. Comme tous les magiciens, tu eusses préféré que ton grimoire fût sans vertu. L'Evoqué te gêne. Déjà tu me contredis. Tu ergotes. Tu te dérobes. Tu dissuades avec des phrases dilatoires ceux qui reconnaissent l'équité claire de la loi que j'apporte, que je prêche en cette chaire. Quoi ? Ceux de droite et ceux de gauche s'accordent pour reconnaître que le scrutin d'arrondissement amoindrit la France, qu'il évince les idées générales et savantes au bénéfice des intérêts partiels et des ignorances contradictoires. N'as-tu pas écrit : « Aux nobles spéculations de » l'élite répond la dégradante crédulité de » la foule » ? Il en est ainsi, Moi, simple et franc, comme les forces de la Forêt, comme les lignes des cimes, je te conseille de subordonner enfin aux nécessités primordiales, sociologiques, économiques, historiques les funestes malices des comités d'arrondissement. Car, sous leur influence, le peuple se dévore soi-même sans le savoir, en hurlant sa douleur incomprise, ainsi qu'il advint du monstre Catoblepas, mon légendaire contemporain. En vérité, je te l'affirme : prêtre du « Grand Pan », ton peuple souffre à mourir de sa cupidité municipale et de ses erreurs cantonales. Pan te conjure de remédier. C'est pour cela qu'il a revêtu la jaquette noire et taillé sa barbe quelque peu, sans rien perdre néanmoins du charme propre à son énigmatique forme *enjambant étrangement de la bête à la divinité, comme pour unir la simplicité de l'une à la bonté de l'autre sans passer par l'humaine traîtrise.* N'est-ce pas ainsi que ton incantation s'exprimait ? »

Toutefois le prêtre ne cède point au fantôme de son dieu. Il résiste aux objurgations de la force qu'il évoqua, ayant lui-même jadis expliqué les vertus indisculables du Scrutin de liste, de la Représentation proportionnelle. En effet le président du Conseil ne s'abuse pas sur la psychologie de la Chambre. Il sait que l'Equité, fût-elle savante, passionne moins les députés si leur orgueil ne triomphe avec elle. Et, pour donner aux radicaux et aux socialistes la joie d'affirmer leur ancienne victoire, il les convia plus strictement à discuter d'abord la réforme des Conseils de guerre. Et, par des bravos, la majorité prouva que M. Clemenceau sait le cœur des siens, quoiqu'il lui signifie trop quelle confiance en soi-même il possède, et comme il la transmet aux gens par un mot issu de sa moustache militaire, même au solide M. Labori escaladant la tribune, pour, de sa tête éloquente et dorée, constater cette suprématie. Ainsi la priorité fut acquise à la controverse sur les Conseils de guerre, et l'ajournement à la réforme électorale. L'esprit des comités d'arrondissement élira nos députés, dictera nos lois, très longtemps, au grand dommage de l'équité qu'eût servie le principe de la représentation proportionnelle favorable aux minorités trop muettes vraiment aujourd'hui.

Ce besoin de triompher que la nation assouvit par l'entremise de ses parlementaires excite fort nos âmes de Méditerranéens sentimentaux et paradeurs. Il fallait voir sur les figures de la gauche l'ivresse de vaincre illuminer les yeux, attirer le sourire aux bouches ; accroître la frénésie des applaudissements. Certes elle était la moindre cause de cet entrain, la joie de soustraire à une juridiction sans contrôle nos soldats. Le véritable motif, le motif profond et unanime de cette liesse c'était le mauvais désir de la haine qui se venge en dominant, en imposant sa loi.

Paul Adam.

LA VIE DE PARIS

Le Bon Sac

Azor est mort !

De mieux en mieux. Ah ! quel plaisir d'être soldat ! Il y a du bon. C'est autre chose que le pain long, le thé de cinq heures, la suppression du « singe », les gants et les chaussettes, la cuisine militaire : Azor est mort !

Un homme de chaque escouade est désigné pour le porter chez le magasinier de la compagnie, promu caporal bourrelier. Qu'on l'enterre avec les honneurs militaires. Mais vérifiez, camarades, s'il ne reste pas de mandats cachés entre les quatre planches !

Ainsi nos troupiers célèbrent la meilleure réforme que l'on ait apportée jusqu'à ce jour dans leur équipement. A travers les chambrées et les cantines désertées par les permissionnaires de Pâques, les fantassins se congratulent et célèbrent les louanges de leurs chefs hiérarchiques. Azor est mort !

Azor, c'était le sac, que l'on appelait plus solennellement le havresac, apparemment pour donner une idée de tout ce qu'il pouvait contenir. Quatre planches de bois assemblées en rectangle et recouvertes d'une toile noire, imperméabilisée par des classes et des classes d'astiquage. A la chambrée, Azor était comme l'armoire du troupier. On devait y ranger toutes les petites affaires du fourniment : les brosses, la trousse, les sacs de riz et de sucre, le martinet, la patience, les cartouches. Azor était également la toiture du « paquetage ». On pliait au gabarit réglementaire la capote, la vareuse, le pantalon, les effets de treillis, les chemises ; Il dominait tout cela de son rectangle noir, pareil à un pavé de bitume, ses deux bretelles croisées comme deux pattes de homard et ses trois courroies bien roulées à la manière de petits frontons décoratifs.

Quand il s'agissait de prendre la garde, on arrachait brutalement Azor de son piédestal. Parfois, on le projetait comme un mannequin symbolique à travers la chambrée. Et aussitôt après, pour se faire pardonner ces mauvais traitements, on l'étendait sur la table, on le cirait, on le vernissait à neuf. Ensuite on déroulait chaque courroie. On en bouchait les crevasses au martinet ; on frottait le cuir avec un bouchon. Et avec un soin extrême on rétablissait les rubans, les ressorts immobiles.

Mais pour la marche et la manœuvre, Azor se gonflait comme une grenouille qui aurait voulu imiter ce bœuf de fourgon régimentaire. Les pantalons, les souliers bas s'ajoutaient aux provisions de bouche. Toute la fortune du troupier se trouvait ainsi condensée, hors le bâton de maréchal qui a été mis à la réforme. Puis, lorsque tout était bouclé, on protégeait Azor par une marmite, un plat, une hache, une bêche, comme autant de boucliers. Et alors, les trois courroies intervenaient pour serrer la couverture, la toile de tente, la boîte de conserves et la gamelle, brillante ainsi qu'un dôme ironique au-dessus de cette construction.

Comme Atlas supportant le monde, ou comme des déménageurs modernes, les fantassins marchaient avec Azor, l'as de carreau fatidique. Peu à peu, sous le poids, les deux bretelles entrainaient les autres courroies de l'équipement, les pattes des cartouchières, le lacet de la musette, la courroie du bidon. Il fallait écarter tout cela des deux mains, comme d'autres mettent leurs pouces dans les entournures de leur gilet. Et si, par malheur, un ordre arrivait : — « Couchez-vous, feu à volonté ! » — avant d'avoir pu armer son lebel, on sentait un choc sur le crâne : on se croyait déjà blessé, mort... C'était la gamelle qui réglait le tir, du haut de la pyramide d'Azor !

Maintenant, tout ce supplice est supprimé. Un nouveau sac, expérimenté aux dernières manœuvres, est « délivré » aux soldats du 24e régiment d'infanterie, avant d'être fourni, toujours gratuitement, à tous les fantassins de France.

Merveilleux résultat de l'entente cordiale ! Ce sac est le sac de l'infanterie anglaise ; donc, il est confortable. Plus de courroies. Deux bretelles croisent dans le dos et se rattachent au ceinturon. La charge ne pèse plus que sur les épaules. Ainsi, la « cage thoracique » est ouverte à la respiration. Et puis, d'un seul mouvement, on se débarrasse. Car, si agréable que soit le nouveau modèle, on le quitte sans déplaisir, et du coup, on enlève le ceinturon, les cartouchières, le bidon, la musette. Ah ! les « pauses » seront plus douces et on n'oubliera rien en repartant !

Donc, libération, respiration et plus d'astiquage ! Le nouveau sac est en simple coton tissé qu'on nettoie d'un coup de brosse. Mais il est solide cependant. Pour l'expérimenter, on a traîné dans la cour du quartier un modèle rempli de cailloux, pendant une demi-heure. Il n'a pas été déchiré. Quelle expérience !

On peut aller à la guerre : Azor est mort.

Régis Gignoux.

Échos

La Température

Depuis lundi, un grand changement s'est opéré dans l'état atmosphérique de la région parisienne. Aux beaux ciels ensoleillés et limpides de la semaine dernière, qui nous ont laissé croire un instant que nous entrions avant l'heure en la saison d'été, hier subitement a succédé un désagréable refroidissement de la température sous un ciel troublé maintenant par de gros nuages d'un très mauvais aspect. La pluie nous guette.

Cependant, vers sept heures du matin, le thermomètre marquait 9° au-dessus de zéro, mais ne dépassait pas 11° l'après-midi, alors que la veille des maxima de 22 à 23° avaient été observés. La pression barométrique accusait, à midi, 759mm. Les basses pressions du nord-ouest de l'Europe se sont étendues sur tout le continent.

Des pluies sont tombées sur la moitié nord de l'Europe. En France, le temps a été encore très beau partout.

La température a monté sur nos régions du centre et de l'est. On notait au-dessus de zéro 7° à Belfort, 11° à Clermont-Ferrand, 13° à Alger, 1° au puy de Dôme et 6° au-dessous de zéro au pic du Midi.

En France, il faut s'attendre à un temps à éclaircies et à averses dans la moitié nord, avec abaissement de la température. Vers six heures, la pluie tombe par courtes ondées.

(La température du 12 avril 1908 était, à Paris : 6° au-dessus de zéro le matin et 15° l'après-midi ; baromètre : 757mm ; très belle journée.)

Monte-Carlo : Température (terrasse du Casino), à dix heures du matin, 19° ; à midi, 22°. Temps doux.

Nice. — Température : à midi, 17° ; à trois heures, 18°.

Du *New York Herald* :

A New-York : Temps nuageux. Température : maxima, 12°3 ; minima, 2°2. Vent est faible.

A Londres : Temps nuageux, ondées. Température : maxima, 12° ; minima, 6°. Vent ouest frais. Baromètre, 752mm.

A Berlin : Temps beau. Température (à midi) : 12°.

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Auteuil. — Gagnants du *Figaro :*

Prix Mélibée : Castibelza ; Mon Pays.
Prix Mario : Reporter : Patricien.
Prix Saxifrage : Trianon III ; Sauveur.
Prix de la Vénerie : Bon : Souvigny.
Prix Bayard : Sauveur ; Rouvrou.
Prix Val : Auréale ; Faraud.

« ENFANTILLAGES »

Il s'en est fallu de peu que le congrès de Saint-Etienne n'eût, avant-hier, ce qu'on appelle le beau geste... A la tribune, M. Hervé discourait avec violence, injuriait, défiait ses adversaires. « Vous n'osez pas, leur déclarait-il, demander que nous soyons exclus d'ici ! » En quoi M. Hervé se vantait. Car ce qu'il défiait qu'on entreprît contre lui, on allait justement l'entreprendre. On allait bel et bien mettre M. Hervé, apôtre officiel de l'antipatriotisme, à la porte du parti.

Les socialistes, même « unifiés », ne sont pas, en effet, assez aveugles pour ne pas comprendre à quel point les compromet cette alliance-là. Ils regardent au dehors, et ils comparent. Ils constatent qu'en aucune nation le socialisme n'a eu la niaiserie, la honte de s'affirmer ennemi de la patrie, et qu'à vouloir heurter de front certains instincts, certains besoins de conscience plus forts que nous-mêmes, on risque trop... Alors ils voudraient bien que M. Hervé les laissât tranquilles. Ils voudraient bien que M. Hervé s'en allât. Et ils étaient résolus avant-hier à lui dire de s'en aller ; mieux que cela : à le pousser dehors. Mais M. Jaurès a paru.

M. Jaurès ne s'est pas précisément fait l'avocat des doctrines de M. Hervé. Même devant une assemblée où s'avouent les pires espoirs de destruction sociale, il ne l'eût pas osé ! Il a fait le bon enfant. Il a essayé de rassurer les inquiétudes, de calmer les colères ; il a traité d' « enfantillages » les opinions qui consistent à détester ou à vouloir supprimer la patrie ; il a déclaré « puérile » l'agitation criminelle à laquelle M. Hervé souhaiterait que collaborassent les socialistes.

Et M. Jaurès a remporté la victoire qu'il désirait. Grâce à son éloquence, l'exécution de M. Hervé est ajournée. On a renvoyé l'examen de ce *cas* à une commission, ce qui signifie que l'affaire est pour longtemps enterrée et que le rédacteur du *Pioupiou de l'Yonne* doit être jusqu'à nouvel ordre considéré par les socialistes, comme un enfant terrible qu'il y aurait péril à gronder trop fort...

Tout cela est misérable, et profondément attristant, et jamais M. Jaurès n'aura mis son habileté oratoire au service d'une pire cause.

La raison ? On la devine. En face des socialistes, une concurrence inquiétante s'est organisée, et grandit. En face de M. Jaurès qui tonne, il y a M. Pataud qui goguenarde. Or M. Jaurès a peur. Il sent le danger, et il lui semble qu'opposer à l'antipatriotisme de la C. G. T. l'antipatriotisme d'Hervé serait une manœuvre habile.

Oui, il se peut que cela soit habile ; mais cela est bien laid !...

A Travers Paris

Le Président de la République et Mme Fallières, accompagnés de M. Ramondou, inaugureront cet après-midi, avec les ministres présents à Paris et M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat, le Salon de la Société nationale des beaux-arts.

Après son voyage à Nice, M. Fallières reviendra au Grand Palais le 29 avril, pour inaugurer cette fois le Salon des Artistes français.

C'est M. Roll qui, assisté de MM. Carolus-Duran, Rodin, Besnard, Waltner, Henri Gervex, Béraud, Dubufe et des membres du conseil d'administration de la Nationale, guidera aujourd'hui M. et Mme Fallières dans leur visite.

BILLET

aux syndiqués des P. T. T.

Messieurs, contenez le zèle de vos comités ; contenez-le, dans votre intérêt même. Je vous assure qu'ils vont trop vite, s'agitent avec une impatience trop visible, et redeviennent, si j'ose dire, un peu embêtants.

Jadis, c'était au « chef hiérarchique » (comme cette expression semble surannée, déjà !) que le commis ou l'ouvrier mécontents portaient leur plainte. On est allé plus haut. Les syndicats ont entendu négocier vos affaires avec le « patron » lui-même ; et l'on n'a plus connu que M. Simyan. Et puis les choses se sont gâtées. On lui a tourné le dos, à M. Simyan ; et l'on a voulu causer avec M. Barthou. « Toujours plus haut ! » M. Barthou a consenti ; et nous avons pu espérer que vos comités allaient nous laisser tranquilles. Eh ! bien non. Il paraît que déjà M. Barthou ne leur suffit plus et qu'ils attendent avec impatience la fin des vacances de Pâques pour aller demander à M. Clemenceau de réorganiser les P.T.T ! C'est une note officieuse qui nous en avise.

On vous protège trop, messieurs ; et cela finira par de grosses déceptions. Car M. Clemenceau recevra vos délégués, mais ensuite ? Il y a M. Fallières, qui ne les recevra pas ; et comme nous sommes brouillés avec le Saint-Siège, je ne vois guère, hors de France, que le Tsar et S. M. Edouard VII... Mais non ; plus j'y pense, plus je suis convaincu que ni l'un ni l'autre ne voudra prendre parti dans cette affaire-ci. Je vous dis : vous allez à des déboires... — S.

L'Académie française va reprendre sans retard l'examen des titres des candidats aux fauteuils du cardinal Mathieu et de Victorien Sardou, qui sont au nombre de douze.

Ce n'est qu'après la double élection du 27 mai qu'elle songera à pourvoir à la vacance du fauteuil du marquis Costa de Beauregard.

Aucune candidature nouvelle n'a été déclarée sur le fauteuil du cardinal, que réclament Mgr de Cabrières, Mgr Duchesne, MM. l'abbé Frémont, Stéphen Liégeard et Jounet.

Sur le fauteuil de Victorien Sardou se portent MM. Edouard Drumont, Boutroux, Lenotre, Marcel Prévost, Léon Séché, Paul Vibert et Auguste Chirac.

Enfin, une seule candidature au fauteuil du marquis Costa est officielle jusqu'à ce jour : celle du général Langlois. Mais il est probable que deux autres seront connues jeudi prochain.

L'HISTOIRE ET M. CASTRO

Voici quelque dix ans, Cipriano Castro était un pauvre fermier des Andes. On aime à penser qu'il connaissait les soins que réclame un troupeau, et qu'il était habile à prévoir, d'après la direction des vents et la forme des nuages, les variations de la température. Mais son instruction avait été, pour le reste, fort négligée. Un beau matin, il emprunta à son voisin Gomez un mulet, qu'il enfourcha bravement, et partit en cet humble équipage à la conquête du pouvoir. Il combattit, vainquit, s'installa dans le palais abandonné par Andrade, coiffa une magnifique calotte brodée d'or, passa à son petit doigt une bague ornée d'un diamant volumineux, fut citoyen-président et signa : « Dieu et Fédération, Cipriano Castro. »

Seulement, il n'acheta pas de livres. Ou bien, s'il eut une bibliothèque dans sa délicieuse villa del Paradiso, fleurie de glycines, on peut affirmer hautement qu'il lut fort mal les ouvrages qu'elle contenait. Le citoyen-président ne possède sur l'histoire de France que des notions incertaines. Il est facile d'en juger par un passage de la protestation qu'il a adressée, avant son embarquement un peu rude, au gouvernement français :

« Il est inconcevable, écrit Castro, que sur cette terre qui a vu naître Joséphine de Beauharnais, prêtresse de la liberté et inspiratrice de ce peuple qui a versé pour ce principe des torrents de sang, il y a un siècle à peine, on puisse voir aujourd'hui briser et fouler aux pieds tout ce qui faisait la force des prérogatives consacrées par les Droits de l'Homme ».

Joséphine, prêtresse de la liberté ! Inspiratrice du peuple ! Quel Martiniquais facétieux a fourni sur l'élégante et gracieuse créole de pareils renseignements à Cipriano Castro ? Celui-ci a-t-il confondu Joséphine et Théroigne de Méricourt ?

On ne sait pas. Mais, à voir quelles étranges clartés il a sur la famille Bonaparte, on est moins étonné que Castro se soit si longtemps et si obstinément comparé à Napoléon. — L.

Les Parisiennes, qui sont femmes de goût, ont accueilli la découverte du professeur Técla avec tout l'enthousiasme que celui-ci était en droit d'attendre.

Il en est cependant, parmi nos jolies mondaines, qui craignent de franchir le seuil enchanteur du magasin de la rue de la Paix, car elles redoutent un peu le « qu'en dira-t-on ? ». Que dirait-on, en effet, si l'on savait que la baronne X ou Mme Z portent des perles scientifiques ?

Il faut se hâter d'ajouter que ces charmantes femmes ont tort, car l'achat même d'un bijou Técla est une preuve de fortune !

Técla ne peut faire de parures bon marché, à cause des difficultés de sa fabrication impeccable et de ses merveilleuses montures plus que toutes autres originales.

Mais, redoutant que bien des mondaines trouvent insuffisant ce raisonnement, la Société Técla vient d'installer un salon privé, muni d'une entrée particulière, par laquelle les acheteuses pénétreront sans être vues. De plus, la Société Técla s'est fait une règle d'envoyer chez les clients désireux de ne point se déranger un vendeur chargé de leur présenter tout un assortiment de merveilles en perles, rubis, émeraudes et saphirs Técla, dont les montures sont faites de diamants véritables, d'or et de platine, ce qui explique d'ailleurs la valeur de ces bijoux.

Le musicien excellent, le maître de chapelle de l'église russe dont le *Figaro* parlait hier, M. Célestin Bourdeau, est l'un des hommes de France qui possèdent le plus de montres enrichies de brillants, cadeaux des princes, voire des souverains russes de passage à Paris.

Il a des souvenirs qui ne manquent pas d'originalité. Il faut l'entendre raconter sur place la messe d'actions de grâces qui fut chantée rue Daru, en 1867, le lendemain de l'attentat manqué de Berezowski contre Alexandre II. Quinze empereurs et rois dans la nef ! Bourdeau, de mémoire, montre les places qu'ils occupaient ; sans oublier Bismarck, debout derrière son maître.

Il montre aussi, dévotement, la place où Gounod venait chaque année se blottir à côté du chœur franco-russe, les jours de semaine sainte, pour chanter avec lui les offices de la Passion.

Le succès remporté par les robes de Francis à la réunion d'Auteuil dimanche dernier n'a fait que se confirmer et s'affirmer davantage hier à Longchamp. Bien que le temps fût moins engageant que la veille, toutes les élégantes avaient suivi le mouvement. Ce n'étaient que chiffons nouveaux, créations inédites, adorables de grâce, d'allure, de bon ton et signées Francis. On eût dit que toutes s'étaient donné rendez-vous dans ses salons de la rue Auber pour rivaliser d'élégance. Ce fut, pour l'aimable couturier, plus qu'un succès, ce fut un véritable triomphe.

Pâques ! la grande fête du printemps, aussi était-ce un véritable assaut d'élégance dimanche dernier à Auteuil, où se courait le prix du Président de la République. Les plus jolies Parisiennes s'étaient réunies au pesage, formant un vrai massif de fleurs avec leurs ravissants chapeaux. Ceux-ci étaient l'objet de toutes les conversations et nos grandes élégantes manifestaient hautement leur joie de savoir que le chapeau Amicy embellit, en se félicitant d'avoir rendu visite à cette maison qui est désormais la renommée de la rue Royale.

Nouvelles à la Main

A propos du congrès socialiste de Saint-Etienne :

— Jaurès ne lâchera donc jamais Hervé ?

— Si, le jour où il trouvera à s'attacher à quelqu'un de plus nuisible encore à son pays !

— M. Castro, embarqué de force, revient en France.

— Si au moins il avait pris un billet d'aller et retour !

***

— D'ailleurs on lui rend service en l'éloignant d'une région où il est guetté par ses ennemis.

— Ici, il ne l'est que par l'opérette.

Dans l'Oise.

— Quelles sont au juste les intentions des ouvriers ?

— On ne sait ; les meneurs restent très boutonnés.

***

— En attendant, l'agitation gagne de proche en proche.

— Les *boutons de Panurge* !

Le Masque de Fer.

Fantaisies parisiennes

LE PASSAGER

Le malheureux volant, en quête
D'un repos vraiment mérité,
Sans répit, vole, rejeté
Toujours, de raquette en raquette.

Et le Juif errant (il a chaud,
Cet infortuné patriarche !)
Voudrait s'arrêter. Mais non : « Marche ! »
Lui commande une voix d'En haut.

Sur le billard, la bille lasse
Espère faire halte un moment ?
Pan ! un procédé véhément
La contraint à changer de place.

Or ces victimes — trop, c'est trop !
Tout surmenage est délétère ! —
Ont un destin fort sédentaire
Auprès du président Castro.

Car cet ancien quasi-monarque
Ne reste jamais sur un quai,
Vu qu'à peine a-t-il débarqué,
A l'instant même on le rembarque !

Par tous les pays : « Au revoir ! »
Lui dit-on, sitôt qu'il arrive.
Chaque peuple, à l'envi, se prive
Du plaisir de le recevoir !

L'Anglais au Danois l'expédie ;
Le Danois l'envoie aigrement
A l'Allemand, et l'Allemand
Au Français qui le congédie !...

Bref ! quoiqu'en l'état actuel
La Science encore le nie,
Voilà bien la preuve fournie
Du Mouvement perpétuel !

Louis Marsolleau.

Ayuntamiento de Madrid

Le Monde & la Ville

SALONS

— Hier, matinée pour « le béni » chez l'ambassadeur de Russie et Mme de Nelidow. Parmi les invités :

Grand-duc Paul de Russie, comtesse de Hohenfelsen, comte et comtesse Nostitz, marquise del Muni, l'ambassadeur de Turquie, le ministre de Belgique et Mme Le Ghait, les ministres de Roumanie et de Perse, le ministre de Suède et la comtesse Gyldenstolpe, vicomte et vicomtesse de Vogüé, M., Mme et Mlle Nicolas Xanto, marquise et Mlle de Montagliari, M. et Mme Nicolas de Benardaki, M. et Mme Nekludow, comtesse Tyszkiewicz, marquise Paulucci, Mme Edouard André, M. et Mme Soldatenkoff, comte et comtesse François de Sonis, comte et comtesse Ogareff, M. et Mme Fournier-Sarlovèze, M. de Etter, comte Alfred Tyszkiewicz, comte Henri de Vogüé, major de Mutius, M. de Kanchine, etc.

— Par suite d'un deuil, la duchesse de Rohan ne recevra ni aujourd'hui mardi, ni les mardis suivants.

— Chez le vicomte et la vicomtesse René Vignial, matinée de quinzaine très intéressante, consacrée aux œuvres de M. René Chansarel. Le jeune et brillant compositeur, qui joua au piano plusieurs de ses œuvres si délicates, a partagé son grand succès avec Mlle Madeleine Trelli et le maître de la maison qui, accompagnés par l'auteur, interprétèrent avec leurs belles voix et leur grand talent diverses mélodies, parmi lesquelles : *Evocation*, *Amie*, *Dédicace*, *Poème du Rêve*, *Apparition*, *Chanson triste*, etc.

Dans l'assistance :

Comtesses de Lur-Saluces, de Sinéty, de Lapeyrouse, marquise de Rancougne, Mme et Mlle Hottinguer, baronnes de Langsdorff, Randouin-Berthier, de Nanteuil, Mmes René Chansarel, Quatrelles, Lépine, Payen, Mlles de Langsdorff, Boittelle, Garnier, de Vienne, Frédéric Loliée, Barincou, comte de Massa, baron Vignial, MM. Loliée, Singer, Payen, etc.

RENSEIGNEMENTS MONDAINS

— Mme Jacques Fauchier-Magnan née Béjot, a mis au monde un fils, qui a reçu le prénom d'André. La jeune mère et l'enfant se portent à souhait.

— La vente annuelle de l'Orphelinat des Arts, qui avait été annoncée pour les 11, 12 et 13 avril, aura lieu en réalité les 26, 27 et 28 avril dans les salons du ministère de la marine.

MARIAGES

— M. Louis de Lacroix de Lavalette, ingénieur des mines, épousera prochainement Mlle Pauline Welschinger, fille du membre de l'Institut, chef du service des procès-verbaux au Sénat, et de Mme Henri Welschinger.

— M. Léon Archambault, fils du député de la Drôme, ancien député invalidé, est fiancé à Mlle Jenny Gauchot.

— On vient de signer à Rome le contrat de mariage du prince Joachim Ruffo, prince de Sant-Antimo, fils du prince Ruffo della Motta-San-Giovanni, duc de Bagnara et de Baranello et de la princesse née Lucie Saluzzo, avec la princesse Flaminia Odescalchi, fille aînée de S. A. S. le prince Odescalchi et de la princesse née Rucellai.

Le fiancé est le frère de la comtesse Joseph Lanza de Mazzarino et de la comtesse Victor Balbo Bertone de Sambuy.

Le mariage religieux sera célébré le mercredi 28 avril.

AU PAYS DU SOLEIL

— Le roi d'Angleterre après avoir dépêché, hier dans la matinée, son volumineux courrier, est parti pour Saint-Sébastien avec la duchesse de Manchester et les personnes de sa suite.

Après avoir déjeuné avec eux à l'hôtel du Palais, Sa Majesté a assisté de la terrasse au défilé d'une cavalcade composée de cinq cents chevaux et vingt et un chars, parmi lesquels on remarquait ceux des reines de Paris, de la reine d'Ostende et des reines de Saint-Sébastien.

Le Roi a trouvé ce spectacle très beau.

Avant de quitter Saint-Sébastien, il a accepté le lunch donné en son honneur à l'hôtel du Palais, par le vice-consul de Saint-Sébastien.

Le Roi arrivera jeudi prochain dans le plus strict incognito et attendra le train qui amènera la reine Alexandra, avec laquelle il se rendra à Gênes. C'est là que Leurs Majestés s'embarqueront à bord du yacht royal *Victoria and Albert* pour faire une croisière en Méditerranée.

DEUIL

— Nous apprenons la mort : — De M. *Paul de Foville*, prêtre sulpicien, ancien élève ingénieur des mines, décédé à l'âge de soixante-huit ans. Il était le frère de M. Alfred de Foville, membre de l'Institut, conseiller maître à la Cour des Comptes. Les obsèques seront célébrées le jeudi 15 avril, à dix heures, à Saint-Sulpice. L'inhumation aura lieu au cimetière Montparnasse; — De Mme *Benoit-Mayer*, née Worms, décédée à Paris, à l'âge de soixante-huit ans. Les obsèques auront lieu demain mercredi. On se réunira au cimetière Montmartre, à dix heures du matin; — Du docteur *Kufferath*, le gynécologue belge et conseiller communal de Bruxelles, décédé à l'âge de cinquante-six ans, des suites d'une opération. Frère du directeur du théâtre de la Monnaie, il avait épousé Mme de Burlet, la veuve de l'ancien premier ministre belge.

Ferrari.

PETIT CARNET

Qui ne connait ces deux produits admirables de la Maison Zang : le « Pain grillé Jacquet » et le « Petit Pain Richelieu 92 ? » S'il est vrai qu'on ne les trouve qu'à Paris, 92, rue Richelieu, leur renommée pourtant a fait le tour du monde. Le premier est l'aliment rêvé de tous ceux qui souffrent de l'estomac ; les dyspepsie, les embarras gastriques ne résistent pas à son emploi régulier. Quant au « Petit Pain Richelieu 92 », il fait le régal exquis des délicats et des gourmets et il n'est pas un grand diner où il ne figure. — P. G.

A LONGCHAMP

Voici encore une agréable journée, pas aussi éclatante que celle de la veille, à Auteuil, mais fort réussie, en somme. Le temps était légèrement voilé ; quelques gouttes même sont tombées vers le milieu de la journée.

Il nous a semblé que la pelouse était plus garnie, toutes proportions gardées, que le pesage. Dans la tribune réservée, nous avons vu quelques ravissantes toilettes, mais dans des tons moins clairs qu'à Auteuil.

Reconnu çà et là au paddock :

Princesse Murat, en tailleur noir, soutaché broderies noires, chapeau paillasson violet avec garniture de fleurettes mauves ; baronne Roger, en robe drap gris-ardoise, broderies même ton, chapeau feutre gris-argent et aigrette ; comtesse Gérard de Rohan-Chabot, en tailleur noir, boa blanc, chapeau de paille héliotrope et ailes mauves ; comtesse de Saint-Phalle, en robe serge gros bleu, chapeau noir et aigrette noire ; Mme Maurice Ephrussi, en robe drap café au lait, broderies même ton, redingote cachemire noir, chapeau noir avec nœud et ailes bleu clair ; comtesse de Berteux, en robe drap vert-mousse, avec broderies, boa de fourrure, chapeau paille noire et plume noire; comtesse Tyskiewicz, robe tailleur noir, grand manteau noir, chapeau avec aigrette noire ; comtesse Antoine de La Forest-Divonne, en robe drap vert-olive, broderies même ton, chapeau noir et plume noire : Mme Flûry-Hérard, en robe serge grise, chapeau crin mauve et bouquets de violettes ; comtesse de Saporta, en robe drap gris, étole de fourrure, chapeau de crin gris et plumes violettes; baronne Et Rodocanachi, en robe cachemire noir, chapeau noir ; marquise de Pracomtal, robe de cachemire café au lait, étole de fourrure, chapeau noir et plume noire ; baronne de l'Espée, robe de cachemire noir, chapeau paille noire et aigrette grise ; comtesse Adhéaume de Chevigné, en robe de serge gros bleu soutaché de broderies, chapeau noir et aigrette noire ; marquise de Laujamet, en robe de cachemire noir, chapeau avec plumes grises ; baronne Lambert, en robe de drap jaune avec soutaches même ton, chapeau noir et plumes noires ; Mme Emile Halphen, en robe cachemire noir, redingote liberty noire, chapeau avec plumes grises ; comtesse Antoine de Salvorte, tailleur gros bleu soutaché, grand paillasson vert avec coques de satin noir ; Mme Barrachin, robe de drap parme, grand chapeau noir et plumes noires ; Mme Jean Stern, robe tailleur beige, chapeau paille blanc et aigrette jaune ; Mme Raphaël Lévy, robe de drap feuille morte, chapeau avec plumes grises ; comtesse Xavier de La Rochefoucauld, tailleur gros bleu, étole de fourrure, chapeau avec piquet de lilas; comtesse de Beaumont née de Trédern, robe drap parme, chapeau noir et aigrette ; Mme Paul de Brémond, robe de cachemire argent, soutaché de broderies même ton, chapeau paille grise et plumes bleues; comtesse de Fels, roble de drap gris-perle avec broderies même ton, chapeau paille crème avec plumes mauves; marquise de Noailles, robe de drap parme, gilet liberty noir, chapeau paille héliotrope ; baronne Edouard de Rothschild, tailleur gros bleu, chapeau très relevé de côté de paille jaune et plumes noires ; Mme Ed. Porgès, robe de serge lie de vin, chapeau avec plumes violettes ; comtesse Cahen d'Anvers, tailleur noir, chapeau plumes gris-ardoise ; Mme Letellier, cachemire noir, petite capote noire avec calotte de velours banane ; comtesse Charles de Beauffort, en robe de cachemire ardoise, chapeau paille noire et rose rouge ; baronne Wrangel, en robe drap gris-ardoise soutaché, chapeau crin noir avec ruban lie de vin ; Mme Marc Froment-Meurice, en tailleur gros bleu, chapeau assorti ; vicomtesse Foy, en robe drap gris, chapeau aigrette noire ; Mme Legrand, née de Fournès, en robe drap gris, chapeau avec nœud velours vert et aigrette gros vert ; vicomtesse Antoine de Contades, en robe tussor kaki, chapeau feutre marron et fleurs violettes.

Régina.

L'Expulsion de M. Castro

Fort-de-France, 11 avril.

M. Castro a exprimé la crainte d'être mis en prison dès son arrivée en France. Il a l'intention, en débarquant à Saint-Nazaire, de se rendre aussitôt que possible en Espagne, d'où il s'embarquera pour Ténériffe.

Son frère est resté à Fort-de-France.

Saint-Jean (Antilles danoises), 12 avril.

Conformément à l'attitude adoptée par les autres puissances européennes et les Etats-Unis, le ministre danois des finances, qui a également la direction du département colonial, a donné des ordres au gouverneur des Antilles danoises pour qu'il soit interdit à l'ex-président Castro de débarquer dans ces îles.

New-York, 12 avril.

Le paquebot *la Guadeloupe*, à bord duquel se trouve Mme Castro, n'est pas même entré dans le bassin de La Guayra ; il a continué sa route pour le port de la Colombie le plus voisin. La femme de l'ex-président n'a pas eu la permission de débarquer à La Guayra.

A l'Etranger

Japon et Corée

Voici un livre peu volumineux, mais dont la signification est immense, car il témoigne de la complète absorption d'un peuple faible par un peuple fort. C'est le rapport du résident japonais à Séoul sur les réformes et les progrès accomplis en Corée. Cet ouvrage, publié en anglais *(Annual Report for 1907 on Reforms and Progress in Korea)*, rappelle tout à fait les remarquables rapports de lord Cromer, du temps où il avait la charge de diriger l'Egypte.

Des statistiques et des chiffres, des textes de lois et des documents diplomatiques, tout cela pourrait paraître sec et terne sans doute, mais pour quiconque a vu les lieux et connu un peu les hommes, tout cela s'anime et s'éclaire singulièrement. Cette émigration japonaise en Corée, cette invasion de la presqu'île par les petits hommes au corps de bronze, il faut bien peu d'effort pour se les représenter; par tous les ports coréens, Fusan, Mokpo, Chemulpo, Chinampo, ils arrivent en troupes innombrables, les petits Nippons, empilés comme des oranges dans la cale et sur le pont des paquebots. Tous pareils les uns aux autres, ayant tous le même bagage et le même aspect, sitôt débarqués, les deux malles d'osier en équilibre aux deux bouts d'une latte de bambou, les voilà qui trottinent et se dispersent ; ils vont partout, ils sont partout, et ils prennent tout. C'est un mobile puissant, la faim, qui les pousse hors de ce Japon qu'ils aiment et qu'ils ne quittent pas sans regret. La situation économique du pays n'a jamais été plus effroyable qu'au lendemain des triomphes de Mandchourie. Une terrible misère désole les campagnes et les villes. L'armée des sans-travail, des mangeurs de choses immondes, des meurt-de-faim, est aussi nombreuse que l'était celle du maréchal Oyama.

La population s'accroît dans des proportions extraordinaires, en vertu de la loi bien connue qui veut que plus on est pauvre et plus on fait d'enfants. Mais les impôts et les taxes s'accroissent dans des proportions plus grandes encore. Mon ami Ludovic Naudeau, dans son livre si original et si documenté, *le Japon moderne*, donne là-dessus de bien curieux détails. Tout est imposé ; rien n'échappe à un fisc impitoyable et toujours à court d'argent.

En dépit de ses victoires, en dépit de ses impôts de plus en plus écrasants, le Japon grossit d'année en année son budget de la guerre et de la marine. Il n'a plus, semble-t-il, d'ennemi à vaincre et cependant il arme avec une frénésie croissante. C'est comme une folie de militarisme et d'impérialisme : « D'après une statistique dressée par les Chambres de commerce, dans les dépenses ordinaires l'armée entre pour 38,17 0/0, la marine pour 24,27 0/0 du budget total. L'armée et la marine absorbent donc 62 0/0 du budget, tandis que 13 0/0 seulement sont affectés aux communications et 3,36 0/0 au commerce et à l'industrie... *Alors qu'avant la guerre de Chine les dépenses militaires ne dépassaient pas de 20 à 30 0/0, elles menacent de s'élever à 70 0/0.* »

La France est un pays infiniment plus riche que le Japon et un pays beaucoup plus exposé. Quand nos socialistes et nos antimilitaristes se plaignent de l'accroissement des dépenses militaires chez nous, ne faudrait-il pas les renvoyer à l'exemple et aux chiffres que je viens de citer ?

Pour une contrée si imposée et si surpeuplée, l'émigration devient une nécessité fatale. La Corée, deux fois conquise par les armées japonaises, sert tout naturellement d'exutoire au trop-plein de la population.

Le rapport du résident général nous fait assister à la mainmise du gouvernement japonais sur le gouvernement coréen. Toute une série de protocoles et d'accords diplomatiques ont pour effet de faire passer la Corée sous la dépendance absolue du Japon, au double point de vue de l'administration intérieure et des relations étrangères. Le premier de ces protocoles est daté du 23 février 1904, deux semaines après l'ouverture des hostilités entre le Japon et la Russie : par l'article 1er, le gouvernement impérial de Corée déclare mettre son entière confiance dans le gouvernement impérial du Japon qui prend, de son côté, l'engagement de maintenir définitivement l'indépendance de la Corée. Au moment où l'on signe cet acte, les petits soldats de Kuroki commencent à débarquer dans l' « empire du Matin calme » et à remonter au Nord, vers le Yalou, où ils vont culbuter les premières troupes russes. La présence des petits soldats donne sa pleine signification à ce premier accord (?) diplomatique. Depuis celui-là, le gouvernement coréen en a signé bien d'autres qui le ligotaient de plus en plus, jusqu'au point qu'ils finirent par le supprimer.

Les relations extérieures et toute l'administration du pays sont maintenant entre les mains des Japonais. Le résident général dispose de l'autorité souveraine ; des agents et des sous-agents dirigent toutes les branches du gouvernement.

Il restait un petit noyau de troupes indigènes ; les Japonais, tout d'abord, songèrent à les encadrer de leurs instructeurs, à les soumettre à leur discipline, afin de les utiliser ainsi. Mais bientôt après, ils changèrent d'avis ; ces soldats indigènes excitèrent leurs défiances, et un rescrit impérial du 1er août 1907 ordonna qu'ils seraient tous licenciés. Quelques échauffourées se produisirent à ce propos ; deux ou trois bataillons coréens refusèrent de se laisser désarmer, il fallut employer les baïonnettes nipponnes pour les réduire. Ce fut là le dernier soubresaut de l'indépendance coréenne.

Depuis, les Japonais se sont mis à l'œuvre et le rapport du résident général témoigne de leur activité : les finances publiques, la justice, le commerce, les communications, les travaux publics, l'agriculture et l'industrie, l'hygiène, l'éducation, tels sont les différents chapitres de ce rapport bien ordonné ; on y suit pas à pas les efforts accomplis, on y constate les résultats obtenus.

Raymond Recouly.

DERNIÈRES NOUVELLES

L'alliance anglo-japonaise

On nous communique d'une source très autorisée cette dépêche qui donne un démenti formel aux bruits mis en avant par la presse allemande :

Tokio, le 11 avril.

La nouvelle répandue par certains journaux concernant la prétendue intention du gouvernement japonais de dénoncer le traité d'alliance avec l'Angleterre, a produit ici une surprise très désagréable. En effet, le gouvernement et le peuple tout entier sont attachés plus que jamais à cette alliance, qui est le pivot de la diplomatie japonaise. Tout le monde s'efforce de la consolider toujours davantage, et s'occupe activement des préparatifs de l'exposition anglo-japonaise qui aura lieu à Londres, l'année prochaine. On est convaincu que ce n'est qu'une invention tendancieuse.

Une manifestation au « Neues Theater » de Berlin

Berlin, 12 avril.

Une assez vive manifestation s'est produite hier au « Neues Theater », où l'on joue en ce moment la fameuse pièce de du Mourier, *le Foyer d'un Anglais*.

Elle n'a pas eu un caractère anti-anglais, et n'a pas non plus revêtu la forme d'une démonstration contre la pièce. C'était une protestation, mais aussi violente que possible, contre l'idée de transporter sur une scène allemande un drame patriotique étranger.

Beaucoup d'officiers de marine en civil assistaient à la représentation ; on a remarqué leur attitude correcte. A côté d'eux, d'autres messieurs, également corrects, protestaient avec véhémence. C'étaient des Anglais, profondément choqués et indignés à la pensée de voir jouer à Berlin une pièce dont la seule raison d'être est le souffle patriotique et qui n'a pas d'autre mérite que celui-là.

Rien n'a manqué, d'ailleurs, à la représentation d'hier pour accentuer le désordre et le désarroi du public. Au plus fort des huées, un commencement d'incendie s'est déclaré sur la scène. Un pan de mur, en croulant, a couvert de platras les premiers rangs des fauteuils. et un grand nombre de spectateurs sont sortis pour réclamer le remboursement de leurs places.

Ce fut un spectacle sans élégance et qu'on ne peut que profondément regretter. La soirée d'hier sert à fixer un moment historique: l'antagonisme entre deux grands peuples, qui a pris des formes dangereuses et exaspérées. Mais elle n'a eu, en aucune façon, la portée d'un acte antiamical. — BONNEFON.

Le nouveau cabinet portugais

Lisbonne, 12 avril.

Le Roi a reçu cet après-midi les nouveaux ministres, qui se présenteront devant les Chambres dans le courant de la semaine.

Le cabinet compte sur l'appui des progressistes, des henriquistes et des amaralistes.

Le président du Conseil, M. Telles, adoptera le programme de son prédécesseur.

Les affaires de Perse

Saint-Pétersbourg, 12 avril.

On apprend de Téhéran que la Turquie aurait décidé d'envoyer une centaine de soldats pour la défense de sa légation.

L'entrevue de MM. de Bülow et Tittoni

Venise, 12 avril.

Les journaux commentent la visite du ministre Tittoni au chancelier de Bülow. Malgré le caractère privé de l'entrevue et quoiqu'aucun toast n'ait été porté au grand dîner offert par M. Tittoni au prince de Bülow et aux autorités dans le salon des doges de l'Hôtel Royal Danieli, on attache une réelle importance à cette entrevue. On considère la rencontre du roi et de l'empereur Guillaume, comme certaine. — SPADA.

Conférence franco-suisse

Berne, 12 avril.

Je crois savoir qu'au palais fédéral on est enfin bien décidé à faire aboutir les négociations avec la France pour la solution des voies d'accès au Simplon. D'ailleurs, à part quelques centres gothardistes intransigeants, l'opinion publique partage cette manière de voir. On peut donc en conclure que la situation est bonne et que la conférence franco-suisse, dont la réunion est définitivement fixée au 17 mai, aura désormais une tâche assez facile.

Voici quelle sera sans doute la base de l'entente : 1° construction du Frasne-Vallorbe, à laquelle s'intéresse le P. L. M. ; 2° construction du Moutier-Granges, que réclame la Compagnie de l'Est ; 3° concession pour la ligne de la Faucille, favorable surtout aux intérêts de la France et de Genève ; celle-ci, toutefois, ne viendrait qu'après l'achèvement des deux autres entreprises.

Il reste le partage du trafic entre le Gothard et le Moutier-Granges-Loetschberg. Cette question si délicate se règlera aussi, dans le sens de l'équité. Sous l'influence du Conseil fédéral, la direction des chemins de fer fédéraux ne fera plus d'opposition. — Jean ROLL.

Le Tsar et M. Stolypine

Saint-Pétersbourg, 12 avril.

Le rescrit impérial qui confie à M. Stolypine, président du Conseil, l'ordre de l'Aigle Blanc porte cette mention :

« L'œuvre méritoire inspirée par l'amour pour la patrie que vous avez accomplie à la tête du gouvernement est appréciée par moi à toute sa valeur, de même qu'elle a rencontré l'approbation générale. Afin de vous exprimer ma reconnaissance cordiale de votre activité incessante pour le bien du pays, je vous confère l'ordre de l'Aigle Blanc. »

Troubles sismiques

Palerme, 12 avril.

L'Etna est de nouveau en activité depuis hier ; le cratère est enveloppé dans d'immenses nuages de fumée et de cendres. La population est fortement impressionnée par ces menaces d'éruption ; elle craint que le phénomène ne soit accompagné de secousses sismiques.

New-York, 12 avril.

Une violente secousse de tremblement de terre a été ressentie ce matin à 3 h. 5 à Lima (Pérou). La secousse, allant de l'est à l'ouest, était accompagnée de grondements souterrains, d'un épais brouillard et de nuages de poussière.

COURTES DÉPÊCHES

— Le prince Nashimoto a été reçu hier en audience par le roi d'Espagne. Il a présenté également ses hommages à la reine Victoria et à la reine-mère.

— Le Pape a reçu le cardinal Coullié.

— Un engin a fait explosion avant-hier à Barcelone, dans la rue Aldena qui est très fréquentée.

Hier soir, même émotion. Une bombe semblable a éclaté rue Saint-Paul. Dans les deux cas, il n'y a eu aucune victime.

— Le pèlerinage français de pénitence à Jérusalem s'est achevé par un banquet présidé par le consul général de France.

Figaro à Londres

LA GRÈVE DES EMPLOYÉS DES TRAMWAYS

Londres, 12 avril.

La grève des employés de la « London United Tramway Company » continue paisiblement et ne dérange personne. Les autobus sont sortis ce matin comme d'habitude ; ils ont fait le service normal des jours de « Bankholiday ». Sir Clifton Robinson, directeur de la Compagnie, a déclaré que le nombre des grévistes ne dépassait guère 250, qu'ils ne seraient pas repris par la Compagnie et que, pour les remplacer, il avait suffi de faire appel aux équipes de réserve.

Tous les hommes qui étaient de service hier et aujourd'hui ont reçu une double paye, la Compagnie tenant à exprimer d'une façon pratique toute sa reconnaissance à ceux qui sont restés fidèlement à leur poste.

Il faut aussi enregistrer une menace de grève dont les conséquences pourraient être très graves.

La section de Highgate de « Amalgamated Association of Tramway and Vehicle Workers » demande au conseil exécutif de poser à tous les membres du syndicat travaillant sur les lignes du « London County Council » la question suivante :

« Oui ou non êtes-vous prêts à faire grève pour obtenir du « London County Council » le dimanche de huit heures et le paiement des heures supplémentaires durant la semaine ? »

Le conseil exécutif ne désire pas la grève, mais il sera forcé de soumettre les demandes de ses membres à un arbitrage, et si l'arbitrage ne donne pas satisfaction aux syndiques, la grève paraît inévitable. Quatre-vingt-dix pour cent des quatre mille mécaniciens et conducteurs, employés par le « London County Council » font partie de l' « Amalgamated Association ».

LA COUR ET LA VILLE

La reine Alexandra et l'impératrice douairière de Russie ont rendu visite samedi après midi à la princesse royale et au duc de Fife ainsi qu'aux princesses Alexandra et Maud, qui étaient arrivés à Londres le matin même, venant d'Egypte.

Samedi soir, l'Impératrice douairière a assisté, dans la chapelle russe de Welbeck Street, au service de la veillée pascale. Après le service, l'Impératrice douairière a honoré de sa présence le souper traditionnel que, chaque année, à la veille de Pâques, l'ambassadeur de Russie et la comtesse Benckendorff donnent à l'ambassade et auquel ils convient l'élite de la colonie orthodoxe slave de Londres.

La reine Alexandra et l'Impératrice douairière se sont rendues dimanche en automobile à Frogmore, où elles ont lunché avec le prince et la princesse de Galles. Leurs Majestés quitteront Londres vendredi matin pour le continent. Un communiqué officiel ajoute que très probablement l'Impératrice accompagnera son auguste sœur jusqu'à Paris, afin d'y rencontrer le roi d'Angleterre.

Swinburne ne sera pas enterré dans l'abbaye de Westminster, comme l'avaient suggéré quelques-uns de ses admirateurs ; il sera transporté à Bonchurch, près de Ventnor (île de Wight), et il sera enseveli jeudi, dans le petit cimetière de campagne où reposent déjà son père, sa mère et la plupart des membres de sa famille.

L'anniversaire de l'indépendance de la Grèce a été commémoré hier par un service solennel, célébré dans l'église grecque orthodoxe de Bayswater.

M. Romanos, ministre de Grèce ; L. Caftanzoglu, premier secrétaire, et tous les membres de la légation et du consulat y assistaient. ainsi que toutes les notabilités de la colonie grecque.

Le Royaume-Uni a perdu, en un même jour, trois centenaires. Le plus jeune, M. Timothy Coleman, est mort hier à Queenstown (Irlande), chez sa fille, lady Caroll. Il était âgé de cent-trois ans. Durant sa longue existence, il n'avait jamais eu une seule maladie ; jusqu'à la fin il conserva toutes ses facultés.

Le second centenaire, George Pettingale, de Canewdon (Angleterre), allait célébrer, dans quelques jours, son cent-sixième anniversaire. Simple ouvrier agricole, il avait pris sa retraite il y a quelques années. Il jouit, lui aussi, jusqu'à sa mort, de toutes ses facultés.

Enfin, hier également, s'est éteinte Mrs Kate Cebelane, de Dunmanway (Irlande), qui était âgée de cent-dix ans.

Tout récemment, son mari mourait dans sa cent-neuvième année. — J. COUDURIER.

Amérique latine

DANS LA BOLIVIE

La Paz, 12 avril.

Tramways.— Aujourd'hui aura lieu l'inauguration des travaux du tramway électrique de La Paz.

La production d'étain. — D'après les renseignements statistiques que le gouvernement bolivien a fait paraître ces jours derniers, la production d'étain de la Bolivie s'est chiffrée par 30,000 tonnes dans le courant de l'année 1908.

DANS L'ARGENTINE

Buenos-Aires, 12 avril.

La production vinicole. — La culture des vignes dans la province de Mendoza a pris ces temps derniers un développement considérable. En 1907, la production de vin s'est chiffrée par plus de 112,500,000 francs, destinée principalement à la consommation du pays.

Exposition internationale d'agriculture. — L'Association rurale argentine a décidé d'organiser l'année prochaine une exposition internationale d'agriculture, à l'occasion du centenaire de l'Indépendance argentine, à Buenos-Aires. Cette exposition sera ouverte le 6 juin sous les auspices du gouvernement argentin, qui informera préalablement les Etats étrangers de son organisation. Le bétail étranger pourra être introduit à l'exposition en se soumettant aux lois sanitaires de la République. Dans cette exposition il sera exposé des produits de l'agriculture, de la chasse, de la pêche et de la machinerie agricole.

AU BRESIL

Rio-de-Janeiro, 12 avril.

Chemins de fer. — C'est seulement depuis 1880 qu'un développement notable s'est produit dans le réseau des voies ferrées au Brésil.

Aujourd'hui, nous sommes à même de pouvoir donner un aperçu de l'importance des diverses lignes, avec indication, en milles, de leur étendue respective :

Chemins de fer appartenant à l'Etat fédéral : exploités par l'Etat, 2,114 milles ; affermés par l'Etat, 3,038 ; chemins de fer concédés par l'Etat fédéral : avec garantie d'intérêts, 1,448, sans garanties, 1,148. Lignes appartenant aux divers Etats brésiliens, 3,827. Soit, en totalité, 11,575 milles.

Neuf Etats de la Confédération brésilienne se partagent les 633 milles de voies ferrées ouvertes à l'exploitation durant la seule année de 1908. L'Etat de Sao Paulo figure pour lui seul, dans cet ensemble, pour à peu près la moitié de la totalité.

AU PÉROU

Lima, 12 avril.

Emprunt. — Les banques étrangères absorberont l'emprunt de 2,250,000 francs que le Parlement vient de sanctionner.

DANS L'URUGUAY

Montevideo, 12 avril.

Chemins de fer. — La Chambre des députés a donné son adhésion au projet de loi concernant la construction d'un chemin de fer de Colonia à San Luis et, à cet effet, elle a autorisé le gouvernement à passer un contrat *ad referendum* avec MM. J. Crocker et Barbosa Garavia.

Un Incident à l'Archevêché

Avant de partir pour Rome où il se rend pour les fêtes de la béatification de Jeanne d'Arc, Mgr Amette a reçu à l'archevêché les vœux de sa famille archiépiscopale et du chapitre de l'Eglise métropolitaine, à l'occasion de sa fête (saint Léon).

Mgr Fages, archidiacre de Notre-Dame, a prononcé à cette occasion un petit discours au cours duquel il a cru devoir protester au nom de tout le clergé contre l'attitude prise par l'abbé Périès dans l'affaire de la Maison Sociale et à l'égard de Sa Grandeur.

Mgr Amette a répondu que l'autorité supérieure était saisie et qu'il n'y avait donc qu'à attendre avec confiance et respect son jugement.

Tous les prêtres présents se sont associés de grand cœur, il va sans dire, aux paroles de l'archidiacre.

Mgr Amette part pour Rome aujourd'hui, par le train de 11 h. 1/2 ; Mgr Odelin, vicaire général, et M. le chanoine Clément l'accompagnent dans ce voyage. — J. de N.

LE CONGRÈS SOCIALISTE

Saint-Etienne, 12 avril.

Le congrès a dû faire un grand effort pour s'occuper des questions sérieuses inscrites à son ordre du jour.

Sa matinée fut prise entièrement par d'infimes et médiocres réclamations de cotisations en retard. Toutefois, il faut noter une proposition tendant à porter à 6,000 francs la cotisation des élus, qui, pour être unifiés, n'en touchent pas moins 15,000. Cette proposition fut naturellement renvoyée à une commission.

On examine ensuite la situation du journal l'*Humanité* que certains congressistes ne trouvent pas assez révolutionnaire. Cette question fut renvoyée à une commission spéciale, qui aura à décider si le Parti doit acheter la majorité des actions de son journal.

Enfin, dans l'après-midi, M. Compère-Morel (présentement candidat en ballottage à Uzès) put donner lecture de son rapport sur la question agraire et la nécessité d'une propagande socialiste dans la campagne.

Contrairement au récent discours de M. Ruau, l'orateur socialiste prétend que la petite propriété agricole, quoique plus résistante que la petite propriété industrielle, sera fatalement absorbée par la grande exploitation capitaliste.

Aussi le paysan commence à évoluer rapidement vers le socialisme, mais il ne faut pas l'effaroucher en parlant de suite d'expropriation.

Il faut lui apporter un programme s'adressant à ses intérêts immédiats.

Il faut convier les dépossédés de la terre à entrer dans le parti socialiste pour hâter l'expropriation politique de la classe bourgeoise, pour socialiser les moyens d'échange, de production et de transport capitalistes et à se grouper corporativement. Il faut inviter les petits propriétaires à s'associer dans les coopératives d'achat, de vente et de production, pour se préparer ainsi à la propriété collective de demain.

Le Congrès vote l'affichage — non, l'impression du rapport de M. Compère-Morel. Puis, au moment où vingt-deux orateurs se proposent de discuter le programme agraire, M. Lepez fait une diversion en soulevant une question personnelle. La Confédération générale viticole du Midi a fourni des subsides à la réaction, à l'action libérale.

M. Jaurès répond en annonçant que le docteur Ferroul, chef de la C. G. V. s'expliquera demain au congrès.

Et la discussion agraire reprendra ensuite très lentement. Mais les congressistes dès qu'il ne s'agit plus de mettre en jugement l'un d'entre eux s'éclipsent peu à peu.

Les Flottes d'Angleterre et d'Allemagne

Nos télégrammes de l'étranger ont signalé au jour le jour à nos lecteurs tout l'intérêt qu'avaient présenté à la fois et presque en même temps, au Reichstag et à la Chambre des communes, les discussions récentes sur le budget des marines d'Allemagne et d'Angleterre.

Un coup d'œil d'ensemble sur ces marines n'est pas inutile pour nous permettre de savoir s'il est vrai, comme on l'a dit en Angleterre dans les rangs de l'opposition, que la supériorité maritime dont la Grande-Bretagne a joui jusqu'ici et dont elle se vantait depuis si longtemps lui échappe et lui échappera à tout jamais, par suite de l'accélération que l'Allemagne apporte à ses constructions navales.

Lorsque le cabinet libéral vint aux affaires avec sir Henry Campbell Bannerman, il s'empressa de donner l'assurance qu'il ralentirait les armements maritimes. Et de fait, les premiers budgets navals qu'il présenta furent en diminution sur les précédents. L'an dernier, cependant, apparut une légère augmentation de crédit. Mais cette année, pour l'exercice 1909-1910, le budget passa de 848 millions de francs à 919 millions, soit une augmentation de 71 millions de francs, due pour la plus grande partie à la demande de mise en chantier de quatre cuirassés géants du type *Dreadnought* et à l'autorisation de lancer les commandes de canons, machines et matériaux pour quatre autres navires du même type, qui seraient montés sur cale le 1er avril 1910.

Cet accroissement de dépenses est motivé, au dire de M. Mac Kenna, premier lord de l'Amirauté, par le développement rapide et imprévu de la marine allemande et par le fait que la puissance de construction des Allemands est devenue égale à celle de l'Angleterre et que la rapidité de leurs chantiers vaut maintenant celle des chantiers anglais.

On sait combien l'émotion a été vive de l'autre côté du Détroit, lorsque cette déclaration aussi grave qu'inattendue fut faite aux Communes par M. Mac Kenna. Elle fut même si vive que l'honorable premier lord de l'Amirauté crut devoir, dans les séances suivantes, atténuer un peu l'effet foudroyant de son premier discours. A tout prendre, il est probable que le cabinet libéral, soit pour complaire à l'opposition qui lui a toujours reproché de ne pas être assez carrément impérialiste et d'avoir une politique navale trop timide, soit pour se donner plus de chances dans le vote qu'il allait demander aux pacifistes de son parti, — il est probable, disons-nous, que le cabinet a volontairement présenté la situation sous des couleurs un peu plus sombres que de raison.

Voyons, en effet, combien il y a de *Dreadnoughts* en service ou en construction, tant en Angleterre qu'en Allemagne, puisque aussi bien c'est la comparaison de cette seule classe de navires qui a servi de base à toutes les discussions des deux Parlements intéressés.

Actuellement, l'Angleterre compte en service 4 *Dreadnoughts;* elle va ce mois-ci en faire entrer un autre en ligne et elle en comptera 2 de plus — soit 7 — à la fin de l'année. A l'heure présente, l'Allemagne n'en a aucun et le premier navire de cette taille qui figurera dans ses escadres ne sera prêt que dans l'automne prochain. Au cours de 1910 son activité maritime sera énorme. En avril 1911, c'est-à-dire dans deux ans, elle opposera 11 *Dreadnoughts* aux 12 qui figureront alors dans la flotte anglaise. En août 1911, elle en aura 13 contre 14 en Angleterre. Si donc les Allemands, ainsi qu'ils l'ont annoncé, entament au cours de cette année 4 grands cuirassés, ils en auront 17 en 1912, alors que l'Angleterre n'en aura que 16, d'après les prévisions de construction régulièrement inscrites à son budget.

C'est l'aveu officiel de cette infériorité numérique au cours de l'année 1912 qui a causé en Angleterre l'émotion intense dont nous avons eu les échos depuis trois semaines. L'opposition s'est emparée de cet aveu pour dénoncer l'incurie du cabinet libéral qui, loin de maintenir, comme il en avait le devoir, la flotte britannique à un effectif tel qu'elle fût toujours supérieure à la coalition des deux marines étrangères les plus fortes, a, au contraire, mis cette flotte en état d'infériorité vis-à-vis de la seule marine allemande, en se laissant berner par les promesses fallacieuses de l'Allemagne qui jamais n'a songé un instant à la réduction de ses armements maritimes.

L'opposition, les partisans de « la plus grande Angleterre », les membres de la Ligue navale firent donc cause commune, et depuis quelques jours une campagne des plus violentes est menée contre le cabinet. On prononce à son endroit non plus seulement le mot d'incurie, mais celui de trahison : « La marine anglaise, dit un manifeste de la Ligue navale, a été sacrifiée aux nécessités de la politique financière du parti libéral. Cette marine est complètement désorganisée : elle manque de bateaux, d'hommes et de munitions. Le gouvernement actuel a trahi la nation et il est impossible de lui conserver plus longtemps la direction des affaires. »

Ce que demande donc l'opposition, c'est qu'un effort nouveau et important soit fait sans retard pour « écarter du pays le péril de mort auquel il est exposé ». Et cet effort, c'est que le groupe des 4 *Dreadnoughts* additionnels soit mis immédiatement en chantier, de façon qu'en 1912 la marine anglaise puisse mettre en ligne 20 cuirassés géants contre les 16 que possédera l'Allemagne à cette époque.

Dans cette campagne que la passion politique suffirait à animer si nos voisins d'outre-Manche n'avaient, heureusement pour eux ! le sens national toujours en éveil, l'opposition a vu une aide précieuse lui venir des colonies britanniques, dont trois, la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Galles du Sud, le Canada, dès qu'elles connurent les révélations du cabinet, offrirent spontanément un *Dread-*

Ayuntamiento de Madrid

nought chacune à la mère patrie, comme contribution à la défense de l'empire.

Quelle sera l'issue de cette campagne? Il est difficile de le dire. Les libéraux refuseront-ils les crédits réclamés par les conservateurs uniquement parce qu'ils sont le parti de l'opposition? Il se peut. Mais l'un des membres du cabinet, et non des moindres, sir Edward Grey, a dépeint la situation faite à l'Angleterre par l'activité maritime de l'Allemagne en termes tels qu'il est devenu bien difficile au gouvernement de ne pas suivre l'opinion publique lorsque celle-ci se déclare favorable à tous les sacrifices afin de garder la suprématie sur mer.

Quoi qu'il en soit, nous croyons que la situation n'est pas tellement compromise qu'elle doive causer tant d'alarmes aux sujets du roi Edouard. On a beaucoup trop parlé, dans ces discussions, des *Dreadnoughts* et pas assez des autres navires. On a beaucoup trop laissé dans l'ombre les bâtiments qui les ont précédés, et qui, ayant moins de vingt ans d'âge en 1912, seront encore, en ce temps-là, de redoutables unités. On a si peu tenu compte de ces navires qu'on pouvait finir par croire qu'ils n'étaient déjà plus que de la ferraille inutilisable... Il s'en faut de beaucoup qu'il en soit ainsi.

En dehors des *Dreadnoughts*, l'Angleterre compte, à l'heure actuelle 40 cuirassés des types *Nelson*, *King Edward*, *Swiftsure*, *Formidable*, *Duncan*, *Canopus*, *Majestic* qui sont de fort solides bâtiments de combat. En regard de cette flotte, l'Allemagne ne peut aligner que 20 navires.

En fait, l'Angleterre compte aujourd'hui 27 cuirassés, 26 croiseurs, 85 contre-torpilleurs, 44 sous-marins et 74,000 marins de plus que l'Allemagne. Il est vrai qu'elle a à faire face à des obligations plus multiples, plus variées que l'Allemagne, puisqu'elle a des colonies éparses aux quatre coins du monde. Il est vrai encore que l'Allemagne peut ajouter à ses propres armements ceux des *Dreadnoughts* qu'elle vient d'imposer à son alliée l'Autriche, de façon à grossir l'effectif de sa marine.

Mais il n'en demeure pas moins que la supériorité numérique de l'Angleterre existe encore et que l'effroi que lui a causé la nouvelle des récents progrès de l'Allemagne maritime est un sûr garant des efforts qu'elle est prête à accomplir pour conserver et maintenir sa traditionnelle suprématie navale. Qu'elle le veuille — et tout ce que nous savons d'elle nous autorise à prédire qu'elle le voudra — et l'avance qu'elle a un peu imprudemment perdue sera vite regagnée par ses escadres!

Marc Landry.

Jeunes filles de Londres Jeunes filles de Paris

Dans cinq lycées de jeunes filles de Paris, — lycées Fénelon, Molière, Lamartine, Racine, Victor-Hugo — on étudie les lettres et les sciences, soit pour la culture désintéressée de l'esprit, soit pour l'acquisition de ces diplômes où tant de familles voient une garantie contre les risques de la vie. Mais le travail s'inspire d'une idée plus haute, dégagée des programmes spéciaux dont la tyrannie pèse sur l'enseignement des garçons. On part de ce principe que tout ce qui s'est fait de grand et de beau en France, dans le domaine de l'action comme dans la plupart des autres, a été plus ou moins directement inspiré par les femmes, par la distinction de leur goût, par leur pouvoir de séduction et leur bonté souriante. On s'efforce donc d'entretenir les qualités traditionnelles de la femme française; on les met simplement en harmonie avec le progrès des connaissances modernes. On les enrichit sans les alourdir; on les développe sans les laisser dévier. De là plusieurs formes d'activité qui, loin d'être en marge des études, font corps avec elles et ont une importance capitale. Au premier rang, comme complément nécessaire de l'instruction proprement dite, et peut-être avant tout le reste, avant la grammaire, — avant les mathématiques, et l'odieuse « critique littéraire » — il convient de placer tout ce qui se rapporte à la bienfaisance et aux beaux-arts.

Nos jeunes filles ont organisé une « Œuvre de protection de l'enfance contre la tuberculose ». Elles la dirigent elles-mêmes avec une touchante ingéniosité. Elles ont des pupilles, placés à la campagne: elles leur confectionnent des vêtements; elles leur envoient des livres et des jouets; régulièrement, elles les visitent et reçoivent des nouvelles de leur santé. Bref, elles ne se bornent pas à la cotisation banale, moyen rapide et quasi impersonnel de s'acquitter du devoir social: elles pratiquent la seule charité sérieuse, celle qui est active et où l'on met vraiment quelque chose de soi.

Elles ont aussi une chorale. On leur fait connaître Schumann et Schubert, deux musiciens-poètes dont il est impossible de sentir quelques pages, sans faire aussitôt alliance avec un idéal très pur de délicatesse morale. Elles chantent de belles pièces de Gluck, des hymnes patriotiques de Bourgault-Ducoudray, des chœurs élégants de Massenet, de Saint-Saëns, de Pierné. Tous les ans, aux premiers jours de mai, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, elles donnent à leurs familles un concert à la fois grandiose et charmant, où la fraîcheur des voix, la justesse, l'élan et la grâce disciplinée de de l'ensemble ont souvent ému le cœur de juges difficiles... Comment ne pas encourager ces nouveaux usages? Une maison d'éducation féminine où on ne chanterait pas n'abriterait qu'une pédagogie morne et sans âme; ce serait, comme dit Hugo, la ruche sans abeilles, la cage sans oiseaux!

***

Cette double culture de l'instinct charitable et du sens esthétique prendra le mois prochain une forme brillante et hardie. Le programme que je vais résumer passera peut-être sous les yeux de quelques lecteurs n'ayant qu'une sympathie modérée pour les établissements de l'Etat; s'il était besoin de forcer leur adhésion, je citerais quelques noms dans une liste de patronnesses et de patrons déjà constituée:

Mme Louis Liard, Mme Jules Gautier, Mme Grancher, comtesse Jean de Castellane, princesse de Cystria-Faucigny, princesse Ed. de Polignac, Mme Edward Raphaël, Mme Madeleine Lemaire, Mme Flameng, Mme Armand Linol, M. Walter Behrens, M. Gustave Dreyfus...

***

Le 10 mai, un essaim de jeunes Anglaises, venant des Ecoles de Londres et des environs, sera conduit à Paris par une vingtaine de chaperonnes. La raison de ce voyage? une invitation collective partie des lycées de Paris; son objet? oh! rien qui se rattache à un complot contre la tranquillité de l'Europe: la participation en commun, par la fusion de deux chorales amies, à un festival de charité qui aura lieu le 14, en matinée, au Trocadéro.

Sans doute, le voyage sera marqué par des fêtes diverses: réception à la Sorbonne, luncheons dans les lycées, visite bien réglée de la « Reine des cités », excursion au château et au parc de Versailles; mais l'article le plus important du programme est le concert du Trocadéro, auquel on se prépare depuis longtemps, de l'un et l'autre côté du détroit, et pour l'organisation duquel il n'y a plus qu'un pas à franchir. D'abord, sa caractéristique d'art sera originale: non pas seulement parce qu'un millier de jeunes filles — ayant l'âge délicieux de Juliette, célébré par Musset — seront accompagnées par l'orgue et l'orchestre Colonne au complet, ou parce que le maître Saint-Saëns sera au pupitre pour diriger un de ses poèmes symphoniques, ou à cause des solistes d'exceptionnelle valeur qui ont promis leur concours, mais parce que ces jeunes filles chanteront beaucoup d'airs populaires. D'un côté, airs populaires anglais, écossais, irlandais, gallois; de l'autre, airs populaires de Bretagne et de Lorraine.

La partie réservée aux exécutions en commun, et où Elgar est représenté à côté de Gluck et de Saint-Saëns, contient elle aussi une perle tirée du folklore: c'est le canon *Frère Jacques, dormez-vous? Sonnez les matines!*... que l'auteur de *Patrie*, E. Paladilhe, a enrichi de développements admirables. Sur quelques-uns de ces thèmes, qu'il ne connaîtra qu'au moment où ils seront chantés, le grand organiste Alex. Guilmant fera une de ces « improvisations » où il excelle.

Jean-Jacques aurait eu des larmes d'attendrissement pour un tel projet. En voici le complément.

La jeunesse est prompte à l'échange des cœurs, et le chant choral l'exalte en la disciplinant. La musique est, dans toute la force du terme, un art de relations; elle a le privilège magique de mettre les âmes en dehors, et de faire l'accord des volontés avec celui des voix. Au cours de la visite qui aura lieu dans les lycées et où nos Parisiennes s'essayeront au rôle de maîtresses de maison, s'ébaucheront, si je puis dire, des fiançailles d'amitié fondées sur le libre mouvement des sympathies. Cette rencontre ne sera pas le banal divertissement d'un jour. Après s'être vues et appréciées, Anglaises et Françaises, une fois séparées, s'écriront régulièrement, — pas pour la seule satisfaction des professeurs de langues vivantes. D'un pays à l'autre, comme le flux et reflux des vagues soumises à un rythme incessant, une pensée cordiale sera toujours en chemin.

***

Le festival dont je viens de donner une idée a une autre caractéristique. Pour atteindre pleinement un de ses buts — la protection de l'enfance pauvre contre la tuberculose — il a besoin de souscripteurs très généreux. Je sais combien un appel de ce genre est délicat, et toute l'autorité qu'il faudrait pour qu'il soit entendu. En matière de charité, ce sont presque toujours les mêmes qui se font tuer! Mais la cause est excellente; elle est gagnée d'avance, puisque les dames de Paris veulent bien s'y intéresser publiquement. Les noms que j'ai cités, s'ajoutant à une souscription initiale du ministère de l'instruction publique (1,500 francs), sont une garantie de succès, parce qu'ils sont un exemple. Ce sont eux, et non l'auteur de ces lignes, qui plaident ici pour des clients d'élite. Où trouver une meilleure occasion de faire le bien en réalisant un peu de beauté? Charité, grâce virginale, musique populaire, culture d'une amitié précieuse, parthénies chantantes de mai, ce sont vraiment les facettes d'un pur diamant. Les misères du dehors, certes, ne nous doivent pas laisser indifférents; mais les enfants pauvres de France ne méritent-ils pas un intérêt au moins égal? Aussi bien, il faut un peu d'horizon aux pensées de l'esprit comme à celles du cœur. Exercer une action, par des moyens délicats, sur les jeunes filles de Londres et de Paris, c'est toucher à ce qu'il y a de plus précieux au monde et voir au delà de l'heure présente. Dans les yeux bleus, dans les yeux noirs des unes et des autres, comme les algues au fond d'une eau claire, est peut-être le secret de l'avenir...

Jules Combarieu.

Contre les Syndicats des fonctionnaires

La crise intérieure dont souffre notre pays est complexe. Elle tient à des causes nombreuses; mais l'une des principales réside dans l'existence illégale de ces syndicats de fonctionnaires qui se sont peu à peu constitués, sous l'influence des meneurs socialistes, contre l'opinion nette de tous les hommes d'Etat républicains qui se sont succédé au pouvoir depuis vingt ans et qui n'étaient pas entachés de socialisme.

A partir de 1884, les socialistes, comprenant qu'ils avaient, dans les syndicats de fonctionnaires, leur plus puissant moyen de désorganisation sociale, ont affecté de ne pas du tout voir pourquoi les employés de l'Etat n'auraient pas le droit de se syndiquer, ainsi que, selon la loi de 1884, tous les autres employés. Successivement, divers groupes de fonctionnaires organisèrent de prétendus « comités d'études », qui devinrent les véritables associations révolutionnaires d'aujourd'hui.

Plusieurs hommes politiques signalèrent de bonne heure le danger. S'ils ne le conjurèrent pas, du moins l'avaient-ils indiqué; du moins quelques-uns le retardèrent-ils.

En 1887, Spuller, ministre de l'instruction publique, disait: « L'autonomie des fonctionnaires a un autre nom; elle s'appelle l'anarchie. Et, l'autonomie des sociétés de fonctionnaires, ce serait l'anarchie organisée ».

En 1888, un autre ministre, M. Emile Loubet, écrivit: « Le gouvernement ne saurait, sans abdiquer sa légitime autorité, admettre que les agents d'une administration publique établissent une fédération destinée à opposer un pouvoir plus ou moins occulte au pouvoir légal... Tolérer de semblables agissements serait introduire l'anarchie dans les rapports entre le personnel et l'administration ».

En 1895, un autre ministre s'exprimait comme suit: « Le gouvernement ne saurait admettre qu'une association composée de fonctionnaires de l'Etat ait, sous prétexte de venir en aide à ses membres, la faculté d'intervenir entre eux et leurs chefs hiérarchiques, d'user à un moment donné de tous les moyens en son pouvoir pour chercher à contrarier l'action du ministre responsable et à peser sur les pouvoirs publics »... Le ministre qui, en 1895, tenait ce judicieux langage, comment s'appelait-il? — M. Emile Combes. Il n'était alors que ministre de l'instruction publique. Il n'avait pas encore été le disciple obéissant du citoyen Jaurès; il n'était pas encore le grand désorganisateur national qu'il a été durant tout son ministère.

Quand il devint président du Conseil, le premier ministre avait complètement oublié les opinions, les circulaires et les discours du ministre de l'instruction publique. Et c'est pendant son règne funeste que les syndicats de fonctionnaires commencèrent de sévir de la façon la plus redoutable, à la marine d'abord, et grâce à la bienveillance de cet autre désorganisateur, M. Camille Pelletan.

En dépit de la loi de 1884 et en dépit de la plus élémentaire prudence, ce détestable ministre de la marine autorisa ses fonctionnaires à former une association syndicale. On eut beau lui faire observer que, l' « employeur » des fonctionnaires, c'est la nation, et que, si les fonctionnaires se mettaient en grève, la vie nationale serait interrompue, qu'avec leurs revendications collectives les fonctionnaires nuiraient à l'autorité des ministres, gêneraient le fonctionnement des services, obéreraient les finances. — M. Pelletan veillait d'abord à sa popularité chimérique. C'est au printemps de 1904 que l'association syndicale des fonctionnaires de la marine s'organisa sous les yeux favorables du ministre... Au mois de septembre, éclatèrent à Brest de vifs désordres annonciateurs. Le syndicat des ouvriers de l'arsenal s'attaqua aux ingénieurs, au préfet maritime, parcourut la ville en criant: « A bas l'amiral Mallarmé!... » Du reste, cela n'empêcha pas M. Pelletan d'aller rendre d'affables visites à ces révoltés. Ils le reçurent au chant de l'*Internationale*; et ils lui présentèrent le drapeau rouge. C'est le premier spectacle qu'on ait eu des syndicats de fonctionnaires dans l'exercice de leur activité scandaleuse.

L'année suivante, 1905, ce furent les instituteurs qui se mirent de la partie. M. Bienvenu-Martin était alors ministre de l'instruction publique. Il s'inquiéta de ce qu'il vit. Il étudia la question, car il était un homme d'étude. Il n'était pas, au même degré, un homme d'action... Que fit-il? — Il transmit à son collègue de la justice la question des syndicats d'instituteurs.

Du moment qu'en théorie même la question était présentée comme si compliquée et difficile, les instituteurs purent considérer que l'étude de la question leur laissait du loisir, leur faisait une sécurité. A la faveur de l'incertitude gouvernementale, ils organisèrent tranquillement leurs syndicats.

Pendant ce temps, les syndicats de la marine entraient dans leur plus grande effervescence. A l'automne éclata la grève des ports. M. Rouvier était alors président du Conseil. Il déclara qu'il n'admettait pas que se missent en grève « les ateliers qui travaillent pour la défense nationale ». Seulement, la majorité de gauche ne le soutint guère dans cette déclaration qui, pourtant, aurait dû rallier tous les suffrages.

Les radicaux un peu socialistes n'osaient pas trop aller aussi loin que le président du Conseil.

M. Clemenceau, qui n'était pas ministre encore, annonça que, lui non plus, ne reconnaissait point aux « ouvriers de la défense nationale » le droit de grève. Seulement, il ne voulait pas « les livrer à l'arbitraire du gouvernement ». Il leur accordait, — dans l'*Aurore*, — le droit de se syndiquer et de se coaliser pour présenter leurs revendications. Alors?... Eh! bien, disait le futur président du Conseil, pourquoi n'établirait-on pas un « arbitrage permanent »?... Et il proposait, comme arbitre, une commission composée de députés, de sénateurs et d'ouvriers. Cela, pour remplacer la grève. Mais, du moment qu'il ne repoussait pas le principe même des syndicats de fonctionnaires, on pouvait prévoir — si l'on prévoyait qu'il serait ministre — les difficultés qu'il trouverait là quand il aurait la charge du gouvernement. Car c'est le principe même des syndicats de fonctionnaires qu'il fallait condamner, comme la cause inévitable du désordre.

Cette époque-là fut celle de la plus grande complaisance des radicaux pour les socialistes. M. Bérenger, dans l'*Action*, n'admettait pas que « les travailleurs de l'Etat » fussent moins favorisés que les autres travailleurs. L'Etat, disait-il, n'est ni un dogme ni une autocratie: il est « la représentation administrative des millions de travailleurs qui forment la masse du suffrage universel ». M. Bérenger concluait de là que les fonctionnaires devaient avoir le droit de se syndiquer, — conclusion légère.

M. Buisson, sensible aux gentillesses des socialistes, racontait qu'à Chicago, « grande cité américaine », trois mille cinq cents institutrices s'étaient syndiquées, et « non pour se mettre aux ordres de l'administration, mais pour lui en donner ». A peine furent-elles syndiquées, un M. Cooley les entraîna dans une croisade « contre l'ingérence politique »... M. Ferdinand Buisson demandait que la France imitât la « grande cité américaine ».

Peut-être, en voulant réduire l'Etat aux conditions d'un patron comme les autres, les radicaux crurent-ils aller à l'encontre de l'étatisme collectiviste. Ce n'est, du reste, pas la seule fois que les socialistes les aient dupés: ils les ont entraînés peu à peu à détraquer, sans y songer, le principe même du gouvernement radical.

M. Louis Barthou le vit bien, quand il publia, au mois de mars 1906, dans la *Revue de Paris*, son bel et retentissant article contre les syndicats d'instituteurs et, en général, contre les syndicats de fonctionnaires. Il a énoncé là, en termes excellents, la véritable doctrine politique d'un gouvernement soucieux de son autorité nécessaire.

Il y démontre que la loi du 21 mars 1884 n'est pas applicable à des fonctionnaires; il démontre ensuite qu'on ne compléterait pas cette loi, mais qu'on l'altérerait dans son essence même, si maintenant on la transformait de telle sorte qu'elle devînt applicable à des fonctionnaires.

La loi de 1884 n'organise que les associations « professionnelles ». Un arrêt de la Cour de cassation (29 juin 1885) dénie même aux médecins le droit de recourir au syndicat pour défendre leurs intérêts professionnels: — « attendu que la loi n'a point été rendue applicable à toutes les professions; que les travaux préparatoires ont constamment affirmé la volonté du législateur d'en restreindre les effets à ceux qui appartiennent, soit comme patrons, soit comme ouvriers ou salariés, à l'industrie, au commerce et à l'agriculture, à l'exclusion de toutes autres personnes, de toutes autres professions... » Il est vrai que plus tard, le 1er avril 1892, le droit syndical des médecins fut reconnu par le Sénat. Mais ce n'est pas du tout là un fait sur lequel les instituteurs puissent appuyer aujourd'hui leurs revendications. En effet, si M. Emile Loubet, ministre de l'intérieur et président du Conseil, donna son adhésion au principe des associations syndicales de médecins, du moins ne fût-ce pas sans avoir fait observer ceci: « Les médecins sont souvent investis de missions ou de mandats qu'ils reçoivent de l'Etat, des départements ou des communes; or, à toutes les époques, à la Chambre et au Sénat, on avait reconnu qu'il n'était pas possible d'étendre à une catégorie quelconque de fonctionnaires le droit de bénéficier de la loi du 21 mars 1884 ». En conséquence de cette remarque, le Sénat nota dans la loi nouvelle que « le droit syndical des médecins peut être exercé à l'égard de toutes personnes autres que l'Etat, les départements et les communes ».

Voilà justement, disait M. Barthou, la raison pour laquelle les ministres de l'instruction publique les plus « avancés » ont refusé aux instituteurs — comme à des fonctionnaires — le droit syndical. Pourquoi veulent-ils se syndiquer? La loi de 1901 leur donne le droit d'association; la loi de 1884, s'ils en obtenaient le bénéfice, leur serait-elle plus profitable? Et surtout, de quelle façon leur serait-elle plus profitable?... La vérité, c'est qu'ils ne font valoir, à l'appui de leur projet, que des raisons inacceptables. Par exemple, le 7 décembre 1905, les instituteurs de l'Aisne se sont réunis en assemblée générale à Château-Thierry. Et voici leurs franches déclarations: « L'organisation syndicale est l'acheminement naturel et sûr vers le régime socialiste qui doit être cher aux instituteurs. Leur syndicat sera le premier exemple, ou plutôt le type de l'association professionnelle normale et légale qui peut devenir un des plus grands agents de transformation de la société ».

Est-ce là, demandait M. Barthou, le travail qu'attend l'Etat de ses instituteurs? Evidemment, non. Aussi les syndicats d'instituteurs, illégaux aujourd'hui, ne doivent-ils pas être légaux demain. Telle est la conclusion de M. Barthou: il ne démontre pas seulement que la loi de 1884 est inapplicable aux fonctionnaires; mais il leur refuse, dans l'avenir, une loi qui leur accorderait le bénéfice de la loi de 1884.

Au mois de mars 1906, le ministère Sarrien se constitua. La déclaration ministérielle ne reconnut pas la légalité des syndicats de fonctionnaires: les socialistes le lui reprochèrent énergiquement. Mais M. Sarrien promit de maintenir le *statu quo*: le citoyen Jaurès enregistra cette promesse dans l'*Humanité*. Il ajoutait: « Or, sous le régime du *statu quo*, les syndicats de fonctionnaires, s'ils ne sont pas officiellement reconnus, ne sont pas non plus poursuivis ou inquiétés; aucune sanction judiciaire ou administrative n'est prise contre eux; et le président du Conseil manquerait gravement à sa parole, s'il ne les laissait pas subsister et fonctionner. »

Le langage menaçant des socialistes intimida les radicaux. Le ministère Sarrien laissa fleurir les syndicats de fonctionnaires; le ministère Clemenceau ne les empêcha pas davantage de se multiplier et de s'épanouir.

Ainsi, grâce à l'intimidation socialiste, ces groupements illégaux et néfastes prospérèrent, s'organisèrent dans la plus grande tranquillité, au mépris de la loi et grâce à la complaisance des gouvernements radicaux.

Tout le mal vient de là. Et la molle promesse de M. Sarrien, qu'on a tenue avec pusillanimité, est à l'origine du désordre actuel.

André Beaunier.

LA CONSERVATION DES FOURRURES

Les cartons anti-mites Mazerand

Chaque année, au printemps, se pose le problème ardu de la conservation des fourrures jusqu'au prochain hiver, et, chaque année aussi, on est embarrassé pour le résoudre. C'est que, pendant les chaleurs, les mites dévastent, avec une ardeur décourageante, nos martes, nos zibelines, nos renards bleus, voire nos astrakans et nos visons, et que tous les moyens employés pour les combattre ont paru jusqu'à présent inefficaces ou insuffisants.

Longtemps on avait mis son espoir dans les boules de naphtaline, malgré leur odeur pénible et persistante; le grand chimiste Berthelot, dans une communication relativement récente à l'Académie des sciences, a réduit cet espoir à néant, en démontrant que non seulement la naphtaline ne détruisait pas les mites, mais encore qu'il était possible de faire éclore leurs larves dans un milieu saturé de cet illusoire antiseptique.

Il a donc fallu chercher autre chose; cette autre chose, on l'a trouvée: c'est l'injectol M. P. V., produit industriel, antiseptique parfait, sain pour l'homme, destructeur pour tous les insectes.

Mais l'innovation vraiment remarquable et qui donne toute sécurité, c'est le carton « anti-mites Mazerand » à base d'injectol. Ce carton spécial se présente sous forme d'une boîte très élégante; on en fabrique de toutes dimensions — avec un double fond percé de trous pour la circulation de l'air. Il suffit de battre une fourrure, si précieuse soit-elle, de la brosser, de la renfermer ensuite dans le carton anti-mites pour n'avoir plus à s'en inquiéter; lorsque l'hiver arrive on retire la fourrure du carton; elle est en parfait état de conservation. C'est là un procédé simple, pratique, économique; aucun autre moyen ne saurait assurer des résultats aussi certains, aussi admirables.

Le papier, les sachets, les cartons anti-mites Mazerand se trouvent dans tous les grands centres de la France et de l'étranger, dans les magasins de nouveautés, chez les fourreurs, les marchands d'articles de voyage. A cette époque de l'année, on ne saurait nier l'opportunité d'une aussi précieuse invention.

P. S. — Pour recevoir gratuitement le très joli catalogue illustré de l'Anti-mites Mazerand, s'adresser ou écrire 9, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris.

L'Elégance de la Robe tailleur

Il est incontestable que si la mode de la robe tailleur dure toujours, cela est bien dû à l'exquise élégance que certains de nos bons faiseurs savent donner à ce vêtement. La maison Bazau est de ceux-là. Tout en étant dans le quartier de la rue de la Paix, 101, rue des Petits-Champs, c'est encore une des seules maisons qui aient su garder des prix raisonnables: costumes tailleur doublés soie à 150 francs; robes de visite garnies de broderie à 250 francs.

CARNET HISTORIQUE

Napoléon se rend en Allemagne

(13 AVRIL)

Le 12 avril 1809, Napoléon dînait à l'Elysée. A sept heures et demie, une dépêche expédiée de Strasbourg et contresignée par Chappe était remise au souverain. Il lisait: « *Les Autrichiens ont passé l'Inn.* » Et il ajoutait: « C'est la guerre », sans montrer l'émotion que peut causer un grand événement. Lemarois, premier aide de camp, recevait, mais à voix basse, l'ordre de préparer le départ.

Joséphine sut obtenir la faveur d'accompagner l'Empereur, jusqu'au Rhin. Trois heures passèrent à rédiger des actes; en moitié à minuter l'organisation d'un Conseil de régence, dont Cambacérès serait le président. Tout étant terminé, Napoléon se couchait tout habillé. A minuit et demi, le 13, Constant réveillait le monarque, qui s'enveloppait d'un grand manteau bleu, se coiffait d'une calotte noire, buvait du café et montait, à une heure, en voiture.

C'était un coupé jaune, à trois compartiments: bureau, chambre, bibliothèque. Six chevaux le traînaient, actionnés du geste ou du fouet des deux postillons qui changeaient les bêtes, aux relais. Seul, Roustan le mameluck occupait le siège fixé à l'avant. Dans cet appartement, Napoléon et Joséphine passèrent deux jours, car l'arrivée n'eut lieu que le 15, vers quatre heures du matin, au château impérial de Strasbourg.

Napoléon a rencontré les courriers du maréchal Berthier préposé à diriger l'armée d'Allemagne. Les nouvelles étaient mauvaises. Battus, les Bavarois, nos alliés. L'Empereur donne, en premier ordre, au général Beaumont, que sa garde sera conduite en poste jusqu'à Stuttgart; et vingt instructions suivent, dictées en cinq minutes. Puis l'Empereur voit le préfet, et Bertrand, chef du génie, et l'espion Schulmeister qui part, à franc-étrier, pour éclairer la route.

Joséphine s'émeut et pleure à la séparation, à dix heures du matin. Remonté en voiture, Napoléon passe le Rhin, inspecte les fortifications de Kehl et fait courir vers Munich. Il voit, en chemin, la princesse de Bade, le roi de Wurtemberg, cela à Louisbourg où des fêtes, que César ne peut présider, avaient été préparées dans l'affluence de milliers d'Allemands accourus pour acclamer le grand homme.

Bertrand, qui le seconde, nomme les villes traversées: Rastatt, Ettlingen, Pforzheim, Kannstadt, Stuttgart, Schorndorf, Gmünd, Heidensheim. Des courriers se présentent aux arrêts; plusieurs bataillons sont dépassés.

L'Empereur, entré à Dillingen le 17, avant cinq heures, fait réveiller le roi de Bavière qui a trouvé là un refuge, les Autrichiens ayant déjà bordé l'Isar de troupes. Une scène étrange eut lieu au château. Maximilien, à peine vêtu, se jette dans les bras de Napoléon: « Vous êtes mon sauveur. — Non, votre ami; mais quelle peur vous a chassé de Munich? » D'une voix rude, il trace des devoirs à ce souverain craintif, un pied déjà mis sur le marchepied de sa voiture.

Huit heures sonnent au beffroi de Donauwörth quand Napoléon surprend Berthier en cette ville. Il veut des renseignements. L'archiduc Charles est en Bavière avec 200,000 soldats. Davout reste aventuré à Ratisbonne, peut-être perdu; Masséna marque le pas dans Augsbourg; Lefebvre recule. Alors une concentration des forces franco-bavaroises est nécessaire; elle se fera devant Neustadt.

Les ordres expédiés, l'Empereur reproche au prince de Neuchâtel des négligences: « C'est à croire que vous me trahissez, si l'on ne savait que vous êtes mon ami. » Puis, abandonnant le major général, le vainqueur d'Austerlitz va préparer l'offensive, la plus brutale, de ses vétérans.

E. Gachot.

Le Concours hippique

Cette dernière journée du Concours hippique de 1909 fut, de l'avis de tous les grands amateurs français et étrangers réunis au palais des Champs-Elysées pour assister aux épreuves finales, une solennité sportive vraiment sans précédent. On ne tarissait pas d'éloges pour les organisateurs du Concours, qui a offert, du commencement à la fin, une série incomparable de spectacles d'une élégance et d'une correction parfaites.

L'assistance fut naturellement hier plus nombreuse et plus brillante que jamais. Il faut évaluer à plus de quinze mille personnes, la foule qui se pressait au Grand-Palais.

Remarqué dans la tribune des sociétaires qui était bondée: Mgr le duc de Montpensier accompagné du comte H. de Bernis. Nous avons noté aussi:

Duchesse de La Mothe-Houdaucourt, en fourreau de lainage mauve entièrement brodé ton sur ton, grand manteau de liberty mauve, chapeau de paille mauve rehaussé de tulle et de lilas mauve; Mme Clément Aulfm Ordt, en fourreau de drap bleu garni de passementerie, guimpe de tulle illusion blanc, grand manteau en liberty bleu, chapeau de paillasson gris rehaussé d'amazones; Mme G. de Lagarenne, née Joubert, en tailleur de drap gris-fer à redingote ajustée sur chemisette de tulle, grand chapeau noir à paradis; Mme de La Ville Le Roulx, en tailleur de serge grise et veste ajustée, grand chapeau de paille bleu de ciel rehaussé d'amazones assorties; Mlles de La Ville Le Proulx, en tailleur de serge vert-mousse garni de galons, veste ajustée sur chemisette de linon blanc à ruche-jabot, chapeau de paillasson beige à ailes et tulle marron; Mme Nicolas Xanto, en fourreau de drap vert, le haut du corsage en dentelle blanche recouverte de soie verte, chapeau vert à paradis; Mlle Nicole Xanto, en tailleur de serge blanche, capeline de paille d'Italie ornée de petits bouquets de roses; Mme Marc Froment-Meurice, en tailleur gros bleu, chemisette de dentelle blanche, grand paillasson gris argent rehaussé d'ailes blanches; Mme François Froment-Meurice, en mi-tailleur de drap ardoise à longue redingote, grand paillasson mauve rehaussé de plumes assorties; Mme Emile Delagarde, en fourreau d'étamine bleu-marine sur fond de même nuance, gros plis dans le bas de la jupe, passementerie autour des larges emmanchures et du décolleté carré sur guimpe à manches de mousseline de soie à petits plis, grand chapeau de paille gros bleu, rehaussé de plumes en aigrettes; baronne Bro de Comères, en tailleur de drap noir tout uni, chapeau de paille violette à bouquet de pensées; Mlle Bro de Comères, en tailleur de drap mastic, longue redingote tombant droit sur chemisette de linon blanc à ruche jabot, chapeau de grosse paille maïs enguirlandé de bleuets avec piquet de même bleuets sur le côté; vicomtesse L. de Grissart, en mi-tailleur de gros tussor mastic à jupe mi-fourreau sur chemisette de linon mastic brodé, ruché de tulle blanc autour du cou, redingote unie et tombant droit, toque en roses avec nœud de velours noir sur le côté; comtesse d'Escrigny, en tailleur de tussor violet à redingote soutachée ton sur ton, toque de paillasson mauve à plumes mauves superposées et en aigrette; vicomtesse Henry de Sars, en fourreau de tussor beige à guimpe et manche de tulle beige, paillasson mordoré à plumes; comtesse de Tarragon, en tailleur gris souris, jupe à plis d'orgue sur chemisette de mousseline de soie assortie et toute soutachée, guimpe de tulle blanc, redingote droite et vague, toque de violettes à nœud de satin violet sur le côté posé en aigrette; comtesse d'Aniarzit, en drap héliotrope, jupe en forme, garnie de biais, piqués et lisérés de liberty, corsage formant veste à col-gilet de guipure, toque de paillasson héliotrope à nœud pékiné, de même nuance; baronne Henri de Langlade, née d'Adhémar, en fourreau de lainage gris à guimpe de tulle, manteau de liberty gris très ample, grand chapeau de paillasson violet à aigrette paradis; Mme Hart, en fourreau de mousseline de soie khaki à broderies ton sur ton autour du décolleté carré sur guimpe de tulle blanc, grand chapeau de paillasson noir à aigrettes paradis noires; vicomtesse d'Armaillé, en tailleur gris-fer tout uni à veste ajustée, toque de paillasson mordoré à aigrettes sur le côté; vicomtesse de Mougins, en fourreau de liberty bleu marine à grand manteau du même liberty, toque de paille marine à bouquets de pensées; comtesse de Viel-Castel, en fourreau d'étamine écrue sur fond de même nuance, passementeries assorties autour des emmanchures et du décolleté en carré, manche et guimpe de tulle écru à petits plis, grand chapeau de paille mauve enguirlandé de violettes; Mme Manès née Fantauzzi, en fourreau de tussor mauve brodé ton sur ton à guimpe de tulle bleue, grand chapeau de paille mauve rehaussé de plumes; baronne de Segonzac, en tailleur uni de drap noir, redingote tombant droit sur chemisette de tulle noir brodé de pastilles de soie noire, toque en violettes; Mlle de Segonzac, en robe princesse de serge beige garnie de biais de liberty de même nuance, col empiècement d'Irlande, chapeau de paillasson blé mûri, enguirlandé de petites roses; Mme Salles, en robe princesse de tussor gris perle, très soutachée, grand manteau à larges manches de liberty gris argent, grand chapeau de paille grise, rehaussé de tulle et d'aigrettes en cascade; baronne Robert de La Barre de Nanteuil, en fourreau de crêpe de chine gris à long et large manteau de taffetas gris-argent entouré d'une petite ruche déchiquetée, grand chapeau de paillasson noir rehaussé de plumes et de cabochons de jais; baronne du Bourget, en tailleur de serge bleu-marine, veste ouverte et bordée sur chemisette de linon blanc à ruche-jabot, grand chapeau de paille noire à aigrette blanche; comtesse de Bourgoing née de La Roque-Ordan, en fourreau de taffetas noir à empiècement de malines, chapeau de tulle noir rehaussé de roses, etc., etc.

A une heure a commencé l'épreuve définitive des grands Prix de Paris pour chevaux d'armes montés par des officiers en activité de service, en uniforme. Cette épreuve comporte un parcours de 2 tours 1/2 de la piste et 15 obstacles. Cinquante-trois chevaux ont été engagés, à la suite des parcours de samedi et de dimanche.

Leurs propriétaires sont:

MM. les lieutenants Le Bigot, du 1er cuirassiers; Scheer, du 2e cuirassiers; le capitaine Margaine et le lieutenant de Drouas, du 8e cuirassiers; les lieutenants de Ladoucette, du 9e cuirassiers; d'Hausen, du 11e cuirassiers; de Cossette et de Sainte-Marie, et le vétérinaire Henri Barbier, du 12e cuirassiers; le chef d'escadron de Malherbe, le capitaine de Barolet, les lieutenants de Courson et Benoist-Lucy, du 13e cuirassiers; le capitaine Muller et le lieutenant de Contenson, du 1er dragons; le lieutenant Flavigny et l'aide vétérinaire Fanchon, du 3e dragons; les lieutenants de Montarby et R. Thébault, du 7e dragons; le lieutenant de Rouville, du 10e dragons; les lieutenants Des Grottes et de Fontanges, du 11e dragons; le capitaine Zentz d'Alnois, du 14e dragons; les lieutenants Desprès, du 16e dragons, Ed. Gautier et de La Forest-Divonne, du 18e dragons; les capitaines des Courtis et Briant, du même régiment; le lieutenant Favin Levêque, du 20e dragons; le vétérinaire Chauier, du 23e dragons; les lieutenants du Pré-de-Saint-Maur et Corval, du 28e dragons; les lieutenants Maillard, du 29e dragons, Fédary, Caron et Lefèvre, du 30e d'artillerie; le lieutenant Arnoult, de l'artillerie de la 7e division de cavalerie; le capitaine G. Crousse et le lieutenant Genondet, instructeur d'équitation à l'Ecole d'application de l'artillerie et du génie de Fontainebleau; le vétérinaire Duvelleroy, du 1er chasseurs; le lieutenant Lorel, du 3e chasseurs; l'aide-major Martin, du 4e chasseurs; le commandant Benoist, les lieutenants Dedet et de Villemarest, du 6e chasseurs; le capitaine Allouard-Carny, du 7e chasseurs; les lieutenants Estève et Le Vassor, des 12e et 15e chasseurs, le vétérinaire Magenham, du 17e chasseurs; le lieutenant-colonel Frotiée, le médecin-major Vernet et le vétérinaire Augustin, du 4e hussards; le capitaine de Salins, du dépôt de remonte de Guingamp.

La plupart de ces officiers montaient leurs chevaux d'armes; les autres cavaliers étaient MM. les lieutenants Lecoq, de Drouas, Langlois, Thomas, de Malherbe, de Contenson, Flavigny, Pinczon du Sel, Ed. Gautier, de Surian, de Lassence, Alquié, du Pré de Saint-Maur, Louchet, Lefèvre, Cottave, d'Auzac de La Martinie, J. des Montis, Henry Gailliard et Lussigny.

Les prix suivants ont été décernés:

1. *Gay-Roy* (capitaine de Salins); 2, *Negro*, appartenant au lieutenant de Villemarest, monté, par le lieutenant d'Auzac de La Martinie, du 6e chasseurs; 3, *Louisiane* (lieutenant de Ladoucette, 9e cuirassiers); 4, *Noiro* (lieutenant de Rouville, 10e dragons); 5, *Flore*, appartenant à l'aide-major Martin, monté par le lieutenant de Coux, 4e chasseurs; 6, *Général Jacqueminot* (lieutenant Flavigny, 3e dragons); 7, *Trotteur*, appartenant à l'aide-vétérinaire Fanchon, monté par le lieutenant Flavigny; 8, *Pélican* (lieutenant du Pré de Saint-Maur, 28e dragons); *Oka* (lieutenant de Contenson, 1er dragons); 10, *Malaga* (lieutenant Arnoult, artillerie de la 7e division de cavalerie).

La journée s'est terminée par la sensationnelle épreuve pour le championnat de saut en hauteur. Quatre prix aux plus beaux sauts en hauteur sur la barre. Poids libre.

La progression des hauteurs était la suivante: 1er tour, 1 m. 70; 2e tour, 1 m. 90; 3e tour, 2 mètres; 4e tour, 2 m. 10; 5e tour, 2 m. 20, et ensuite de 5 en 5 centimètres. Tous les chevaux engagés devaient sauter successivement ces hauteurs jusqu'à élimination sans avoir à recommencer deux fois sur la même hauteur.

Sept concurrents étaient présentés: *Roxane* à M. J.-M. Brodin; *Miss* et *All-Fours*, à M. Lœwenstein; *Lady Belle*, à M. Walter Winans, montée par M. Henry Leclerc; *Jubilée*, à M. Xavier Riant, montée par le capitaine G. Crousse; *Riquiqui*, à MM. le baron Calary de Lamazière et Bompard, monté par M. Bompard et *Harde*, à M. Pierre Crépin.

C'est *Jubilée*, jument âgée, appartenant à M. Xavier Riant et que montait le capitaine Crousse, qui a été classée première, sautant 2 mètres sans faute. Le jury a classé ensuite *ex æquo*, les juments *Miss* (M. A. Lœwenstein) et *Harde* (M. Pierre Crépin), puis *Lady Belle*, la jument de M. Walter Winans que montait M. Henry Leclerc, sautant 1 m. 90.

Le prix du record, non atteint, — on se souvient que *Conspirateur*, monté par le capitaine Crousse, sauta, il y a deux ans, jusqu'à 2 m. 35, — a été partagé entre les quatre chevaux gagnants.

Ch. D.

Ayuntamiento de Madrid

Les Associations de pères de famille

L'opinion publique n'est pas sans prêter quelque attention à une question posée depuis peu devant elle, celle des Associations de pères de famille. Ces groupements nouveaux, et qui font quelque bruit, se proposent de surveiller l'école publique dont ils incriminent les leçons. Leur légitimité n'est ni contestée ni contestable ; il semble même qu'une certaine faveur accueille l'idée qui préside à leur création. Mgr Turinaz et M. Dessoye la préconisent ; M. Doumergue, dans l'exposé des motifs d'un des projets à l'ordre du jour, dit de l'Etat « qu'il a trop souvent et trop sincèrement réclamé la collaboration de la famille à l'œuvre scolaire pour réprouver sa sollicitude et même son contrôle » ; dans son rapport sur le budget de l'instruction publique, M. Steeg écrit : « Comment ne serait-il pas légitime qu'accompagnant l'écolier jusqu'à la porte de la classe, la famille se préoccupât de ce qu'il entend, et de ce qu'il apprend de l'autre côté ? » M. Ferdinand Buisson, attentif à tout ce qui concerne l'école, ne pouvait manquer d'exprimer, à son tour, son opinion sur une initiative si attachante. Il l'a fait dans un article du *Manuel général*, revue pédagogique répandue, et il l'a fait en me mettant personnellement en cause ce qui me crée le devoir et me vaut le plaisir de lui répondre.

J'ai eu l'honneur, en effet, de m'occuper activement d'Associations de pères de famille et j'ai dû m'expliquer sur leur but, leur rôle et leurs tendances. J'avais des adversaires ardents. La *Revue de l'Enseignement primaire* me présentait à son public d'instituteurs sous un jour de fantaisie. J'ai protesté. J'ai dit qu'il ne s'agissait pour nous ni de lutter contre l'école laïque, ni de l'entourer d'un cercle hostile d'organismes confessionnels. J'ajoutais que largement ouvertes à tous les pères de famille, sans distinction de partis ou de croyances, nos Associations entendaient rester sur le terrain familial, le seul qui nous parût propre à rendre leur action populaire et féconde.

Pour nettes qu'elles fussent, ces déclarations n'avaient pas le mérite de l'originalité ; elles ne faisaient que confirmer une doctrine à laquelle je me suis attaché dès la première heure et que j'ai maintes fois défendue. Et cependant la *Revue de l'Enseignement primaire*, et, après elle, M. Buisson, en ont été frappés comme d'un son de cloche inattendu, annonçant une « évolution significative » de notre mouvement. M. Buisson surtout a paru surpris et même charmé de l'indépendance que nous revendiquions hautement pour notre œuvre. Et, tout aussitôt, rappelant les grandes lignes et les points saillants de la thèse que nous venions de soutenir, il a cru découvrir « un abîme entre elle et celle de l'épiscopat ». « Si, en effet, — c'est M. Buisson qui parle, — l'autorité religieuse interdit un livre, les familles désireuses de rester en règle avec l'Eglise sont tenues, *ipso facto*, de s'insurger contre les lois scolaires. Ainsi le veut le magistère sacré que l'Eglise s'attribue, son droit souverain de diriger les consciences. » Notre thèse, au contraire, dit-il, ne s'appuie pas sur le droit divin de l'Eglise, mais sur le droit et le devoir de la famille. Ce que nous invoquons, c'est la responsabilité des parents en matière d'éducation. Et M. Buisson conclut que cette divergence de principes conduit à deux types bien différents d'associations, celui que je préconise et qu'il approuve « comme étant l'une des formes normales et heureuses de la collaboration des familles à l'éducation de leurs enfants », celui des évêques, qu'il redoute comme ne pouvant être « qu'un instrument dans la maison de certains comités ecclésiastiques ou politiques, qui entendent remettre la main sur l'école. »

***

Je ne sais pas et je ne veux pas rechercher s'il existe, en France, des Associations du type redouté par M. Buisson. Mais je ne fais aucune difficulté de reconnaître que l'action de l'Eglise et celle des Associations de pères de famille ne sauraient être confondues. La simple logique le veut ainsi. Les évêques agissent d'autorité sur les consciences individuelles. S'ils estiment qu'un livre ou les leçons d'un maître mettent en péril la foi religieuse, ils jettent l'interdit sur cet enseignement ; les familles doivent, sous peine de hautes sanctions morales, se soumettre aux décisions prises ; catholiques, elles s'inclineront ; la loi de l'Eglise est la leur et ce qu'elle juge est bien jugé. Tout autre est la situation des Associations de pères de famille au regard de l'autorité religieuse. Si, dans le modeste ressort de leurs cantons respectifs, ces groupements étaient non des assemblées délibérantes, ayant leurs droits et leur responsabilité propres, mais de simples chambres d'enregistrement des décisisions ecclésiastiques, elles ne seraient plus qu'un instrument passif de surveillance et nullement le rouage actif de contrôle personnel que leurs statuts prévoient. Elles apparaîtraient non plus comme la représentation autorisée de la famille, mais comme une armure ingénieuse de l'Eglise ; elles verraient s'évanouir, avec l'esprit qui a présidé à leurs origines l'autorité que seule leur indépendance peut leur maintenir auprès de l'école. Voici que, peu à peu, la famille française s'élève jusqu'à la notion intégrale de son droit. Un grand bien social doit jaillir de l'effort qu'elle tente. Mais cet effort ne sera compris, accepté, aidé, que s'il exclut toute arrière-pensée politique ou confessionnelle, que s'il échappe à l'hégémonie tentatrice des partis ou des groupes, et s'il n'est pas suspect de poursuivre un autre but que celui qu'il révèle au grand jour. Penser autre chose serait folie et, d'ailleurs, cette doctrine a-t-elle rien qui puisse choquer qui que ce soit ? Eh quoi ! l'on serait ému parce que nous ouvririons largement nos frontières, parce que nous n'exigerions pas à l'entrée de nos groupes un billet de confession politique ou religieuse et que nous accepterions quiconque est père de famille et s'engage à respecter nos statuts ! Mais qu'on veuille bien examiner ces statuts ! Quel but assignent-ils à l'Association ? « Elle fera respecter dans l'école le patriotisme et la neutralité. » Est-il formule plus accueillante ? Qu'exclut-elle en fait ? Le père de famille antipatriote, c'est certain ; mais elle admet quiconque aime sincèrement son pays et ne veut pas que l'école tende à faire des citoyens moins épris de nos annales, moins conscients de leurs devoirs que leurs aînés. Sur le terrain de la neutralité, elle rallie tous ceux qui pensent que, respectueuse de ses origines, l'école publique ne saurait être un foyer de prosélytisme au profit d'une secte ou d'un parti. Citoyen, vous y entrez avec vos idées qui ne sauraient blesser personne puisqu'en vous c'est le père de famille surtout que l'Association considère, puisqu'elle ambitionne d'être l'école où vous apprendrez vos devoirs et vos droits, puisque ces devoirs et ces droits sont les mêmes pour tous, que vous les tenez à titre égal de la nature qui vous a faits pères et de la loi qui les a consacrés.

Mais cette indépendance — qui n'exclut pas la recherche d'un conseil opportun, — cette largeur de notre programme et de nos vues se heurtent-elles au précepte de la Déclaration des évêques ? M. Buisson — qui l'affirme — aurait-il mal lu ce document ? J'ai lieu de le croire, car il n'y est précisément question que des droits de la famille et de son autorité sur l'enfant : « Tout d'abord, dit la Déclaration, contrairement à la doctrine césarienne, qui prétend que l'enseignement public est donné exclusivement au nom de l'Etat, nous vous disons, pères de famille, nous, vos évêques, qu'il doit l'être principalement au vôtre. » Elle ajoute : « Ce que nous demandons, c'est qu'en toutes les formes de ses initiatives et de ses concours, l'Etat ne perde pas de vue le droit primordial de la famille. » Elle dit encore : « La Sainte Eglise est la grande auxiliaire d'institution divine. A partir du baptême auquel vous les avez librement présentés, vos enfants sont ses fils spirituels et elle réclame le droit de vous aider, elle aussi, à les élever. » Et enfin elle déclare : « Puisque l'œuvre de l'école s'accomplit premièrement, en votre nom, par une délégation d'où vous n'êtes jamais absents, votre droit de la surveiller est absolu. » Voilà la doctrine de la déclaration ; en quoi la mienne en serait-elle l'antithèse ? L'une et l'autre d'ailleurs s'harmonisent avec les idées que Jules Ferry défendait à la tribune du Sénat, dans les discussions qui suivirent le vote de la loi de 1882 : « L'instituteur, prend les enfants comme ils lui viennent avec leurs idées et leur langage, avec les croyances qu'ils tiennent de la famille et il n'a d'autre souci que de leur apprendre à en tirer ce qu'elles contiennent de plus précieux au point de vue social, c'est-à-dire les préceptes d'une haute moralité. L'instituteur ne se substitue ni au prêtre, ni au père de famille ; il joint ses efforts aux leurs pour faire de chaque enfant un honnête homme. » Ainsi, il n'y a qu'une voix pour le reconnaître : l'enfant appartient à ses parents ; l'Etat peut les aider à l'élever, l'Eglise de même ; ni l'Eglise, ni l'Etat ne peuvent prétendre et ne prétendent en effet substituer à l'hégémonie familiale leur propre autorité.

***

M. Buisson reconnaît l'intérêt de notre programme ; mais il veut mettre notre sincérité à l'épreuve. « Soit ! dit-il, vos Associations ne sont pas une machine de guerre contre l'école, celles du moins que votre groupe élabore. Vous avez de nous le prouver un moyen bien simple. Nos instituteurs vont aller au-devant de vous, offrir à ces parents que vous groupez un entretien loyal ; ils vont s'expliquer avec eux. Si l'Association de pères famille refuse cette offre, elle se juge elle-même et nul ne s'y trompera. »

Je suis bien à l'aise pour répondre à cette proposition. Et j'y réponds par une adhésion sans réserve. Au surplus nous n'avons pas attendu que M. Brisson la formulât pour entrer en contact avec les instituteurs et nous ne les avons jamais abordés sur un ton malveillant ou bien avec la pensée de tendre un piège à leur bonne foi. Les démarches ainsi tentées par les familles les ont amenés parfois à mieux comprendre leur rôle, et je sais tel et tel de nos groupements qui enregistrent avec satisfaction dans leurs assemblées générales la correction absolue de l'enseignement officiel. Mais le plus souvent, les instituteurs, sollicités de modérer leur langage ou d'épargner aux enfants certaines lectures, ont refusé de céder aux objurgations les plus correctes et les plus instantes. M. Buisson fait renaître en nous l'espoir que cet ostracisme cessera, que désormais parents et maîtres pourront « causer » et même que, loin de se dérober, les instituteurs viendront à eux la main tendue. Nous nous en félicitons et, pour marquer à quel point nous sommes sincères, voici ce que nous proposons à notre tour.

Il existe, à cette heure, dans trois communes des environs de Reims, un conflit qui menace de prendre une tournure des plus graves. Depuis longtemps, les instituteurs y imposent aux enfants des manuels que les familles jugent intolérables. Je n'apprécie pas le bien ou le mal fondé de leur protestations ; je les constate et je constate aussi l'obstination des maîtres à maintenir les livres que repoussent les parents. Il s'agit, en l'espèce, de trois ouvrage d'histoire, ceux de Rogie et Despiques, Aulard et Debidour, et Calvet, du manuel de morale et du manuel de lectures de E. Primaire. D'accord avec le président de l'Association des familles de Reims, et pour répondre aux vœux de M. Buisson, je propose un débat contradictoire sur ces manuels entre les instituteurs et les membres de l'Association. On examinerait la question de savoir si certaines consciences peuvent être légitimement froissées par ces livres et s'il ne conviendrait pas qu'ils fussent ou bien corrigés par leurs auteurs ou bien éliminés des écoles où leur adoption fait scandale. Aucun règlement, en effet, n'oblige les instituteurs à les y maintenir. Ils choisissent leurs livres d'après une liste qui, pour chacune des matières de l'enseignement, comporte les ouvrages les plus divers ; et à supposer qu'elle ne contînt — ce dont je serais surpris — que des livres peu en harmonie avec les croyances religieuses ou le sentiment patriotique des parents, il appartiendra aux maîtres qui la proposent et à la commission qui l'arrête, de donner d'une année à l'autre aux familles les satisfactions qu'elles sont en droit de réclamer.

Le débat que je propose — débat purement privé, échange de vues même plutôt que de débat — ne paraît donc pas devoir rencontrer d'objections sérieuses parmi les instituteurs. Et c'est par lui qu'il conviendrait, un peu partout, de commencer. Je crois à l'efficacité d'une collaboration des parents et des maîtres ; dans l'intérêt même de l'éducation des enfants. Mais la première condition de cet accord en vue d'une œuvre si haute et si délicate est une sympathie réciproque des éducateurs communs, sympathie basée sur un respect mutuel des consciences. Serait-il donc impossible de l'obtenir ? Je ne le crois pas. Il suffit que de part et d'autre se manifeste un peu de bonne volonté. Les parents ont-ils d'injustes préventions contre certains livres, elles tomberont devant une explication intelligente du maître : au contraire, leurs griefs sont-ils fondés, ils n'auront pas de peine à en convaincre l'instituteur. Quel homme serait-il s'il s'obstinait à imposer aux enfants le livre qui combat toutes les idées, toutes les croyances des familles, et quelle résistance ne rencontrerait-il pas, s'il apparaissait comme investi par l'Etat d'un pouvoir souverain sur les consciences ?

D. Gurnaud,
avocat à la Cour d'appel de Paris.

C'EST AU PIED DU MUR

que l'on voit le maçon

C'est à l'œuvre

que l'on a vu Crémieux

Dans cette bousculade d'affaires provoquée par le beau temps, la veille des fêtes. Il a été vraiment prodigieux.

Et il n'y a certainement pas une maison qui, la veille de Pâques, ait accepté de livrer des commandes le lendemain.

Chez Crémieux, tout le monde a été servi à l'heure, et on peut sans crainte recommander le tailleur parisien, qui est le seul à livrer pour 55 francs, sur mesure, son merveilleux complet ou pardessus de ville ou d'auto.

C'est une réclame qui attire tout Paris 9, boulevard des Italiens.

JOURNAUX ET REVUES

Un penseur libre

C'est M. le maire de Darney (Vosges). Les *Débats* signalent l'activité de ce personnage comique.

Il n'y a pas longtemps, M. le maire prit un arrêté qui interdisait la sonnerie de l'*Angelus* et des offices de l'église. A peine autorisait-il, pour la grand'messe et pour les vêpres, une seule cloche, pendant trois minutes. Il paraît que la loi laisse aux maires la liberté absolue de régler ces choses à leur guise : c'est dommage, si le maire n'a guère d'autre idée en tête que de taquiner les catholiques, mais on n'y peut rien. Sans doute songea-t-on que M. le maire de Darney (Vosges) était un grand ami du silence : cela, de la part d'un vif radical, put étonner un peu.

Mais on vit bien que non, ces jours-ci. Pendant la semaine sainte, le gaillard s'en est donné à cœur joie.

Le jeudi saint, quand on dit que les cloches sont parties pour Rome, M. le maire de Darney voulut péremptoirement prouver qu'il n'était pas la dupe de telles légendes cléricales : et, comme il y avait le fameux prétexte d'un enterrement civil, dans cette commune éclairée, il ordonna qu'on fît sonner les cloches. Il crut que c'était démonstratif et, peut-être, spirituel. Là, il fut la dupe de son amour-propre.

Ce n'est pas tout. Mais, le vendredi saint, il imagina mieux. Sa trouvaille de ce jour-là fut digne d'un humoriste radical. Le vendredi saint, il ordonna qu'on fît sonner les cloches pour annoncer le banquet gras de la libre-pensée. Comme c'est gentil !...

Seulement, M. le maire de Darney (Vosges) a, en ces deux occasions, abusé de ses prérogatives. Et il est à souhaiter qu'on le lui indique un peu nettement. Le règlement d'administration publique du 16 mars 1906 note, remarquent les *Débats*, que les sonneries ne peuvent être faites, en dehors des cérémonies religieuses, que « dans les cas de péril commun » ou selon les usages locaux. Or, il n'y avait, le jeudi saint et le vendredi saint, à Darney (Vosges), aucune cérémonie religieuse à sonner, aucun usage local à suivre, aucun péril commun à carillonner. Le seul péril que courait la commune, péril moral, venait du gros anticléricalisme de son maire : il ne fallait pas sonner pour cela, et ce n'était point au maire de sonner !...

L'autorité préfectorale n'engarera-t-elle pas M. le maire de Darney (Vosges) à manger, une autre fois, le saucisson du vendredi saint avec plus de modestie ?...

André Beaunier.

La Presse de ce matin

LA POLITIQUE

La *Libre Parole* :

De M. Edouard Drumont, à propos de l'enquête sur la marine.

Encouragée par l'agréable perspective de faire de jolies excursions par le beau temps et d'être défrayée de toutes ses dépenses, la nouvelle commission d'enquête de la marine, nommée à la suite d'une interpellation récente, déploie en ce moment un zèle digne d'admiration. D'ailleurs, son président Delcassé nous a promis que cette commission nous ferait assister à un spectacle d'une commission d'enquête qui aboutit, et qui aboutit rapidement.

« Messieurs, déclarait-il en prenant possession du fauteuil, vous voulez voir tout et bien ; vous êtes décidés à terminer votre enquête assez tôt pour que la Chambre, avant la fin de la session, en examine les résultats et lui donne les sanctions qu'elle pourra comporter.

» Les minutes nous sont comptées, mettons-nous à l'œuvre résolument avec l'unique préoccupation de fournir par nos travaux une base solide à la réorganisation nécessaire de la marine qui est un élément essentiel de la puissance militaire de la France. »

Un tel langage serait de nature à nous transporter d'allégresse si l'expérience ne nous avait appris depuis longtemps qu'il convient de n'accepter ces belles résolutions que sous bénéfice d'inventaire.

La *République française* :

Sur le congrès unifié.

Le socialisme ne peut prospérer que dans la confusion et l'obscurité. Il vit de ces divisions qui réjouissent les bourgeois mal informés. Et les habiles meneurs du parti loin de s'en affliger les entretiennent sournoisement. Elles leur permettent d'ajourner indéfiniment l'établissement du fameux plan de la société nouvelle et elles servent à duper à droite et à gauche les esprits les plus opposés. Tandis que M. Hervé entraîne la clientèle des sans-patrie, M. Breton maintient le troupeau des bourgeois abusés. Si M. Hervé et M. Breton se mettaient d'accord et arrêtaient enfin un programme, ils mécontenteraient et perdraient certainement à droite et à gauche des clients et peut-être même des deux côtés à la fois.

ÉCHOS & NOUVELLES

Le *Petit Journal* :

Un auto-canot chavire.

Hier, après déjeuner, sept promeneurs montaient à Bezons dans le canot automobile, de M. Noël Fredet, passementier à Paris.

A peine le canot quittait-il le bord qu'il partait à la dérive, emporté par le courant, vers le barrage où l'esquif coulait à pic.

Un restaurateur, M. Gros, un garde de navigation, M. Robin, s'engagèrent sur la passerelle pour sauver les malheureux. Cinq purent être tirés de l'eau. Mais deux se noyèrent : M. Maurice Fredet, vingt-quatre ans, et Mlle Mathilde Vincent, vingt-trois ans.

Le *Petit Parisien* :

On a retiré de la Seine, à Saint-Cloud, le cadavre de Jean Farre, âgé de cinquante ans.

Dans une missive trouvée sur lui, le défunt déclarait qu'il avait quitté son domicile le 10 novembre dernier pour encaisser une somme de 8,992 fr. 30, pour le compte de la maison Lehideux, 3, rue Drouot, puis qu'ayant dissipé une partie de cette somme aux courses, il n'avait osé reparaître chez lui.

La *Petite République* :

Palerme.

L'Etna semble entrer depuis hier dans une nouvelle période d'activité. D'immenses panaches de fumée et des nuages de cendre s'élèvent au-dessus du cratère.

Le *Journal* :

Incendies de forêts.

A Rennes, un incendie a détruit un kilomètre de forêts.

A Clermont-Ferrand, soixante hectares de bois et vingt hectares de bruyères de la forêt Rouzet, appartenant au comte Cornudet, ont été la proie des flammes.

En Allemagne on signale quarante incendies de forêts dus à la malveillance.

En Angleterre dans la forêt de Fox-Hill, 5,000 hectares ont été endommagés, dix mille arbres ont été brûlés.

Le *Petit Journal* :

A Ourton, près de Béthune, cinquante ares de plantations de la propriété de M. Beaucourt ont été détruits par le feu.

A Ribérac, sept cents hectares de bois de la Double, village de Beaume, ont été incendiés.

De New-York :

A Lenox, dans le Massachussets, un violent incendie a éclaté, hier, provoqué par l'explosion d'un vaste réservoir à essence.

Six personnes ont péri dans les flammes. Les dégâts matériels dépassent 2 millions de francs.

AVIS DIVERS

BLANCHEUR LUMINEUSE, FRAÎCHEUR, ÉCLAT DU TEINT par la poudre *Fleur de Pêche. Parfumerie Exotique*, 35, r. du 4-Septembre.

LA JOURNÉE

Obsèques : M. François Escard, bibliothécaire de S. A. le prince Roland Bonaparte (Notre-Dame-de-Grâce de Passy, midi). — M. Paschal Grousset, député de la Seine (réunion 34, rue de l'Etang, Saint-Mandé, midi ; inhumation au cimetière Montparnasse). — M. Charles Baudry (Saint-Nicolas du Chardonnet, dix heures). — M. Durenne, ingénieur civil (Saint-François-de-Sales, dix heures).

Exposition : Inauguration, par le Président de la République, du Salon de la Société nationale des beaux-arts (Grand Palais des Champs-Elysées).

Informations

Une rencontre à l'épée a eu lieu, hier, entre MM. Jean Guitry et Braunschwig. M. Jean Guitry a été atteint à l'avant-bras d'une plaie pénétrante sans gravité. Les témoins étaient, pour M. Guitry : MM. Rouzier Dorcières et Paul Le Gall ; pour M. Braunschwig : le baron Pèdre La Caze et M. Dumas des Combes.

Le motif de la rencontre était d'ordre privé.

LE GROS SUCCÈS

A peine connu, **l'Invisible Noirat** est déjà demandé de partout. C'est que cette transformation, légère, souple et merveilleusement comprise, répond à une nécessité : Une jolie femme a besoin quelquefois de varier sa coiffure jusqu'à trois fois dans la même journée. Or, qu'y a-t-il de plus désagréable que de changer chaque fois son postiche ou de faire appel aux services du fer à friser ou de l'ondulateur, dont l'emploi trop souvent répété n'est pas sans inconvénient.

Avec **l'Invisible Noirat**, on peut à volonté changer une coiffure de ville en coiffure de soirée, de théâtre, etc. C'est la transformation idéale.

Voir Noirat, 7, rue des Capucines, Paris. Catalogue gratis et franco.

Nouvelles Diverses

AUDACIEUX CAMBRIOLEURS

Des cambrioleurs restés inconnus ont pénétré, l'avant-dernière nuit, 293, rue de Belleville, dans un pavillon habité par M. Fossard, entrepreneur de démolitions de la Ville de Paris et ont mis la maison à sac.

VOLEURS INTERNATIONAUX

La Sûreté a arrêté trois voleurs internationaux : Moïse Goldchatz, Raphaël Brodlawsky et Yvon Schaone qui, à l'aide de ciseaux très fins, coupaient adroitement les chaînes de montre et les faisaient ensuite disparaître avec une étonnante habileté. Tous trois opéraient principalement sur les champs de courses.

UN MYSTÉRIEUX BLESSÉ

Des passants relevaient, hier soir, à huit heures et demie, boulevard Saint-Martin, devant le n° 41, un jeune homme qui avait perdu connaissance et qui portait une blessure dans la région du cœur.

A la pharmacie voisine, on constata à l'aide de papiers trouvés sur lui, que le blessé était un nommé Albert Ratouin, âgé de vingt-cinq ans, employé de commerce, 48, rue Nollet. On croyait d'abord à un crime, mais l'enquête a fait découvrir que Ratouin s'était suicidé par désespoir d'être séparé de sa femme.

M. Coste, commissaire de police, a fait transporter le blessé à l'hôpital Saint-Louis, où il n'a pas encore repris connaissance.

PHOTOGRAPHIE

Les portraits les plus ressemblants sont exécutés à des prix de bon marché défiant toute concurrence dans les salons de Photographie des Grands magasins Dufayel. Les séances de pose et les plus minutieux détails d'exécution, surveillés par un des plus grands photographes de Paris, sont l'objet des soins les plus attentifs, et les résultats obtenus par les procédés les plus modernes, sont chaque jour pour les visiteurs un objet d'admiration unanime.

PRIS PAR SA FAUTE

Un jeune homme d'une vingtaine d'années sur l'impériale d'un tramway de la ligne Louvre-Vincennes demandait, hier, à son voisin de lui acheter pour une somme peu élevée une superbe montre qu'il sortit de sa poche.

— Certainement, répondit l'interlocuteur, qui était un inspecteur de la sûreté, mais pour être payé, accompagnez-moi chez moi.

Et l'agent amena le jeune homme au commissariat de police du quartier de la Roquette. C'est un nommé Georges Douilly, exerçant la profession d'acrobate et ayant déjà subi plusieurs condamnations. Il a refusé de dire où il avait volé la montre.

Jean de Paris.

ONOTO

Le Porte-Plume Réservoir

ONOTO

se met dans la poche dans toutes les positions sans crainte de taches d'encre.

Chez tous les Papetiers.
GROS : DE LA RUE, PARIS.

Feuilleton du FIGARO du 13 Avril (12)

LE TRUST

II

— Suite —

Hardi, Manuel Héricourt ne se contenta point de cette allusion à la déconfiture du « Great Eastern ». L'attribuant à d'autres qu'à Clamorgan, il rappela que, pour inscrire de gros dividendes, et obtenir la hausse de la cote, on n'avait affecté aucune des recettes ni à l'amélioration d'un matériel trop longtemps provisoire, ni à l'amortissement du premier capital, ni à la réserve. Les rails déviant partout, les ponts s'écroulant et les gares s'effondrant, il avait fallu remettre en état, soudain, la ligne entière. Faute de réserves, la réfection s'était opérée à crédit pour quinze millions de dollars.

Clamorgan, entassé dans l'énorme fauteuil, cessa de regarder machinalement les coins en vermeil de son bureau couvert de cristal. Il fit une lippe dans sa barbe blanche, et, en sourdine, ricana. M. Héricourt sourit de même, feignant de se croire approuvé dans ses reproches.

Il continua fermement l'histoire. Elle montrait qu'il n'était pas une dupe. Il accusa les promoteurs d'avoir passé la main à un mirifique conseil d'administration, avant que les « notes » émises par eux fussent présentées devant une caisse vide ; car il avait, malgré tout, fallu, pour maintenir la hausse, convertir le total des produits en mirifiques dividendes, en appointements impériaux capables de retenir plusieurs hauts et incorruptibles personnages dans le conseil d'administration. M. Héricourt comptait que, depuis « cette petite difficulté », les Clamorgan n'admettaient plus les dividendes du *railroad* comme étalon général des affaires.

— C'est une fantaisie de Français, ça !

Renversé dans son fauteuil informe et profond, Clamorgan balançait sa tête en grattant le poil blanc de ses joues. A l'aide des fines lunettes à branches d'or, la main piquetée dispersa, sur la glace recouvrant la laque du bureau, quelques feuilles des rapports chers aux veilles de Jumillac :

— C'est de la fantaisie française, ce que vous contez là du « Great Eastern ». Ça ne se passe pas tout à fait comme ça...

— Est-ce vraiment votre avis?... soupçonna M. Héricourt tenace... J'ai les documents à l'hôtel... Voulez-vous que je les envoie chercher ?

— Inutile.

— Bien. Voici une meilleure base. Ceci : c'est le tableau des chargements transportés au Panama, au Mexique et en Amérique latine par la flotte de l'Electric-Standard depuis que nous l'avons nolisée à Puerto Blanco. L'augmentation progressive en tonnes démontre, de manière indiscutable, notre prospérité croissante. Tandis que rien n'est facile à dénaturer comme les bénéfices d'un chemin de fer. Vous le savez bien, monsieur Clamorgan,

— Vous avez donc loué nos paquebots pour nous introduire dans la Franco-Cubaine. Je l'avais toujours pensé. C'est la seule chose vraiment solide, sur quoi mes collaborateurs ont tracé les plans de notre association... *It is very fast.*

— *Yes*... fit M. Héricourt en appuyant sur la finale qui siffla... De même j'ai demandé à l'Electric-Standard une équipe d'élite, l'équipe Forster, pour que vous ayez un témoin « à vous » de nos travaux. Elle a dû vous renseigner sur la solidité de nos constructions. Nous ne « jetons pas le rail », nous ; « nous le posons » ! Los Dados n'est pas un bluff à mettre en actions.

— Pas tout à fait. Vous êtes de bons fruitiers pour les clubs de New-York.

— Et de bons sucriers.

— Parce que le vieux syndicat Oro-Taquechel marche avec vous.

— Comme marchent avec l'Electric-Standard les usiniers du Canada, ceux du Middle-West, et le groupe « Metropolitan » de Wall Street.

— Ah ! quel diable de Français !... s'écria Clamorgan... On m'a dit à Berlin comment vous étiez tous... Ils vous appellent les « Simples ». Oui. Vous avez la manie de tout simplifier, de tout réduire. C'est plus complexe que cela la finance, monsieur Héricourt.

— Est-ce vraiment votre avis ?... démentit encore Héricourt...

— Alors vous aspirez à devenir un financier de ce pays? *Well*... Et comment le trouvez-vous, ce pays?

— *The best in the world*, naturellement... fit Manuel Héricourt... Le meilleur au monde !... (Et il salua d'une révérence.) Il est comme votre « cigare Crémo » et votre purgatif Cascarets : *the best in the world*.

— *Don't please*, monsieur Héricourt. Ne riez pas... C'est un fameux pays, celui où un vieux policeman de New-York peut faire ça, avec ses moyens ; avec ses petits moyens de policeman !

Par le geste de son pouce au-dessus de l'épaule, Clamorgan désigna les trois villes noires, les trains en route, les usines, le ciel de fumées industrielles :

— Un fameux pays... Et un pays qui n'a pas eu de Waterloo ni de Sedan.

— Ni d'Austerlitz, ni de Friedland, ni de Moscou.

— Il les aura. Attendez cinq ans. Notre Roosevelt aura mis sa marine en mesure de couler la flotte allemande, comme nous avons coulé la flotte espagnole à Santiago ! Notre Dewey pourra débarquer trois cent mille de nos garçons à Hambourg... Et alors *nous vous* prendrons *votre* revanche de 1870. C'est nous qui prendrons votre revanche, parce que nous aimons les peuples artistes... Je l'ai dit à Kiel... Je l'ai dit à l'empereur Guillaume — il me plaît, cet homme-là, il me plaît — lorsqu'il est venu boire votre champagne sur mon yacht. Il nout faut une Italie, une Espagne, une Belgique et une France libres pour s'y promener, l'été, en automobile avec de jolies petites actrices françaises, pour faire halte dans des cathédrales bien fraîches. L'Empereur était de mon avis. Il vous aime. S'il ne vous aimait pas !... Je sais bien où il le boirait, votre champagne. Ce ne serait pas seulement à Kiel, à Berlin ! Tout le monde vous aime. Vous êtes un drôle de petit peuple étourdi et simpliste ; un peuple de bons petits vieux artistes au milieu de collections sans pareilles, et vous ne voulez pas voir que l'humanité ne marche plus, ne court plus, ne galope plus, ne vole plus, mais qu'elle se télégraphie. Non, vous ne voulez pas voir. Vos tableaux, vos cocottes, vos cathédrales : voilà ce qui vous intéresse. Et vous avez raison. Laissez-nous mener le monde. Ce n'est pas votre affaire... Laissez cela aux Américains et aux Allemands. Ah ! la nouvelle Allemagne, c'est colossal ! Savez-vous ? J'ai vu ça en automobile, dans la deuxième quinzaine d'août... L'Allemagne ne peut être vaincue que par l'Union !... Savez-vous qu'au point de vue industriel nous sommes obligés de surveiller Dusseldorf ? Tant ils nous copient bien, les gaillards ! Ils comprennent les affaires. Ils ne bourrent pas le bas de laine, eux ! Ils risquent ; et ils gagnent !

— Excusez-moi. C'est dans notre bas de laine que Londres puise pour escompter vos traites lors de vos crises d'automne, comme Pétersbourg y puise pour construire le Transsibérien, comme Berlin y puise pour la fondation de ses fabriques... La France, elle aussi, est *the best in the world*, en cela... C'est ce banquier-là qui vous parle. Wall Street, en nous payant l'intérêt des sommes à elle prêtées par l'entremise de Londres, a constitué ainsi une part des capitaux mis à ma disposition par la banque Vogt pour crever les trois lacs de Los Palacios. C'est avec le gain sur l'escompte de votre papier que j'ai terminé l'affaire de la Franco-Cubaine, et que j'ai mis Parajas en mesure de produire les explosifs et les aciers fins nécessaires tant au au Venezuela, canal de Panana qu'à la Guyane, à la Colombie, et même à ce Mexique sur lequel vous avez des vues. Vous savez le contrat passé récemment avec les mines de Guanajalo ?

Clamorgan soupira comme un qui se résigne à la pire corvée. Il fixa sur ses lourdes oreilles les branches en or flexible de ses lunettes. Ses doigts noueux et piquetés chassèrent les feuilles...

— Vous apportez vos pouvoirs ?... Les voilà... C'est tout ce qu'il faut pour une convention provisoire. Notre conseil de New-York a vérifié... Il vous reste à signer les trente-quatre cotes comme administrateur à pleins pouvoirs délégué par vos groupes de Cuba, de Mexico et de Paris, de Grenoble et de Foâ... Comment dites-vous ça ?... Foix, oui.

— Reste la clause en litige... L'exploitation de Los Dados ne doit jamais être arrêtée ! Il faut que cela soit inscrit même dans la convention provisoire.

— Voilà bien les Français ! Du sentiment, de la romance. On m'a conté ça : « Ne pas voir périr votre œuvre ! » Qu'est-ce que ça peut bien vous faire, puisque vous échangerez votre papier contre mes actions, contre des dollars, contre une jolie quantité de dollars ? Puisque vous ferez de l'argent, puisque vous transformerez votre *earning-powder* en capital Electric-Standard ? Puisqu'on vous enfle !...

— L'argent nous intéresse comme moyen de puissance.

— *Stop !*... Terminons... Il est onze heures trois quarts... j'ai mon lunch. « L'Electric-Standard assure l'exploitation sans arrêt, pour deux ans, à titre d'essai !... » A titre d'essai !... Après quoi nous aurons le droit de faire ce qu'il nous plaira, selon que Panama et l'Amérique Latine passeront, ou non, leurs nouveaux marchés avec Parajas.

— Pardon. Au bout de la deuxième année le contrat sera résilié si l'exploitation s'arrête contre notre consentement.

— Non... C'est la majorité de nos administrateurs qui décide de ces questions. Relisez nos statuts.

— Je les connais bien. Les administrateurs de l'Electric-Standard sont tenus d'observer les contrats divers.

Paul Adam.

(*A suivre.*)

Traduction et reproduction interdites.
Published 13th of April 1909. Privilege of copyright in the United States reserved under the act approved March 3rd 1905, by Paul Adam.

Ayuntamiento de Madrid

TÉLÉGRAMMES & CORRESPONDANCES

Les troubles de Méru

Méru. — Le préfet de l'Oise est arrivé ce matin. Il a conféré à la mairie avec le général Nicolas, commandant les troupes. La matinée a été calme dans la région.

Le préfet s'est définitivement installé à Méru. Un appartement a été aménagé pour lui à la mairie et dans le cabinet du maire un lit a été installé pour M. Géraud, chef de cabinet du préfet. Le préfet et les officiers généraux prendront à la mairie leurs repas qui leur seront apportés d'un restaurant voisin.

Sur mandats du juge d'instruction de Beauvais, quatre nouvelles arrestations ont été opérées : deux à Méru, une à Ambleville, une à Valdampierre. Le nombre des arrestations est actuellement de vingt-cinq.

Les communications téléphoniques entre Saint-Crépin et Valdampierre sont toujours interrompues. Des ouvriers vont venir réparer les fils coupés. En attendant, le service est assuré par des estafettes militaires.

Sur la demande du préfet, le 8e bataillon de chasseurs à pied est venu par chemin de fer d'Amiens. Il sera réparti entre les communes de Saint-Crépin, Lormaison et Méru.

Les mesures d'ordre sont prises en prévision des incidents qui pourraient se produire demain lors de la reprise du travail, les patrons, tout en se conformant aux tarifs imposés, ayant manifesté l'intention de réduire les heures de travail.

Congrès du syndicat des mineurs

Lens.—Réuni hier en congrès sous la présidence de M. Basly, le syndicat des mineurs du Pas-de-Calais s'est félicité de son adhésion à la C. G. T., a résolu de prendre des mesures de résistance si l'échéance au 30 juin de la convention d'Arras décidait les Compagnies à baisser leurs salaires et de faire grève le 1er mai en réclamant les huit heures de travail.

Crime passionnel

La Réole. — Un domestique de ferme, René Labrousse, âgé de seize ans, au service de Mme veuve Deyres, à Saint-Martin-de-Sescas, a étranglé la fille de sa patronne, Germaine Deyres, âgée de vingt ans, dont il était amoureux et qui repoussait ses avances.

Incendies

Corbeil. — En faisant leur cuisine dans la forêt de Sénart, des excursionnistes ont mis le feu au milieu de la coupe n° 15. La faisanderie de M. Legru est complètement détruite.

Issoire. — Un violent incendie a éclaté cette nuit à Giat : six maisons sont déjà brûlées. L'incendie continue.

Mort d'une centenaire

Toulon. — Mme veuve Marguerite Chabert-Guérin est morte hier à Toulon, encore maîtresse de toutes ses facultés. Elle était entrée le 1er janvier dans sa cent unième année.

Argus.

LES LIVRES NOUVEAUX

Notre armée à l'œuvre

AUX GRANDES MANŒUVRES DE 1908

Du beau livre que vient de publier M. Pierre Baudin nous détachons ces pages éloquentes qui servent d'avant-propos.

On rapporte des grandes manœuvres des images colorées et précises. Leur spectacle se déroule sans confusion dans le souvenir. Une vibration intime en émane, qui met en jeu aussi bien le cœur que la raison.

Cette immense pulsation de la patrie, qui imprime à 100,000 hommes un seul rythme d'action et de sacrifice, provoque à la fois une émotion et une volonté.

On s'émeut de la grandeur de l'idée qui assemble une telle somme de jeunesse, de talents, de résolutions et de destinées.

On veut que cette force gigantesque produise réellement l'effort suprême en vue duquel elle fut créée.

Il est donc tout à fait impossible de la regarder comme une figuration d'un drame, dont le protagoniste unique est le chef.

Celui-ci, serait-il le surhomme, le héros, le génie de la guerre incarné dans un homme, n'a pas en lui seul toute l'âme de l'armée.

Il attire tous les regards, mais il ne suffit pas à animer toute cette matière vivante.

Il y a aussi ce petit fantassin qui trime sous le sac ; qui rampe sur le sol, creuse son trou comme la bête pour se dissimuler ; qui bondit sous la mitraille ; qui s'agrippe à la motte de terre, se défile sous les feuilles, serpente, glisse, affronte, se redresse, se rue à l'arme blanche ; qui est l'humanité pullulante et tenace.

Il y a aussi les autres, ceux des autres armes, qui travaillent autour de l'infanterie, la protègent, lui ouvrent la route ou activent son œuvre.

Dans cet atelier de la guerre, le moindre ouvrier a son âme aussi. Il l'emploie comme le chef, à sa place, à son degré. Il n'en fait nulle épargne. Il se donne.

Nul ne songe à négliger cette collaboration du moindre avec le plus grand. Bien au contraire, le succès dépend de l'accomplissement intelligent et complet de l'ensemble des tâches.

Je me refuse donc à voir dans les grandes manœuvres un exercice réservé au commandement. Sans doute une première pensée sera pour les généraux qui ont préludé à ces épreuves publiques par une longue carrière. Ce sont eux qui auraient l'honneur et l'énorme fardeau de conduire la nation au feu. Quelle est donc l'ampleur de leur esprit? A quel degré de science technique sont-ils parvenus? Quelle pratique ont-ils de la vie, des mobiles élémentaires de l'humanité?

Le maniement des masses, l'observation de l'adversaire, le jeu de la ruse et de la riposte, autant de facteurs importants qui composent leur jeu. On se passionne à le suivre.

Mais ils n'offrent pas seulement cet intérêt individuel. Leur personnalité n'est pas séparée de leur génération. Ils sont là en représentation d'une élite qui a servi à leur sélection. Une poussière d'étoiles a engendré leur constellation.

Leur valeur est révélatrice de l'infériorité ou de la supériorité d'une série indéfinie de choix. S'ils répondent à ce qu'on attend d'eux, c'est que le groupe où ils ont grandi a lui-même une réelle supériorité. S'ils défaillent, c'est que ce groupe lui-même ne se classe pas parmi les meilleurs, ou bien que son évolution a été troublée par des luttes d'intérêts, des idés étrangères à l'armée, ou par des intrigues, ou par la médiocrité de ses juges.

En tout cas, il y a une leçon étendue et prolongée dans cette épreuve.

L'attention peut-elle s'arrêter là? Non. Les grandes manœuvres ne sont pas la guerre ; mais, comme la guerre, elles rapprochent toutes les armes, tous les groupes, tous les services. Quelle meilleure occasion pourrait-on faire naître de les observer dans leurs rapports, dans leur liaison, dans leur spécialité!

C'est pourquoi je ne me suis pas borné à analyser les opérations des deux armées en présence dans les manœuvres du Centre. J'ai rédigé aussi quelques notations utiles sur les troupes.

Je me suis attaché à ce travail pour plusieurs raisons. La première est que, dans l'armée, j'aime à surprendre la synthèse nationale. Elle s'offre là dans un raccourci schématique et dans une sincérité absolue. Pour certaines personnes, l'armée est un ensemble de conventions et de disciplines, c'est l'uniformité morale sous l'uniforme. Quelle erreur! Sans doute, l'armée des garnisons rebute l'analyse par son automatisme monotone et ses consignes claustrales. Mais l'armée en campagne, c'est une autre affaire. Elle est la race elle-même offrant sa nature tout à nu. Alors, il n'y a pas de milieu plus favorable à la pénétration du psychologue. Toute l'histoire, toute l'existence publique et privée du pays s'étalent et s'expliquent en abrégé. Ces troupes qui, à chaque heure du jour, en pleine marche ou au repos, chantent, blaguent ; qui enlèvent les étapes les plus longues du même pas, sans déchet ni traînard, les reconnaissez-vous, messieurs les officiers étrangers?

— Oui, pensent le Russe, le Prussien, le Saxon, l'Autrichien. Elles sont venues chez nous. C'étaient bien les mêmes diables.

— Oui, murmure l'Italien, nous avons remporté quelques victoires ensemble.

— Tu parles, souligne un bleu de Paris.

— All right! dit l'Américain, c'est bien toujours le soldat de Napoléon. Il n'y en a pas de meilleur au monde.

— Après le nôtre, voudrait observer le Japonais,

— Il rit facilement, écrit le petit Chinois sur son calepin de route.

Nous, nous n'avons pas seulement reconnu nos qualités traditionnelles, nous avons aussi aperçu nos défauts.

Surtout le plus gros de tous : notre défaut d'éducation expérimentale. Du plus haut chef jusqu'aux caporaux, il nous manque d'avoir reçu la formation pratique. Cela se voit tout de suite et partout. Nos généraux n'ont pas assez commandé aux manœuvres. Voyez du reste le cas qu'ils font de l'éducation de leurs premiers lieutenants. Le général d'armée ne parle pas plus aux commandants de ses deux corps que s'ils n'existaient pas. C'est apparemment ainsi qu'il fut traité quand il occupait cet emploi. Il n'a pas profité de son passage dans les commandements. Il ignore la hiérarchie moderne, qui est proprement la hiérarchie des responsabilités dans le travail. Il n'a donc pas la pratique du maniement des masses.

Autre grief. Parmi les devoirs d'un chef, en est-il un seul qui atteigne à la noblesse de celui-ci : *former d'autres chefs*, c'est-à-dire forger et souder sans cesse des anneaux de la chaîne ininterrompue qui relie l'armée d'aujourd'hui à l'armée de demain, sauvegarder l'héritage des facultés et des vertus professionnelles?

Mais non, on est Français, on veut briller, on veut se hausser par tous les moyens.

Même faute, moins personnelle, mais aussi grave : ces troupes n'ont pas travaillé la manœuvre. Elles ont été pondues dans les cours de caserne. Elles se serrent comme des poussins. Les vastes champs les étonnent et les inquiètent. Je dis cela des gradés comme des soldats.

Elles tirent. Comment tirent-elles? Leurs cibles habituelles étaient à 200 mètres au plus — cibles de scolaires. Les artilleurs! Voilà des capitaines qui viennent pour la première fois aux manœuvres. On les a laissés auparavant dans les garnisons, les services pyrotechniques ou les manufactures. Ils savent régler le tir. La plupart possèdent admirablement le maniement du canon de 75, mais ils ignorent la tactique.

Et ainsi de bien d'autres. On a des titres. On est bachelier, licencié ou agrégé, on sort des grandes écoles. On sait tout, sauf son métier. Le métier! c'est-à-dire l'éducation professionnelle, la connaissance expérimentale de l'ensemble de son art! on a bien le temps de l'acquérir. Dans tout autre pays, c'est le principal ; en France, c'est le superflu. On ne sait pas, mais on improvise.

Eh bien! cette faute de race, je l'ai déjà dénoncée bien des fois; je la dénonce ici comme un crime. Et c'est le crime de tous. Si nous n'avons pas de corps d'instruction, si l'artillerie n'est pas complètement exercée, si l'infanterie n'a pas l'habitude des tirs à longue distance, si les beaux principes du règlement de la manœuvre sont piétinés, nous devons nous en prendre à nous tous, parlement, gouvernants, électeurs et élus qui fermons les yeux sur nos plus clairs devoirs.

Certaines personnes — dont quelques-unes haut placées — s'indignent que j'ose ainsi éclabousser leurs beaux arrangements d'optimisme.

Elles prononcent des phrases superbes : « Nous sommes forts. Nous sommes sûrs de nous. Notre armée est bien commandée, bien instruite, bien armée, etc., etc. »

Et, au fond de leur pensée, elles formulent ce compromis avec la vérité : « Nous espérons que l'armée allemande n'est pas conduite par des chefs plus habiles, qu'elle a les mêmes défauts, etc., etc... »

Qu'en savent-elles? Rien. Certes, l'armée allemande a ses faiblesses, mais elle ne les entretient pas. Elle s'applique à les corriger et, en tout cas, elle ne se fie en rien à l'improvisation. Elle ne s'arrête pas de s'entraîner, de parfaire son outillage et son éducation.

Enfin, on paraît offusqué de la publicité de ma critique.

Si elle est fondée, préférerait-on la lire dans la traduction de quelque rapport du grand état-major allemand?

Notre fierté s'accommoderait-elle de la vérité au retour de Berlin?

La vérité, je l'ai recherchée avec une ombrageuse défiance, et je ne l'ai exprimée qu'avec ménagement. Nombre d'officiers, que je ne connais pas, que je n'ai jamais vus, qui n'ont pas pensé à m'approcher, ont reconnu ma modération. Ces témoignages approbatifs et désintéressés me suffisent, émanant d'hommes qui, comme moi, aiment l'armée non pour elle-même, mais pour le patrimoine, sol, sentiments, idées et fortune, dont elle est la sauvegarde.

Pierre Baudin.

LES THÉATRES

Théâtre de Monte-Carlo : *la Foi*, pièce en cinq actes de M. Brieux, musique de M. Camille Saint-Saëns.

Après une fort brillante campagne d'opéra, M. Raoul Gunsbourg a voulu clore la série des spectacles dont il a la charge, par une représentation qui participât à la fois du domaine musical et de la littérature. Cette représentation, il en a trouvé les éléments dans une œuvre, inédite encore, de M. Brieux, pour laquelle M. Camille Saint-Saëns a écrit une importante partition et dont nous ferons l'analyse avant d'indiquer les réserves que la pièce commande.

L'action de *la Foi* se déroule dans la Haute-Egypte, pendant le Moyen-Empire.

Au premier acte, nous sommes dans la première cour du palais de Rhéou, riche et noble maître d'immenses domaines et de nombreux serviteurs et esclaves. Au lever du rideau, un groupe de jeunes filles de la maison de Rhéou joue, danse et babille... C'est le jour où sera désignée la vierge vouée au Nil; sa mort sacrée obtiendra des dieux l'inondation annuelle qui fait la fécondité et la richesse de l'Egypte. Celle qu'élira le grand-prêtre d'Ammon pourra refuser l'immense honneur qu'on lui propose : mais elle sera l'objet du mépris de tous et devra quitter le pays. Aucune des vierges présentes ne songe un instant à refuser une mort glorieuse; une seule, la petite Yaouma, semble hésiter. Elle attend, à cette heure précisément où le sort la choisira peut-être, son fiancé Satni, fils du potier Pakh, jeune lévite élevé au temple d'Ammon; parti depuis deux ans pour achever son éducation aux pays du Nord, il va revenir, prononcera ses vœux, sera prêtre d'Ammon et épousera Yaouma. L'intendant vient, de la part de Miéris, l'épouse de Rhéou, donner l'ordre aux jeunes filles de rentrer dans le palais, tandis que le potier Pakh réparera la statue de la déesse Thouéris, dont une corne a été brisée. Le potier, qui redoute la mort, n'ose porter la main sur la statue : la menace le contraint seule à obéir en tremblant, aidé par l'esclave Sokiti. Un nain idiot, Bitiou, qui les regarde faire, est épouvanté de leur besogne sacrilège. Tous trois se retirent avec des rires de joie, surpris et ravis de demeurer encore vivants après avoir osé toucher à l'image de la déesse.

Miéris vient avec Yaouma offrir des fleurs à la statuette d'Isis. Miéris est aveugle. Elle ne vit que dans l'espoir du miracle qui lui donnera « la révélation lumineuse des choses ».

Mais voici Rhéou qui rentre au Palais : il est allé saluer le Pharaon nouveau; celui-ci ne lui pardonne pas d'être le fils du grand-prêtre, confident du Pharaon défunt, qui songeait à remplacer les dieux consacrés de l'Egypte par un dieu unique. Il pense à se révolter contre le despote, et à entraîner à sa suite les hommes de ses domaines. Miéris l'implore d'être prudent.

Satni, fils de Pakh et fiancé d'Yaouma est de retour : pour parvenir jusqu'au palais de Rhéou, pour approcher celle qu'il aime, il a accompli un sacrilège, le plus horrible de tous. Il a osé, gravissant le sentier qui vient du Nil, franchir deux scarabées morts, sans être allé au préalable se purifier dans le temple. A peine arrivé, il commet un nouveau crime : il reste debout, la tête haute, pendant la prière à Isis.

Un cri s'élève : « Yaouma! » C'est la fiancée de Satni qui vient d'être désignée pour le sacrifice. Satni s'efforce de l'arracher à la mort. La jeune fille, soudain transformée par une joie mystique, préfère la mort à l'amour.

— Yaouma, dit Satni, tu te sacrifies à des mensonges!

— A la vérité des dieux... Redoute leur colère!

— Je ne la redoute pas... Ils sont impuissants!...

La foule vient acclamer Yaouma que Satni veut détourner de sa mission sacrée : et Rhéou, qui voit dans ce jeune homme, qu'abandonne la Foi, un puissant auxiliaire contre le Pharaon, ordonne qu'on le laisse parler au peuple qu'il prétend arracher au culte des idoles.

Au second acte, dans le même décor, deux mois après l'arrivée de Satni, nous apprenons que, dans ce délai, bien des événements se sont accomplis. La foule croit en Satni. Tous le vénèrent à l'égal d'un dieu. Les soldats, venus la veille pour s'emparer d'Yaouma, ont été dispersés par un orage épouvantable. Rhéou, Miéris, Yaouma, le peuple, tous, sont convaincus que Satni a commandé aux éléments. Et Rhéou, qui ne songe qu'à détrôner le Pharaon, répand lui-même la nouvelle que Satni est l'envoyé des dieux nouveaux.

C'est en vain que Satni s'épuise à le persuader du contraire. Mieris, qui ne croit plus en Isis, le supplie de lui rendre la vue : il lui répond qu'il n'est pas magicien; les miséreux réclament de sa puissance un miracle : il leur crie qu'il n'est pas sorcier, qu'il n'y a pas de miracles. Efforts inutiles : tous exigent de lui le prodige qui les sauvera. Harcelé, à bout de forces et impatient de révéler ce que sa conscience lui impose de dire, il se décide enfin à proclamer à tous ce qu'il croit être la vérité, — l'inexistence des dieux.

Et, devant tous, devant Rhéou réduit à l'impuissance, devant Miéris épouvantée de ne plus croire et de ne plus espérer, devant Yaouma désespérée, Satni outrage et renverse la statue d'Ammon. La foule, encouragée par l'impunité (car le dieu n'a pas foudroyé le téméraire), se rue sur les statues des dieux, les renverse, les brise et piétine leurs débris. Seule, Yaouma garde sa foi, parce qu'elle est significative de plus de beauté, et quand Satni lui dit : « Regarde-moi! les dieux sont morts. Je suis vivant : me crois-tu? » elle éclate en sanglots.

Au troisième acte, Satni est seul devant la masure de son père, le potier Pakh. L'intendant de Rhéou vient lui annoncer que la destruction des idoles a été suivie de désordres et de crimes. Rhéou avait ordonné qu'on ouvrît ses greniers et qu'on en distribuât tout le blé à ses serviteurs. Mais Rhéou est un bon maître. La foule a préféré courir chez le maître voisin, dont on a renversé les idoles et dont on a mis le domaine au pillage. Le maître et son intendant ont été assassinés. La meute, en qui Satni a tué la foi en une vie réparatrice, veut jouir de la vie présente. C'est l'anarchie que les soldats lybiens vont réprimer cruellement. Parmi les victimes de l'émeute, une des premières, c'est Pakh, lui même, le pauvre potier, que les insurgés ont blessé mortellement.

Miéris et Yaouma se lamentent de tous ces deuils. Miéris, sa foi perdue, a perdu l'espoir d'être guérie. Elle veut aller se jeter dans le Nil. Mais Yaouma la console : Yaouma croit toujours. Elle va se rendre au Temple, pour y être sacrifiée. Isis, dit-elle, lui est apparue, lui donnant l'ordre de sauver l'Egypte. L'extase mystique d'Yaouma rend l'énergie à Miéris dont l'âme est maintenant comme une maison après l'incendie.

— Si mon dieu est faux, crie-t-elle, je croirai si fort en lui que je le rendrai vrai!... Des dieux! des dieux! il nous faut des dieux!

Les deux femmes s'éplorent et prient, dans une exaltation magnifique,

Le quatrième et le cinquième acte se passent dans le temple.

Le grand-prêtre et le Pharaon ont un entretien véhément : le Pharaon exige qu'on lui livre Satni, pour le tuer. C'est le jour des Prodiges : tout à l'heure, la foule des infirmes sera admise dans le sanctuaire devant la statue d'Isis. Il faut qu'Isis courbe sa tête devant le peuple : et, ce miracle accompli, le Pharaon pourra exiger de nouveaux impôts et une armée pour la guerre qu'il prépare contre l'Ethiopie, guerre indispensable, car il lui faut de l'or et des femmes. Il n'aura tout cela que si le miracle s'accomplit. Or Satni a dit que le miracle ne s'accomplirait pas.

Le grand-prêtre affirme que le miracle s'accomplira : la tête de la déesse obéit à un levier que tout à l'heure un prêtre manœuvrera. Mais il refuse de livrer Satni, qui est son prisonnier, et dont il veut faire un prêtre, pour anéantir son œuvre destructrice et rallumer la foi éteinte. Cette scène, qui met aux prises, farouchement, le Pharaon et le grand-prêtre, le maître temporel et le chef des âmes, est d'une vigueur superbe. Celle qui suit, l'entrevue du grand prêtre et de Satni, n'est pas moins belle. La pensée de l'auteur s'y formule nettement,

— Nous donnons au peuple, dit le grand prêtre, les dieux qu'il peut comprendre. Le nôtre est différent : « il est celui qui existe par essence, le seul qui vive en substance, le seul générateur qui ne soit pas engendré, le père du père, la mère des mères, l'unique! » Nous lui demandons pardon de l'abaisser jusqu'au miracle. Mais il est des croyances dont les simples seuls ont besoin.

Et c'est Satni que le grand prêtre charge d'accomplir lui-même le miracle, en pesant sur le levier. Il l'introduit dans la cachette secrète. Satni refuse de mentir. Mais, quand la foule lamentable des paralytiques, des aveugles, de tous les infirmes, est là, devant l'autel, quand cette foule clame sa misère, et implore la pitié divine, il abaisse le levier, en murmurant :

— Oh! les pauvres gens!

Et la vue du miracle fait jaillir des poitrines une immense acclamation.

Le cinquième acte est un épilogue rapide, conclusion de pensée autant que dénouement de drame :

Des soldats amènent devant le grand prêtre un flot de révoltés. Les statues des dieux ont été redressées. La foule se repent et crie grâce. Cette grâce sera accordée si l'on paye un surcroît d'impôts, si l'on consent à livrer chaque année dix jeunes filles pour être consacrées, si les jeunes hommes vont immédiatement rejoindre l'armée, dont le départ est proche. C'est le fardeau, plus lourd que jamais, l'asservissement plus rigoureux. Le peuple accepte. Alors Satni s'élance devant la foule et veut la haranguer : c'est lui qui a fait le miracle; mais c'est en vain qu'il essaye de reconquérir le peuple, qui l'invective après avoir voulu l'adorer.

Yaouma, sur un trône de triomphe, va radieuse vers la mort; elle n'abaisse même pas ses regards extasiés vers son fiancé que tous accablent de coups... Le nain Bitiou rampe dans la foule, s'approche de Satni et le tue; l'incrédule meurt en pardonnant. Et l'aveugle Miéris, épouvantée, refuse de prier « les dieux au nom de qui l'on tue ».

J'ai cru devoir, pour ne trahir en rien ni atténuer d'aucune façon la pensée de M. Brieux, raconter par le détail ce drame, qui soulèvera sans nul doute de vives discussions.

M. Brieux a mis évidemment beaucoup d'habileté à développer, non seulement les arguments de sa thèse, mais aussi ceux qui pourraient lui être opposés.

Mais si grande que soit cette habileté, si pondérées que soient ses expressions, la thèse n'en demeure pas moins très audacieuse et peut-être un peu plus. L'audace, lorsqu'il s'agit de l'expression d'un *art* est une manifestation admirable de l'être humain; mais lorsque cet art ne sert que d'enveloppe, de prétexte à l'exposition d'une théorie philosophique, il perd d'abord de sa saveur et de sa spontanéité, et risque ensuite de rendre plus désobligeante la théorie qui en est la véritable raison.

Le théâtre est une tribune, ou une chaire, dont on ne saurait user avec trop de prudence. Il présente sous la forme la plus attrayante ce que le livre offre sous un aspect pédant. L'acteur transfigure la pensée, lui communique une éloquence, une chaleur à laquelle le public résiste rarement. Et s'il est un problème qui exige des ménagements, qui réclame une délicatesse que le théâtre ne saurait avoir, c'est bien celui qu'a abordé M. Brieux dans *la Foi*.

Qu'il n'ait point choqué d'auditeur, malgré l'énorme succès remporté par la pièce, voilà qui n'est pas sûr.

Aucun dogme n'y est précisément attaqué, il est vrai, sauf celui des religions périmées; mais le principe même de l'œuvre, la discussion et, il faut le dire, la négation de la divinité n'est point sans danger. M. Brieux l'a lui-même senti lorsqu'il a fait apparaître sous les yeux de son héros la foule misérable, la foule douloureuse, la foule « ivre d'un Dieu ». Son œuvre, si émue qu'elle soit, n'en est pas moins une œuvre, respectable, sans doute, mais dont on a peur.

Une importante musique de scène de M. Camille Saint-Saëns s'ajoute à ce drame. Elle en est le charme, la poésie, et souvent la force expressive. Vous savez avec quel art l'auteur de *Samson* sait accomplir cette tâche, ingrate entre toutes pour le compositeur, que constitue la musique de scène. Celle qu'il a écrite pour *la Foi* est une des plus heureusement inventées, une des plus parfaitement réussies. Les motifs ont une fermeté de dessin remarquable; leur agencement, leur disposition révèlent une fois de plus la maîtrise de M. Saint-Saëns, et l'orchestre a cette saveur, cette recherche de timbres qui lui appartiennent en propre.

Mlle Vera Sergine, dans le rôle de l'aveugle Miéris, s'est révélée une tragédienne magnifique. Elle a des accents de ferveur, de désespoir, qui sont d'une puissance et d'une beauté admirables. Dans le rôle délicieux d'Yaouma, Mlle Lifraud fut adorablement ingénue; elle a réalisé avec une délicatesse exquise ce personnage très poétique.

M. Jean Worms assumait le rôle écrasant de Satni : il l'a vaillamment supporté, communiquant au personnage grandiloquent de l'apôtre une force, une autorité très impressionnantes. M. Krauss, dans le rôle de Rhéou, fut très noble d'attitudes. M. Ravet a composé le rôle du grand prêtre avec majesté et onction. Il faut citer encore l'excellent artiste de l'Opéra, M. Chalmin, dont on ne soupçonnait pas le fin talent de comédien, et qui joua à merveille le rôle du potier Pakh; M. Philippe Garnier, Pharaon despotique et rageur; M. Maurice Lamy, très impressionnant dans la silhouette tragiquement bouffonne de Bitiou-le-Nain.

Les mouvements de masses ont été réglés par M. Raoul Gunsbourg avec un art merveilleux. La scène du temple, au quatrième acte, avec sa foule d'estropiés criant au miracle, est d'un réalisme et d'un effet saisissants.

M. Visconti a brossé pour la *Foi* trois décors de toute beauté, ingénieusement composés, d'un coloris superbe.

L'exécution orchestrale, sous la direction de M. Léon Jehin, fut expressive, nuancée et précise.

Robert Brussel.

COURRIER DES THÉATRES

Ce soir :

Au théâtre des Arts, à 8 h. 1/2, répétition générale de : *les Possédés*, trois actes de M. H.-R. Lenormand; *Demain*, un acte de M. P.-H. Raymond-Duval, d'après la nouvelle de Joseph Conrad.

Vu la longueur du spectacle, on commencera très exactement à 8 h. 30.

— **A la Comédie-Française**, à 8 h. 1/2, *la Fille de Roland* (MM. Silvain, Albert Lambert, Paul Mounet, Leitner, etc., etc., Mme Louise Silvain).

— **A l'Opéra-Comique**, à 8 h. 3/4, *la Tosca* (Mlle Chenal, MM. Salignac et Jean Périer).

— **A l'Odéon**, à 9 heures, *Beethoven* (MM. Desjardins, Bernard, Desfontaines, Vargas, Joubé, Mmes Barjac, Albane, de Pouzols, Luce Colas, Barsange).

Orchestre Colonne.

— **Aux Variétés**, à 9 heures précises, 279e représentation du *Roi* (MM. Brasseur, Guy, Max Dearly, Prince, Numès, Moricey, Simon, Petit, etc., Mmes Marcelle Lender, Amélie Diéterle, etc., et Mlle Lantelme dans le rôle de Marthe Bourdier). — A 11 heures, au 3e acte, la Réception officielle.

On commencera, à 8 h. 1/4, par *Un mari trop malin* (Mlles Chapelas, Harnold, MM. Rocher, Dupuis, Reusy).

— **Au Théâtre lyrique municipal** (Gaîté), à 8 heures, *la Vivandière* (Mmes Henriette Focké, Castel, MM. Devriès, Féraud de Saint-Pol, Bouteloup, Alberti, Larbaudière, Chacon, Derais); *Maguelone* (Mme Lafargue, MM. Boulogne, Louis Cèbe, Alberti).

— **A la Renaissance**, à 8 h. 3/4, *le Scandale* (MM. Lucien Guitry, André Dubosc, Pierre Magnier, Mmes Berthe Bady, Marie Samary, Jeanne Desclos).

— **Au théâtre Réjane**, à 8 h. 3/4, *l'Impératrice* (Mme Réjane, MM. de Max, Signoret, Duquesne).

— **Au théâtre Michel**, relâche pour les dernières répétitions d'ensemble du nouveau spectacle.

— **Aux Capucines**, 9 heures, pour les représentations de Mlle Marguerite Deval : *Afgar ou les loisirs andalous* (Mmes Marguerite Deval, Marise Fairy, Drette Sarthys, Debionne, MM. Berthez, Max Capoul, Darnley); *Changement de main* (Mmes Marie Marcilly, Anie Perrey, M. Prad); *Petite tache* (Mlle Mérindol, MM. Orsy, Jalabert).

— **Au théâtre du Grand-Guignol**, à 9 heures, *le Bigame, Gudule, Mme Agathe, Justice est faite, Un Concert chez les fous.*

— **A la Comédie-Royale**, à 9 heures, *les Meubles amis, Aristide* (Mlles Paule Andral, M. Belières); *Peau d'chien* (Mlle Franville, MM. Guyon fils, Victor Henry); *Noces blanches* (Mlle Meg Villars, le mime Jacquinet).

Le théâtre des Arts donne, ce soir, la répétition générale d'un spectacle dont le gros morceau sera une fort curieuse pièce de M. H.-R. Lenormand : *les Possédés*. Quoique fort jeune encore, l'auteur s'est déjà signalé à l'attention des lettrés et du monde des théâtres par une série d'œuvres intéressantes : *les Paysages d'âme*, poème en prose; *le Jardin sur la glace*, roman; au théâtre : *la Folie blanche, le Réveil de l'Instinct, le Cachet rouge, l'Automate*, etc., etc.

De M. H.-R. Lenormand, nous avons reçu la lettre suivante :

Cher monsieur Basset,

J'ai le plaisir de vous adresser les quelques renseignements que vous avez bien voulu me demander pour les lecteurs du *Figaro* au sujet de ma nouvelle pièce, *les Possédés*. Les possédés, ce sont les intellectuels de génie pour qui l'accomplissement de leur œuvre est le seul but dans la vie. Qu'ils soient des physiciens occupés à rechercher les lois de l'évolution de la matière ou des musiciens promoteurs de nouvelles formes d'art, les possédés sont les damnés de l'instinct créateur. Victimes de l'inapaisable passion de créer qui oblitère en eux tout sentiment humain, ils ne reculent devant rien pour assouvir leur rêve et si les lois sociales viennent à l'encontre, ils n'hésitent pas à tout briser, à devenir des criminels. Tel est le thème sur lequel j'ai bâti mes trois actes. J'écris le thème et non la thèse, car ma pièce se refuse nettement à défendre ou à combattre les théories et les actes de ses personnages. Elle n'est pas plus une apologie des droits du génie qu'une satire du monstrueux égoïsme des créateurs : elle ne veut que porter à la scène quelques *surhommes* de la pensée novatrice. Je me suis efforcé d'y concilier les exigences du métier dramatique avec celles d'un sujet austère : Je saurai demain jusqu'à quel point j'ai réussi. Ce que je sais dès aujourd'hui, c'est que tous, au théâtre des Arts, se sont courageusement dépensés pour faire vivre mon œuvre. Séverin-Mars et Durec (qui a mis la pièce en scène) s'y retrouveront les parfaits artistes que l'on sait : Marie Kalff, la belle créatrice des *Ames ennemies* et de mon *Réveil de l'Instinct* y sera dramatique à souhait, Dayle, Magnat, Jeanne Clado : tous enfin réalisent le plus strictement les personnages qu'ils incarnent.

Croyez, je vous prie, cher Monsieur Basset, etc.

H.-R. LENORMAND.

Cochon d'enfant, la très amusante pièce de MM. André de Lorde, Claude Rolland et Raphaele, atteindra ce soir, avec *Wagon d'amour* (un autre acte non moins amusant de M. Claude Rolland), sa 50e représentation au théâtre Cluny.

Demain :

C'est décidément demain soir mercredi qu'aura lieu au théâtre Michel la répétition générale du nouveau spectacle : *Le Petit abbé*, pour les représentations de Mme Céline Chaumont et *Monsieur de Saint-Christophe, professeur de chinois*, pièce en deux actes de M. Henry de Rotschild; *la Paix des ménages*, de MM. Adrien Vély et Léon Miral; *la Cloison*, de M. Claude Jevel et *la Romanichelle*, pour la continuation des représentations de Mlle Trouhanowa.

Heureusement inspiré à son habitude, M. Michel Mortier vient d'engager Mlle Lutzi pour créer un des principaux rôles de *Monsieur de Saint-Christophe, professeur de chinois*. La charmante artiste qu'on applaudissait naguère à l'Odéon dans sa brillante création de Pierre Navaille, des *Grands*, comme on l'avait applaudie dans *la Savelli*, dans *Qui perd gagne, Jeanne qui rit*, etc., etc., retrouvera dans la pièce de M. Henri de Rotschild, qu'on dit tout à fait remarquable, le gros succès qui marque décidément chacune de ses créations.

Hier, pendant la répétition, à l'orchestre, de : *le Petit Abbé*, les musiciens de l'orchestre se sont levés après les couplets chantés par Mme Céline Chaumont et ont fait à l'éminente artiste une véritable ovation.

***

D'autre part, M. Max Maurey nous prie d'annoncer que la répétition générale du nouveau spectacle du Grand-Guignol aura lieu également demain mercredi. Alors?

Hier :

Mme Louise Silvain jouait, hier, en matinée, Pauline, dans *Polyeucte*, à la Comédie-Française, à la place de Mme S. Weber que son état de santé retenait encore à la chambre. La belle interprète d'*Electra* a nuancé le rôle complexe de Pauline avec infiniment d'art, et on l'a chaleureusement applaudie, aux côtés de M. Mounet-Sully, magnifique dans le personnage de Polyeucte, M. Silvain, parfait dans Félix, Albert Lambert, un Sévère, admirable de dignité et de grâce mélancolique. M. Delaunay donnait au rôle de Néarque un relief et une allure superbes. Belle représentation qui a valu d'interminables applaudissements à tous les interprètes autour de M. Mounet-Sully, longuement acclamé.

M. Mounet-Sully jouera *Ruy Blas*, jeudi, en matinée, avec MM. Paul Mounet, Louis Delaunay, Henry Meyer, Siblot, Mme Lara, Thérèse Kolb, Fayolle et Giriat dans les principaux rôles.

Mme Marguerite Carré chantait, hier soir, *Manon* à l'Opéra-Comique. L'éminente cantatrice a été acclamée en même temps que M. Edmond Clément et M. Lucien Fugère qui faisait sa rentrée.

La recette atteignait 9,600 francs.

Au jour le jour :

Sanga, la belle œuvre de M. Isidore de Lara reparaîtra dès vendredi sur l'affiche de l'Opéra-Comique avec ses créateurs, M. Lucien Fugère, Mlle Chenal, M. Léon Beyle et Mlle Nelly Martyl.

La matinée que les Trente Ans de Théâtre donneront samedi prochain (*l'Arlésienne*, avec l'orchestre et les chœurs dirigés par M. Colonne et la magnifique distribution, en tête de laquelle on trouve les noms de Mmes Jane Hading, admirable Rose Mamai, Judic, exquise Renaude; Marthe Régnier, adorable Vivette; Sylvie, ravissant Innocent; Paul Mounet, incomparable Balthazar, de MM. Ravet, Cornaglia, Guyon, Darras, Rollan) amène tant de demandes, qu'indépendamment du Trocadéro, on ouvre aujourd'hui des bureaux supplémentaires chez les éditeurs Durand, Grus et à l'Orphée, boulevard Saint-Germain.

Mme Judic arrivera la veille, le vendredi,

LA ROSE FRANCE PARFUM DE LA FLEUR HOUBIGANT, 19, Fbg St-Honoré

PÂTE DENTIFRICE GLYCÉRINE GELLÉ FRÈRES

LE PARFUM DE LA DAME EN NOIR EST DE LENTHÉRIC

CŒUR DE JEANNETTE PARFUM NOUVEAU Houbigant, 19, Fbg St-Honoré

SAVON BELFLOR L.T. PIVER PARIS

DENTIFRICES DE BOTOT Eau — Poudre — Pâte EXIG. LA SIGNAT. BOTOT

"L'EMAILLINE", un volume description des nouveaux dentiers laissant le palais entièrement libre, la plus belle découverte de l'art dentaire. Succès consacré

CRÈME SIMON Sans rivale pour les soins de la peau.

La Chateline La plus légère des Eaux de Table et de Régime du monde, autorisée par l'ÉTAT sur Avis de l'Académie de Médecine (1908). Elimination des Poisons du Sang. - Artério-Sclérose. Estomacs délicats. - Brochure gratuite sur demande. En Siphons-Bonbonnes de 30 litres Toutes variétés d'Eaux Minérales. 0.30 cent. le litre Cie des Eaux Economiques, 18, rue Favart, Paris. - Tél. 271 84.

VILLACABRAS EAU PURGATIVE NATURELLE LA PLUS ACTIVE

"PNEU GOODRICH" supérieur au meilleur MAISON DE GROS 2, Rue Brunel, PARIS

Ayuntamiento de Madrid

pour chanter ses Chansons au théâtre des Gobelins, qui fêtera la 200e des Trente Ans de Théâtre, en donnant *le Misanthrope* par la Comédie-Française (Mmes du Minil, Cécile Sorel, Géniat; MM. Silvain, Louis Delaunay, Henry Mayer, Joliet, Falconnier, Hamel, Ch. Esquier, Grandval); des fragments de *Carmen*, par l'Opéra-Comique et une causerie de M. Trébor.

Voilà *Mariage d'Etoile* parti pour une très belle série de représentations, au Vaudeville. Les fêtes de Pâques auront été particulièrement fructueuses, dans cet heureux théâtre, et Mme Jeanne Granier, plus en verve que jamais, est acclamée par des salles ravies de son admirable talent.

Donnons le programme du prochain « Jeudi d'Yvette », après-demain 15 avril, au Gymnase :

« Chansons de nos aïeules, de nos mères et de leurs enfants », causerie de Mme Séverine; Mme Yvette Guilbert chantera : *la Peureuse, la Ronde du Bossu, Quand la feuille était verte, le Berger audacieux, la Belle Dijonnaise, la Rue de Poitou et d'Anjou, les Houzards de la Garde, la Lisette, Je suis pocharde, Notre petite compagne, Ma tête*, etc., etc.

Dernière représentation du *Maître de forges*, ce soir à la Porte-Saint-Martin. L'émouvante pièce de M. Georges Ohnet, interrompue par le départ de Mme Jane Hading pour l'Angleterre, sera jouée, ce soir encore par la brillante artiste, MM. Dorival, Monteux, Péricaud.
Demain, mercredi, relâche; jeudi, à deux heures, matinée exceptionnelle composée de *la Fille de Pilate* et de *l'Abbé Constantin* (avec M. Jean Coquelin); jeudi soir, répétition générale de *Lauzun*, vendredi soir, première représentation.

Nous apprenons avec plaisir que *Quo vadis*, sera le premier ouvrage monté par MM. Isola frères, au début de la saison prochaine à la Gaîté. Nous avons enregistré le succès triomphal remporté à Nice par l'opéra de MM. Jean Nouguès et Henri Cain. Les Parisiens sauront gré à MM. Isola frères de leur offrir un remarquable ouvrage. Il est à souhaiter que les directeurs du Théâtre lyrique municipal de la Gaîté conservent quelques-uns des interprètes de Nice qui ont paru de premier ordre, et fassent appel notamment au talent de Mlle Lilian Grenville qui créa de façon si exquise le rôle de l'esclave éprise de Pétrone et dont les éclatants succès à Nice et à l'étranger ne se comptent plus.

En dépit des fêtes et du beau temps, l'*Assommoir* recommence à l'Ambigu une belle carrière : Recettes superbes, vifs applaudissements pour la pièce et les interprètes : Mmes Yahne, Desclauzas, Alice Barton, MM. Decori, Galipaux, Fugère, André Hall, Dean, etc., etc.

M. Abel Deval tient avec *le Greluchon*, un des plus grands succès de l'Athénée. L'action, l'intrigue, le dialogue de cette jolie comédie, son interprétation par des artistes comme Mme Daynes-Grassot, Madeleine Lély, délicieuse tour à tour de grâce, d'esprit et d'émotion, MM. André, Brûlé et André Lefaur, soulèvent des bravos interminables.

La vogue du nouveau spectacle du théâtre des Capucines ne continue pas seulement à attirer le Tout-Paris élégant, mais aussi les étrangers, toujours curieux de voir les pièces consacrées par la vogue. Parmi les innombrables visiteurs venus pour les fêtes, nombreux sont ceux qui ont tenu à applaudir *Petite tache, Changement de main*, et l'amusante opérette, *Afgar ou les loisirs andalous*, avec Mlle Marguerite Deval, la spirituelle divette, d'une si charmante fantaisie.

Le théâtre Mévisto nous a communiqué hier la note suivante :
« Par déférence pour la critique et pour ne pas se rencontrer avec le théâtre Michel, M. Mévisto remet à vendredi la répétition générale de son spectacle. La première aura lieu le samedi et la répétition intime, dite des couturières, est fixée à jeudi soir. La location est dès à présent ouverte au théâtre ou par téléphone : 143.60. »

Il y a foule, chaque soir, à la Comédie-Royale pour applaudir ce très amusant spectacle : *Peau d'chien, Aristide* et *Noces blanches*, toujours remarquablement joués par Mlles Paule Andral, Emilienne Franville, miss Meg Villars, MM. Guyon fils, Victor Henry, Bélières, Saulieu, Rablet et le mime Jacquinet.
Comme les Parisiens, les étrangers de passage dans notre ville se donnent rendez-vous à la Comédie-Royale et, comme les Parisiens, ils applaudissent les pièces et leurs interprètes.

Le *Musical News* de Londres publie une façon de tarif des cachets demandés par quelques artistes en renom pour chanter dans des réunions privées :

MM. Caruso, 15,000 francs; Alessandro Bonci, 7,500 fr.; Antonio Scotti, 4,000 fr.; Mmes Géraldine Farrar, 7,500 fr.; Olive Fremstadt, 7,500 fr.; Emmy Destinn, 6,000 fr.; Louise Homer, 4,000 francs; Marie Rappold, 3,000 francs, etc.

De Bruxelles :

La Belle de New-York, reprise à la Scala, a valu un gros succès personnel à Mlle Marthe Lenclud, la gracieuse transfuge du corps de ballet. Les journaux locaux enregistrent ce succès et couvrent d'éloges la gracieuse artiste qui, disent-ils, « justifie, dans toute l'acception du terme, la qualité de belle que lui confère le rôle de l'héroïne ». « On ne saurait, ajoute l'un d'eux, avec plus de charme, de grâce, d'ingénuité, de simplicité, incarner ce personnage fort complexe où elle a eu l'occasion d'affirmer son triple talent de chanteuse, de danseuse et de comédienne. L'exquise artiste a été couverte de fleurs et l'on a unanimement félicité M. Brouette de nous avoir révélé cette incomparable divette qui se double d'une danseuse accomplie. »
A ses côtés, Mme Jane Bernal, Dhomas, Bayetty, MM. Darnaud, Albert Brouette, Carlos Avril, Léopold, Massart, nous ont fait un plaisir extrême.

De New-York :

Un nouveau succès français : un des vaudevilles les plus applaudis du théâtre des Nouveautés, est joué ici depuis quelques semaines. C'est la *Loute*, de M. Pierre Veber, que l'on a débaptisée, et qui se nomme maintenant *The Girl from Rector's*. Ce succès, considérable, est d'autant plus digne de mention que, depuis trop d'années, les vaudevilles français étaient mis à l'index en Amérique.

Serge Basset.

SPECTACLES & CONCERTS

Aujourd'hui :

Matinées, avec les spectacles du soir, au Nouveau-Cirque (2 h. 1/2) et au Cirque Medrano (2 h. 1/2).

Ce soir :

Aux Folies-Bergère, à 8 h. 3/4 précises, *la Revue des Folies-Bergère*, 22 tableaux, 800 costumes (miss Campton et Marie Marville, le ténor Salvator Romagno, l'excentrique Chris Richards, Claudius, Pougaud, Maurel et Morton. (La Première Entente cordiale, Les Châteaux de la Loire, La Grève des P. T. T.). Le plus grand succès de la saison.

— A l'Olympia, à 8 h. 1/2, *Paris-Singeries*, revue à grand spectacle en 18 tableaux de MM. Max Dearly et Maurice Millot (le Pays des singes; Match d'un train et d'une auto; le Palais des contes et le Mariage de Cendrillon). Miss Ethel Levey, Mlles Idette Brémonval, Lucy Relly, etc., MM. Vilbert, Max-Morel, Gibard, Darcet, Resse, etc., les 18 Miniatures Boys, et... « Monsieur et Madame X... à tandem », *the event of the season*. Partie d'attractions et ballet.

— A la Scala, Lanthenay, Dickson, Ferréal, Derminy, J. Oryan, Fréjol, E. Janney, Dufleuve, *le Coup de corne*; *Fleurissez-vous!*

— Au Nouveau-Cirque, à 8 h. 1/2, attractions nouvelles; Foottit et Chocolat; à 10 h. 1/2, *Cocoriquette*, fantaisie comique et nautique.

— A la « Lune Rousse », 36, boulevard de Clichy (téléph. 587.48) (direction Bonnaud-Blès), à 9 h. 1/2 : D. Bonnaud, Numa Blès, Baltha, P. Weil, Charton, A. Stanislas, dans leurs œuvres. *L'Epopée*, de Caran d'Ache, présentée par Numa Blès, *Ici l'on tance*, revue en un acte, jouée par Lucy Pezet, G. Charton, A. Lauff, E. Deary, Numa Blès, etc.

— Salle Charras, 8 h. 1/2, *la Passion de N.-S. Jésus-Christ*, visions cinéma faites en mars 1909 sous le patronage de la « Bonne Presse ». Matinées tous les jours à 2 heures et 4 heures.

— Au « Diable au Corps », *la Reveuve joyeuse*.

On peut dire sans exagération que ce qui s'est vu, hier et avant-hier à l'Olympia, dépasse l'imagination. Si extraordinaires que soient *M. et Mme X...*, les deux petits chimpanzés auxquels les maîtres de la critique tels que MM. Jules Claretie, Adolphe Brisson, etc..., ont consacré d'importants articles, on pouvait douter qu'ils fissent vraiment ce que promettait l'affiche : *Une course à tandem!* Aussi, lorsqu'on vit M. X..., s'avancer, seul, en scène et enfourcher le tandem, et, lorsque sa compagne, également abandonnée à elle-même, s'élança sur le théâtre, suivit de l'œil, du geste la machine en mouvement et finalement bondit sur la deuxième sellette, il y eût dans la salle, un véritable cri de stupéfaction. L'exercice terminé, ce fut de l'enthousiasme! Des loges, de l'orchestre, du balcon, on criait bravo! La salle pendant une minute fut littéralement transportée et *M. et Mme X...*, les ahurissants triomphateurs de la revue *Paris-Singeries* dûrent revenir saluer par trois fois!

Les trois dernières représentations de l'amusante fantaisie à grand spectacle *Vas-y mon Prince!* à la Cigale, auront lieu ce soir, demain mercredi, et après-demain jeudi.
Le vendredi 16 sera donnée la répétition générale à bureaux ouverts de : *Amour et Piston!* fantaisie militaire en deux actes et quatre tableaux, de MM. Marcel Guillemaud et Jacques Bernou, pour la rentrée de la gracieuse Allems et les débuts du comique Albens à la Cigale.

O. E. O. E., la triomphale revue de la « Boîte à Fursy », a réalisé 7,260 francs dans les trois journées de : samedi, dimanche et lundi, c'est dire qu'on a, à peu près, dépassé d'un quart le maximum possible, et que : Lyse Berty, Edmée Favart et Yvonne Maëlec, les trois exquises interprètes, ont joué devant des salles plus que combles. Du reste, comme les bonnes nouvelles se répandent très vite dans Paris, il n'est pas une personne qui ne sache aujourd'hui que *O. E. O. E.* est une des meilleures revues de la saison.

De prodigieux exercices d'équitation et une série de vues nouvelles très intéressantes font l'admiration des spectateurs du cinématographe des Grands Magasins Dufayel. Le riche coloris des scènes représentées, leur variété, leur choix et l'imitation des bruits, les conférences, la bonne musique adaptée spécialement, les soli et chœurs donnent aux séances qui ont lieu l'après-midi de deux à six heures, un attrait tout particulier. Concert dans le Palmarium. Buffet-glacier.

COURRIER MUSICAL

Un festival permanent aura lieu cette année à Nancy, du 6 juin au 10 octobre.
Les sociétés d'harmonie, fanfares et orphéons des départements de Meurthe-et-Moselle, Meuse, Vosges, Haut-Rhin, Ardennes, Marne, Haute-Marne, Côte-d'Or, Haute-Saône, Doubs, de l'Alsace-Lorraine, du Luxembourg et de la Belgique pourront y prendre part.
Pour tous renseignements s'adresser à M. Millot, chef de musique de première classe en retraite, ou à M. Carpentier, directeur de la Chorale de l'Est, secrétaire de la commission.

Du 2 au 6 juin de cette année aura lieu à Stuttgard la 45e réunion de l'Association générale des musiciens allemands. Une réunion préparatoire a été tenue, à laquelle ont assisté MM. Max Schillings, Obrist et Mattes. Le programme des fêtes n'est pas encore arrêté. Il comprendra vraisemblablement deux représentations d'opéra, deux concerts symphoniques avec chœurs et deux séances de musique de chambre.

Alfred Delilia.

La Vie Sportive

LES COURSES

COURSES AU BOIS DE BOULOGNE

Le lundi de Pâques a été moins brillant que le dimanche, le ciel était beaucoup moins bleu, le soleil pour ainsi dire absent. Mais le sport a été le bon compensateur. Quant à l'assistance, on doit la classer au point de vue numérique parmi celles qui sont un régal pour les yeux et pour l'escarcelle de l'élevage.
Comme généralités, on peut dire que hier les trois ans ont fait « manche à » avec leurs aînés. Dans la Bourse, ils se sont très bien comportés. Trois jeunes, Jacobi, Hérouval et Melbourne, devant un quatre ans, Charmoy, dont on a peut-être abusé. Dans le prix Perplexité au contraire, le cinq ans L'Inconnu a battu très nettement Hertré, le second du prix de Fontainebleau. Que valent ces performances? Je serais tenté de considérer celle de L'Inconnu comme la plus concluante.
Dans les courses réservées aux trois ans, les deux vainqueurs ont, de commun, la taille. Ce sont deux petits chevaux. Darwin, le lauréat parmi les inédits, se transforme de la maison en public; il n'inspirait qu'une très légère confiance et a gagné nettement; comme type, il est assez élégant.
Anastase n'a que 1 m. 52; et il a gagné de bout en bout. Comme son oncle Amer Picon, il paraît devoir faire un stayer.
Du côté des vieux, Val Suzon a gagné comme il devait le faire. Il mérite un point de bonne conduite, sans plus!!

Prix des Marronniers (4,000 fr., 1,800 m.). — 1. Don Quichotte, à M. Nash Turner (N. Turner); 2, Prince Consort, à M. Ch. Liénart (J. Jennings); 3, Vénérable, à Mme Ricotti (Bellhouse) (1/2 longueur, tête).
Non placés : Madrigal II, Saint Mathurin, Amalécite, Monticello, Eymet, Manchot, Le Bréart, Lalla Roukh, Gilda, Munster, Acanthe, Imerethie.
Pari mutuel à 10 fr. : Gagnant, 457 fr. Placés : Don Quichotte, 175 fr. 50; Prince Consort, 57 fr. 50; Vénérable, 42 fr. 50.

La Bourse (10,000 fr., 2,200 m.). — 1, Jacobi, au baron, M. de Nexon (G. Bartholomew); 2, Hérouval, à M. Auguste Merle (Hobbs); 3, Melbourne, au comte A. de Pracomtal (Jennings) (3 longueurs, 1/2 longueur).
Non placés : Charmoy, Valentin, Le Moukre, Sampietro.
Pari mutuel à 10 fr. : Gagnant, 184 fr. Placés : Jacobi, 53 fr.; Hérouval, 20 fr. 50.

Prix Juigné (20,000 fr., 2,000 m.). — 1, Darwin, au prince Murat (J. Childs); 2, Charming Lily, à M. Auguste Merle (Hobbs); 3, Malborough, à M. Jean Stern (Ch. Childs) (1/2 longueur, encolure).
Non placés : Florimond Robertet, Amadis, Gabriel, Flambeau, David, Macduff, Rose Noble, Jeddo, Yoskiwarra, Je Maintiendrai, Coscodona, Prise.
Pari mutuel à 10 fr. : Gagnant, 214 fr. 50. Placés : Darwin, 53 fr.; Charming Lily, 19 fr. 50.

Prix de Barbeville (6,000 fr., 3,000 m.). — 1, Val Suzon, à M. E. Veil-Picard (Barat); 2, Reine d'Or II, à M. Champin (G. Stern); 3, Olive, à Mme N.-G. Cheremeteff (Ch. Childs) (1/2 longueur, 2 longueurs).
Non placés : Five O'Clock, Villégiature.
Pari mutuel à 10 fr. : Gagnant, 18 fr. Placés : Val Suzon, 14 fr. 50; Reine d'Or, 18 fr.

Prix Perplexité (15,000 fr., 2,000 mèt.). — 1, L'Inconnu, à M. L. Mérino (N. Turner); 2, Hertré, à M. A. Fould (G. Bartholomew); 3, Dihor, à M. Marghiloman (G. Stern) (1 longueur, 1/2 longueur).
Pari mutuel à 10 fr. : Gagnant, 19 fr.

Prix de Villeron (8,000 fr., 2,200 mèt.). — 1, Anastase, au marquis de Ganay (Bellhouse); 2, Malachite, au comte G. de Ganay (O'Neil); 3, Philosophy, à M. Th. Lallouet (J. Bartholomew) (2 longueurs, tête).
Non placés : Pillard, Repasseur, Charme, Caroubier, Feu de Bengale, Vieux Rouen, Sfax, Gargantua, Ronde de Nuit, Sublima.
Pari mutuel à 10 fr. : Gagnant, 89 fr. 50. Placés : Anastase, 31 fr. 50; Malachite, 119 fr.; Philosophy, 27 fr.

Ajax.

GYMNASTIQUE

Le concours des lycées et collèges

Le vingtième concours annuel de gymnastique entre les élèves des lycées, collèges et écoles supérieures de Paris aura lieu le dimanche 16 mai prochain, à deux heures, au gymnase municipal Voltaire, sous la présidence de M. Liard, vice-recteur de l'Académie de Paris.
Le concours comprendra des épreuves en section et des épreuves individuelles.
Les élèves seront partagés en deux divisions : les juniors, de quinze à dix-sept ans; les seniors, de dix-sept à vingt et un ans.
Les demandes d'adhésion doivent être envoyées avant le 1er mai, à M. J. Sansbœuf, président du comité d'organisation, 91, boulevard Malesherbes.

Paul Manoury.

AUTOMOBILISME

Le Salon de Christiania

L'Automobile-Club de Norvège organise cette année son premier Salon d'automobile du 20 au 25 mai prochain. Il n'existe pas encore d'usines norvégiennes de fabrication d'automobiles, et la pensée des organisateurs de cette manifestation a été de donner un peu d'élan à cette industrie en Norvège.

***

Le silence d'une voiture est généralement de bon ton, et ce sont les voitures de marques inférieures qui se distinguent par leur bruit. La marque Charron s'est appliquée à rendre ses modèles absolument silencieux.
Charron, Limited, 7, rue Ampère, Puteaux.

***

Voitures de luxe Charron et Renault en location, au mois, à la semaine ou à la journée, s'adresser pour tous renseignements à la maison Bondis et Co, 45, avenue de la Grande-Armée, Paris. (Conditions spéciales pour soirées et champs de courses.)

***

Les usines Bollée, du Mans, ont à leur actif soixante ans d'expérience industrielle et trente-cinq années d'études spéciales concernant l'automobile. C'est une garantie qu'aucune autre maison ne peut donner. Succursale des usines Léon Bollée : 49, rue de Villiers, Neuilly-sur-Seine.

***

La voiture simple, économique grâce à cette simplicité même et à la qualité des métaux employés, inusable et rapide, est la nouvelle 12 HP, 4-cylindres Lorraine-Dietrich.

***

N'importe quel accessoire nouveau, n'importe quelle pièce se trouvent aux magasins de la maison Outhenin-Chalandre (G. de Knyff, directeur), 4, rue de Chartres, à Neuilly (porte Maillot). Une commande est immédiatement livrée par service spécial.

AERONAUTIQUE

Les garages des « Zeppelin »

Le nouveau garage aérostatique de Frascaty, à Metz, vient d'être terminé. Construit en tôle ondulée, il a 150 mètres de long sur 50 de large et 40 de hauteur; il recevra sous peu non seulement le *Z. I*, mais aussi un dirigeable *Parseval*, qui est également destiné au camp retranché.

***

La première carte française destinée aux aéronautes et aux aviateurs vient d'être publiée par les soins de l'Aéro-Club de France.
Les environs de Paris à vol d'oiseau constituent une véritable table d'orientation, en plusieurs couleurs, permettant de se rendre compte immédiatement, soit à terre, soit dans l'air de la direction que prennent les ballons et les aéroplanes.
Cette carte, à grande échelle, marque le début d'une série d'autres cartes aéronautiques qui, partant des environs de Paris, s'étendront bientôt à toute la France.

AVIATION

Un nouveau prix du « Daily Mail ». A la Commission aérienne mixte.

Le *Daily Mail* qui a déjà offert un prix de 250,000 francs pour un vol de Londres à Manchester et un prix de 25,000 francs pour la traversée de la Manche avant la fin de 1909, vient d'offrir 25,000 francs à l'aviateur anglais qui réussira à accomplir un vol d'un mille, au moyen d'un aéroplane d'invention et de fabrication anglaises.

***

Dans sa dernière séance, la commission aérienne mixte a adopté définitivement les règlements de la Semaine de Reims, des éliminatoires de la Coupe Gordon-Bennett d'aviation, de la Coupe Gordon-Bennett et du prix de la commission sportive de l'A. C. F.

FOOTBALL RUGBY

Le Match de Biarritz

Après une partie très chaudement disputée devant 5,000 personnes, Cardiff a remporté la victoire contre Biarritz, par 17 points à 16.
Assez longtemps Biarritz sembla l'emporter; mais, grâce à la solidarité des équipiers anglais, dont le jeu fut moins personnel que celui des Français, Cardiff gagna finalement par un point.

FOOTBALL ASSOCIATION

Le match franco-suisse

L'équipe de football suisse romande a battu à Lyon l'équipe lyonnaise par quatre buts à un.

CHIENS DE POLICE

La deuxième journée du Championnat du monde des chiens de police a été particulièrement intéressante, surtout au point de vue de la vitesse avec laquelle les chiens présentés découvraient l'objet caché.
Voici les lauréats de cette épreuve, dite de pistage :
1, « Jules »; 2, « Folette »; 3, *ex æquo*, « Pipeau » et « Porthos ».

Intérim.

Bourses étrangères

NEW-YORK, 12 avril

Atchison Top.	107 5/8	107 7/8	New-Y-Ontar.	46 7/8	47 1/2
Baltim. & Ohio	112 1/2	112 7/8	Pensylvanie	134 1/2	135 1/8
Canada Pacific	176 1/2	176 3/4	Union Pacific.	188 3/8	188 7/8
Chicago S'Paul	150 1/2	150 1/4	West. Un. Tél.	69 1/4	69 1/2
Denv.-Rio-Gr.	48 1/2	51 3/8	Argent-Métall.	50 7/8	50 7/8
Erié Railr. act	29 1/2	30 ./.	Amalgam. Cop.	77 ./.	78 1/4
Erié gén. obl.	74 1/4	74 1/4	Anaconda	45 ./.	46 1/4
Illinois cent.	147 1/4	146 1/2	Calumet Héc.	625 ./.	622 ./.
Louisv. Nasv.	136 ./.	138 1/4	Cuivre	12 93	12 93
New-Y-Huds.	130 1/2	131 7/8			

Petites Annonces

La Ligne.......... 6 *francs*
Par Dix *insertions ou* Cinquante lignes 5 *francs*
Les Annonces à *3 francs la ligne* concernent :
1° L'*Industrie* et les *Fonds de commerce*;
2° Les *Occasions*, l'*Enseignement*, les *Emplois* et les *Gens de maison*;
3° Les *Locations*;
4° Les *Pensions bourgeoises*.

PLAISIRS PARISIENS

Programme des Théâtres

MATINÉES

FRANÇAIS (Tél. 102.23). — 1 h. 1/2. — Antigone; le Malade imaginaire.
OPÉRA-COMIQUE (Tél. 416.55). — 1 h. 1/2. — Werther; les Noces de Jeannette.
ODÉON (2 h.), THÉATRE ANTOINE (2 h. 0/0), FOLIES-DRAMATIQUES (2 h.), CHATELET (2 heures). *Même spectacle que le soir.*
NOUVEAU-CIRQUE (2 h. 1/2), CIRQUE MEDRANO (2 h. 1/2). *Même spectacle que le soir.*)

SOIRÉE

OPERA (Tél. 231.33). — Relâche. Mercredi : *Samson et Dalila; Coppélia.* Vendredi : *La Valkyrie.* Samedi : *Lohengrin.*
FRANÇAIS (Tél. 102.23). — 8 h. 1/2. — La Fille de Roland. Mercredi, vendredi et samedi : *Modestie;* Jeudi : *La Fille de Roland. Connais-toi.*
OPERA-COMIQUE (Tél. 105.76). — 8 h. 3/4. — La Tosca. Mercredi : *La Vie de bohème; Cavalleria rusticana.* Jeudi : *Solange.* Vendredi : *Sanga.* Samedi : *Werther.*
ODEON (Tél. 811.42). — 9 h. 0/0. — Beethoven. Demain, même spectacle.
THEATRE SARAH-BERNHARDT (Tél. 274.23). 8 h. 1/2. — L'Aiglon.
VAUDEVILLE (Tél. 102.09). — 8 h. 3/4. — L'Ami de cercle; Mariage d'Etoile.
VARIETES (Tél. 410.50). — 8 h. 1/4. — Un Mari trop malin; à 9 h. : le Roi.
RENAISSANCE. — 8 h. 3/4. — Le Scandale.
THEATRE REJANE (Tél. 238.78). — 8 h. 3/4. L'Impératrice.
NOUVEAUTES (Tél. 102.51). — 8 h. 3/4. — Une Grosse Affaire.
PORTE SAINT-MARTIN (Tél. 437.53). — 8 h. 1/2. Le Maître de forges.
THEATRE LYRIQUE MUNICIPAL (GAITE) (Tél. 129.09). — 8 h. 0/0. — La Vivandière; Maguelone.
GYMNASE (Tél. 102.65). — 8 h. 3/4. — La Joie du talion; à 9 heures, l'Ane de Buridan.
THEATRE ANTOINE (Tél. 436.33). — 8 h. 1/2. Sherlok Holmes.
THEATRE MICHEL. — Relâche.
CHATELET (Tél. 102.87). — 8 h. 1/4. — Les Aventures de Gavroche.
PALAIS ROYAL (Tél. 102.50). — 8 h. 3/4. — Monsieur Zéro.
ATHENEE (Tél. 282.23). — 8 h. 1/4. — Un Mariage à Londres; le Greluchon.
AMBIGU (Tél. 436.31). — 8 h. 1/4. — L'Assommoir.
BOUFFES-PARISIENS (Tél. 145.58). — 8 h. 1/2. Les Deux Loges; 4 fois 7, 28.
THEATRE DES ARTS (Tél. 586.03). — 8 h. 1/2. — Répétition générale : les Possédés; Demain.
GRAND-GUIGNOL (Tél. 228.34). — 9 h. — Le Bigame; Un Concert chez les fous; Gudule; Chez Agathe; Justice est faite.
CAPUCINES (Tél. 156.40). — 9 h. 0/0. — Petite Tache; Changement de main; Afgar ou les loisirs andalous.
THEATRE MEVISTO, 18, r. St-Lazare (Tél. 113.60). Relâche.
FOLIES-DRAMATIQUES (Tél. 437.01). — 8 h. 3/4. Véronique.
COMEDIE ROYALE, 25, r. Caumartin (Tél. 307.36). à 9h. — Les Meubles amis; Aristide; Peau d'chien; Noces blanches.
TRIANON-LYRIQUE. — 2 h. 1/2. — L'Amour médecin; Phryné.
TRIANON-LYRIQUE. — 8 h. 1/2. — Le Chalet; le Barbier de Séville.
CLUNY (Tél. 807.76). — 8 h. 1/2. — Wagon d'amour; Cochon d'enfant; le Billet de loterie.
DEJAZET (Tél. 274.91). — 8 h. 1/2. — L'Enfant de ma sœur.
THEATRE MOLIERE (Tél. 419.32). — 8 h. 1/2. — Les Quatre Segents de la Rochelle.
PAILLARD. — SOUPERS LONDONIENS 6 shillings. Tsles vend. SOUPERS-GALAS des habits de coulr.
MATINEES DE LA JEUNESSE (THÉATRE FEMINA) : jeudis, dimanches et fêtes, à 3 h., « Malborough revient de guerre ». Faut. dep. 3 fr. (T. 528.68).

Spectacles, Plaisirs du jour.

FOLIES-BERGERE (T. 102.59). — La *Revue des Folies-Bergère*, 22 tablx, de M. P.-L. FLERS. 800 cost. : Miss Campton et Marie Marville; l'excentriq. Chris Richards, Claudius, Pougaud, Maurel, Morton; le ténor SALVATOR ROMAGNO; la Grève des P. T. T. FOLIES-BERGERE
OLYMPIA (T. 244.68). 8h1/2. *Paris-Singeries*, rev. à gd spect. de Max DEARLY et M. MILLOT : Ethel Levey, Vilbert, Brémonval, etc. *M. et Mme X...* Le Palais des contes. Attract. et ballet. Téléph. 244.68 OLYMPIA
SCALA (T. 435.86). — 8h1/2. Lanthenay, Dickson, Ferréal, Derminy, J. Oryan. Dufleuve, Fréjol, E. Janney *Le Coup de corne; Fleurissez-vous!*
MOULIN ROUGE (Tél. 508.63). — Concert.
PARISIANA (Tél. 156.70). — 8h1/2. — *La Veuve soyeuse*, opte à gd spect. : Hélène Gondy, Mary Hett, Dutard, F. Frey, ESTHER LEKAIN.
CIGALE (T. 407.60). — *Vas-y, mon prince!* fant. à grand spect. : Jane Alba, Eza Berr, Martens, Dern's, Dordoni, Mrs Palau, H. Dorville, etc.
BARRASFORD'S ALHAMBRA, 50, rue de Malte. (T. 900.10). — 8h 1/2. — HOUDINI, Leslie frères, prof. Duncan, Rastus et Banks, Troupe Havannas, etc.
GAITE-ROCHECHOUART (T. 406.23). — 8 h. 1/2. *Et alors?...* revue en 13 tableaux.
BOITE A FURSY (Tél. 285.10). — 9 h, 1/2. — FURSY. — *O. E. O. E.*, revue : Lyse BERTY, J. Moy, Mévisto aîné, Maëlec, Edmée Favart, Casa, Deyrmon, Rivers.
LUNE ROUSSE, 36, bd *Clichy* (Tél. 587.48). 9h1/2. D. Bonnaud, Numa Blès, Lucy Pezet. *L'Epopée*, de Caran d'Ache. — *Ici l'on tance!* revue en un acte.
GRANDS MAGASINS DUFAYEL CONCERT ET CINEMATOGRAPHE tous les jours de 2 h. 1/2 à 6 h., sauf le dimanche.
QUAT'-Z-ARTS 62, bd *de Clichy*. 9h1/4. Ferny, Hyspa, Montoya, de Bercy, Ronn. — Ombres. — *Revue* : Mlle Dinah D'Altet.
THÉATRE GREVIN (Tél. 155.33). — A 3h et à 9h, *La Petite Mme Dubois*. A la mat., 5h, *l'Abbé Vincent; la Demoiselle des P. T. T.* Faut. 2f, entr. musée comp.
DIABLE-AU-CORPS *Place Pigalle* (T. 131.84) H. Leoni, H. Enthoven, L. Boyer, R. Ferréol. La Revue, Germaine Fabiani.
SALLE CHARRAS T. 249.80 8h1/2. — *La Passion de N.-S. Jésus-Christ*, cinéma de la « Bonne Presse ». Mat. ts les jours, 2h et 4h.
NOUVEAU CIRQUE (Tél. 241.84). — 8 h. 1/2. — Attract. nouvles; à 10h1/2, *Cocoriquette*, fantais. com. et naut. en 2 tabx. Merc. jeud. dim. fêt. mat. 2h1/2.
CIRQUE MEDRANO *Rue des Martyrs.* (Tél. 240.65). — 8h1/2. Attractions nouvles. Mat. à 2h1/2, jeudis, dim. et fêtes.
TABARIN BAL. — (Tél. 267.92). — Samedi prochain : Fête de la Tentation.
MUSÉE GREVIN Palais des Mirages : le Temple hindou, la Forêt enchant.
PALAIS DE GLACE. — Clôture annuelle.
HIPPODROME 8h 1/2. — LE PLUS Gd CINÉMA DU MONDE. Intdes. Les Pitchel, (Tél. 589.11) | les Rapides, etc. Matin. jeudi, dim. fêt.
TOUR EIFFEL Ouverte de 10h du matin à la nuit. 1er étag. : Restaurt-brasserie. Déjeuners 4f et à la carte. — Matin. dim. fêt. à 3h.
ENGHIEN, 11 min. de Paris, 152 trains par jour. Etablisst thermal, Casino, Théâtre, Concert.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

AVIS — *A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.*

ADJUDICATIONS

Paris

HOTEL *105, r. de Lille.* 744m. M. à px 460,000f, libre 15 juillet. Adj. sr 1 ench. Ch. not., 4 mai. Me Félix DELAPALME, not., 250, bd St-Germain.

Étude de Me MALLET, avoué à Pontoise
VENTE en la Chambre des notaires à Paris, sise place du Châtelet, par Me BERTRAND-TAILLET, l'un d'eux, le mardi 27 avril 1909, à midi, de : 1° UNE
MAISON A PARIS, AVENUE DE CLICHY
No 123 (17e arrondissement)
MISE A PRIX.......... 120,000 FRANCS
Prêt du Crédit foncier : 83,000 francs
2° PROPRIÉTÉ à usage D'INDUSTRIE A CLICHY-LA-GARENNE (Seine), *rue Honnet, no 15*
MISE A PRIX.......... 20,000 FRANCS
Prêt du Crédit foncier : 10,000 francs
S'adresser pour renseignements : à Paris, à Me Bertrand-Taillet, notaire, dépositaire du cahier des charges, 66, rue Pierre-Charron; à Pontoise, à Me Delvaux, notaire; à Mes Mallet et Dupont, avoués.

MAISONS RECOMMANDÉES

Alimentation

HUILE DE TABLE DÉLICIEUSE, incomparable, 18f les 10 lit. *franco* domic. cont. rembt. Au 30e lit. cadeau 3 kil. abricots glacés. — BONNAUD-PASCAL, Cavaillon (Vaucluse).

MENU
Garbure
Soles Jean-Bart
Poulets de grain à la Drouot
Carré de pré-salé rôti
Pommes Anna
Asperges à la Polonaise
Crème Chantilly
Fruits
Café
Anisette Wynand Fockink
VINS
Saint-Marceaux Union Jack

Expert-Joaillier

LOUIS SOURY, 10, pl. de la Madeleine. Tél. 154.98.

Objets artistiques

TAPISSERIES ANCIENNES, Meubles et Sièges anciens. — LEMAIRE, 7, rue Caumartin.

Médecine, Pharmacie

LE MEILLEUR TONIQUE est le VIN COCA MARIANI

CAPITAUX

Offres et Demandes

L'ACTION RAISINS DE CORINTHE, à 300 fr.; opérations fructueuses. Rémunération seulement en cas de succès. Ecrire D. O. D., *Figaro*.

HOTELS RECOMMANDÉS

ALLEMAGNE

BERLIN. — HOTEL KAISERHOF WILHELM PLATZ. — CENTRE MONDAIN
BERLIN — MONOPOL-HOTEL Bahnhof Friedrichstrasse. HOULLEGATTE, Directr.

FRANCE

NICE HOTEL PALAIS-ROYAL, *Bd Carabacel.* Gd confort, cuisine hors pair. Prix mod.
NICE — TERMINUS-HOTEL REMIS A NEUF. *Chauffage à eau chaude partout*

AVIS — EN FRANCE, *les Annonces de Villes d'eaux, Hôtels et Casinos jouissent d'une très grande réduction pour un minimum* de 15 insertions par mois.

VOYAGES ET EXCURSIONS

Chemins de Fer

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

RELATIONS ENTRE PARIS ET LA RÉGION DES PYRÉNÉES-ORIENTALES
Roussillon, Cerdagne, etc.

ON sait combien est intéressante pour le touriste la région des Pyrénées-Orientales qui, au delà de Carcassonne, célèbre par sa belle Cité, offre de façons diverses, sous le triple aspect de la mer, de la plaine et de la montagne, tant de beautés naturelles et tant de sites agréables : plages lumineuses de la côte Roussillonnaise, stations thermales d'été et d'hiver, vallons pittoresques et plaines riantes de la Cerdagne, du Conflent, du Haut-Vallespir, etc...
A L'APPROCHE de la belle saison qui va attirer dans cette région nombre de visiteurs, il est intéressant de rappeler que les relations avec les Pyrénées-Orientales sont des plus commodément assurées par un train rapide avec les trois classes partant de Paris-Quai-d'Orsay à sept heures du soir.
CE train correspond à Toulouse avec un autre rapide, de toutes classes également, partant de cette dernière ville à 6 h. 28 matin, pour arriver à Carcassonne à 8 h. 9 matin, à Perpignan à 10 h. 56 matin, desservant ainsi dans la matinée les principales stations de l'Aude et des Pyrénées-Orientales (lignes de Carcassonne à Quillan, de Perpignan à Villefranche-Vernet-les-Bains et d'Elne à Arles-sur-Tech).
AU départ de Paris-Quai-d'Orsay, il existe une voiture directe de 1re et 2e classes arrivant à midi 28 à Villefranche-Vernet-les-Bains, centre des plus belles excursions en Cerdagne.

RENSEIGNEMENTS UTILES

LE SAINT DE DEMAIN : *Saint Tiburce.*

Imprimeur-Gérant : QUINTARD.

Paris, Imprimerie du *Figaro*, 26, rue Drouot.

Le plus grand, le plus luxueux des Hôtels d'Europe

HOTEL CECIL LONDON

L'**Hôtel Cecil** est l'un des hôtels les mieux situés de Londres, car les principaux théâtres n'en sont qu'à peu de distance et l'on peut aller à la City et Westend au moyen de fiacres (taxe de 1 fr. 25) en quelques minutes.
L'**Hôtel Cecil** est aussi le seul hôtel de 1re classe de Londres possédant un garage spécial, qui est gratuit pour les personnes ayant des automobiles et habitant l'hôtel.
*La situation que l'***Hôtel Cecil** *occupe à Londres n'est comparable qu'à celle du Grand-Hôtel, à Paris.*

Sommaire du Tarif

Chambre avec un lit, depuis Fr. 6.25; Chambre avec double lit, depuis Fr. 11.25; Salon et chambre à coucher, depuis Fr. 31.25.
Par jour, y compris la lumière et le service.

Déjeuners. Fr. 3 »; Fr. 3 75 et Fr. 4 50
Déjeuner à la fourchette........ Fr. 5 »
Diner..... Fr. 6 25; Fr. 9 50 et Fr. 13 50
Souper........................ Fr. 6 25

Arrangements pour pension
Musique pendant tous les repas

Le dimanche après dîner grand concert vocal

Adresse télégraphique : CECELIA-LONDON

Un autre avantage de l'HOTEL CECIL consiste dans son système de chauffage à la vapeur qui lui permet, pendant la mauvaise saison, d'entretenir dans toutes les pièces une température agréable et toujours égale.

MAPLE & CO
Rue Boudreau (près l'Opéra)
DÉMÉNAGEMENTS et GARDE-MEUBLES
Emballage fait par des ouvriers expérimentés
Expédition de Mobiliers
DANS TOUS LES PAYS DU MONDE
[illegible] Garde-Meubles. Réception et livraison de bagages
DEVIS FRANCO SUR DEMANDE

TOULON-GRAND HOTEL à l'entrée de la COTE d'AZUR
Appartements laqués - Bains - Garage - Chauffage Central.

FIGARO ILLUSTRÉ
(Fascicule d'Avril)
LE MUSÉE CARNAVALET
par M. GEORGES CAIN
En vente partout : Prix 3 fr.; Etranger : 3.50

AUCUNE SUCCURSALE
PHARMACIE
Normale
19, Rue Drouot et 15, rue de Provence, PARIS
LA PLUS IMPORTANTE DU MONDE
DOIT SON IMMENSE SUCCÈS A SA DEVISE CONSTANTE
Soins assidus. — Prix Modérés
Produits de 1er choix, toujours frais.
AUCUNE SUCCURSALE

BYRRH APÉRITIF TONIQUE VIN GÉNÉREUX ET QUINQUINA VIOLET FRÈRES. THUIR (Pyr.-Or.). BYRRH

Ayuntamiento de Madrid